BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit. 922
Pl. 46 a campo.

3080 f

Saint Hyacinthe

et ses Compagnons

Cm.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Une Fille de France. La Bienheureuse Jehanne.
1 vol. in-12..... 3 fr. 50

Le Bienheureux Pierre Fourier. 1 vol. in-8°. 7 fr. »

Sainte Brigitte de Suède. 1 vol. in-8°..... 4 fr. »

Sainte Catherine de Sienne. *Nouvelle édition.*
1 volume in-8°..... 5 fr. »

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

COMTESSE DE FLAVIGNY

Saint Hyacinthe

et ses Compagnons

XIII^E SIÈCLE

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1899

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/sainthyacintheet0000comt

APPROBATION

J'ai lu par ordre de mes Supérieurs et j'approuve *Saint Hyacinthe et ses Compagnons*, par Sœur Vincent Ferrier de Flavigny, tertiaire de la Fraternité de Saint-Jacques. Ce travail réunit pour la première fois tous les documents qu'on possède sur le sujet. Il dégage, par une critique sévère des sources, la légende de l'histoire, et les faits, présentés dans leur signification surnaturelle, donnent à ces biographies une portée complète.

A. Villard
des FF. Prêcheurs
In Sacr. Theol. Mag.

Paris, 4 Février 1899.

1244

CHAPITRE PREMIER

L'APPEL DE DIEU.

Te sacra vestit tunica Magister
Ordinis magni sacer Institutor.
Hym. MUTIJ SFORTIÆ.

Hyacinthe et Ceslas Odrowąż. — Enfance et éducation. — Rencontre à Rome avec Dominique de Guzman. — Hermann le Teutonique et Henri le Morave. — Prise d'habit et profession au couvent de Sainte-Sabine.

A Rome, le 11 février de l'année 1220 [1], un groupe d'hommes s'engageait sur la voie Appienne ; passant dans l'ombre des Thermes de

1. Il semble difficile de préciser cette date, importante dans la vie de S. Dominique, comme dans celle de S. Hyacinthe et du B. Ceslas. Le P. Stanislas de Cracovie, O. P. : *De Vita et miraculis Sancti Iacchonis Ord. Fr. Præd. Auctore* STANISLAO *lectore Cracoviensi ejusdem Ordinis, wydał D^r Ludwik Ćwikliński, Monumenta Pol. Histor.*, t. IV, pp. 818-841 [Bibliogr. A, I,] et à son exemple Mikołaj d'Hussów : NICOLAI HUSSOVIANI *carmina edidit, præfatione instruxit, annotationibus illustravit Joannes Pelczar,* Cracoviæ, 1894, vv. 74-86 [Bibliogr. B, I,] tiennent pour 1216. Le *Chronicon Ordinis* attribué au B. Humbert, que reproduit Heyne : *Dokumentirte Geschichte des Bisthums und Hochstiftes Breslau, von* IOHANN HEYNE. Breslau, 1860, p. 319, donne 1217; — MALVENDA, *Annales*

Caracalla, il se dirigea vers le couvent élevé près des reliques de saint Sixte par Innocent III.

Avec le cardinal Ugolin Conti[1], neveu de ce pape, chevauchaient deux autres princes de l'Église, Étienne de Fosseneuve et Nicolas, évêque de Tusculum, puis l'évêque de Prague, André, comte de Guttenstein, et l'évêque de Cracovie, Yves Odrowąż[2].

Prædicatorum, *An.* 1218 ; — Od. Raynaldus, *Annalium Ecclesiasticarum*, t. XIII, n° 35 ; — J. de Rechac, *Vie du glorieux saint Hyacinthe*, Paris, Huré, MDCXLIII, p. 28 [Bibliogr. A, XVII] ; l'historien polonais Długosz : Joannis Długosz *senioris, canonici Cracoviensis, Opera omnia, cura Alexandri Przedziecki edita*, t. IX, lib. VI, *A. D.* 1218, suivis, dans les livres de vulgarisation, par presque tous les modernes, et nommément par le P. Lacordaire, adoptent 1218. Bzovius, *Propago S. Hyacinthi* [Bibliogr. D, III], p. 111, et Frydrychowicz, *S. Hyacinthus... Regni Poloniæ Patronus*, Cracoviæ, 1687, p. 178 [Bibliogr. A, XXI] choisissent 1219. Mamachi, *Annalium Ord. Præd.* t. I, l. II, p. 581 ; — Echard, *Script. Ord. Præd.* ; — Chodykiewicz, *De Rebus gestis in provincia Russiæ O. P. Commentarius*, 1780, p. 5 [Bibliogr. D, V] ; — le P. Bertolotti, *Vita di San Giacinto, dell' ordine de' predicatori... descritta dal* P. Domenico Bertolotti, *dello stesso istituto*, Reggio e Modena, 1857, p. 14-15 [Bibliogr. A, XXXIII] reculent jusqu'en 1220 la résurrection de Napoléon Orsini et la prise d'habit d'Hyacinthe et de ses compagnons. Nous nous rangeons à ce dernier avis parce que c'est celui du P. Styxa, *Rer. Prov. Bohem. Chr. digesta*, 1757 [Mss. inédit Arch. Gen. Ord. Præd. E, E, E.] et du P. Balme, *Cartulaire ou Histoire diplomatique de Saint Dominique*, Paris, 1897, t. II, p. 119, qui tous deux ont traité la question à fond.

1. Il devint pape sous le nom de Grégoire IX.

2. Les Polonais prononcent Odrovonge. L'histoire signale dans

Ce noble polonais arrivait à Rome, afin de se faire confirmer dans sa charge, où le plaçaient le choix de son prédécesseur[1], devenu moine cistercien, le désir du duc de Cracovie, Lech le Blanc, et l'appel des diocésains. Condisciple du cardinal Ugolin à l'université de Paris, Yves avait contracté avec lui une de ces amitiés que la séparation n'affaiblit point, et depuis son arrivée dans la Ville des Apôtres[2],

la suite de la princesse Dombrówka un Saül Odrowąż, dont le fils, nommé aussi Saül, fut le premier comte de Konskie; il laissa six enfants, et peut-être même sept. Le second fut l'évêque Yves, et le cinquième le comte Eustache, père d'Hyacinthe et de Ceslas. Cf. *Orbis Polon. auctore* R. P. F. Simone Okolski, *S. T. Prof.* Cracoviæ, Cæsarii, t. II, pp. 299-316. — Chodykiewicz, l. I, p. 4. — *Sertum gloriæ S. Hyacinthi Poloni... octo concionibus studio et industria* F. A. Bzovii *O. P. confectum atque collectum.* Venetiis, 1592, *Concio I^ma*, p. 9 [Bibliogr. B, V]. — *De Vita, miraculis et actis canonizationis S. Hyacinthi Conf. O. P. libri quatuor auctore* R. P. F. Severino, *Cracov. Mag. S. T. ejusd. Ord.* Romæ, 1594, lib. I, c. I, p. 8 [Bibliogr. A, VII]. On fait remonter leur généalogie à 1080 et leur premier titre à 1140.

1. Vincent Kadłubek mort en odeur de sainteté. Cracovie possédait un évêché depuis l'an mille.

2. Długosz, A. D. 1257, p. 266. Dans sa vie de saint Hyacinthe, le P. Leander : P. Albertus Leander, *De Vita et miraculis Hyacinthi*, insérée dans le *De Viris illustribus* Bononiæ, 1517 f. 189 et suiv. [Bibliogr. A, III], suppose qu'Yves accomplissait un pèlerinage. Mais l'opinion que nous avons adoptée est celle de la plupart des biographes du saint; elle s'appuie sur une note intéressante de Długosz : *Monumenta Poloniæ Historica*, t. IV, Lwów, 1884. *Excerpta*, p. 12.

il demeurait au palais de son ancien camarade.

A sa suite marchaient quatre jeunes hommes : leur aspect excitait la curiosité en éveillant l'attrait. Henri, surnommé le Morave, parce qu'il appartenait à cette race slave [1], et Hermann appelé le Teuton pour rappeler son origine germanique, étaient dans la première fleur de la jeunesse. Hyacinthe [2] et Ceslas, atteignaient le moment où la vie est dans toute sa plénitude : fils d'Eustache Odrowąż, comte de Konskie, neveux de l'évêque Yves [3], ils étaient nés vers la fin du douzième siècle [4] au

1. Stanislas [p. 3], Leander, Taegi, et le pape Clément VIII dans la Bulle de canonisation passent Henri sous silence; mais Dlugosz [p. 366], Mamachi, t. I, lib. II, p. 579, note 1, et p. 581, Bzovius, *Ann. Eccl.* [p. 256], *An.* 1219, Frydrychowicz [p. 181], Cynus Campanus, avocat de la cause de canonisation d'Hyacinthe, etc., le mentionnent.

2. Ce nom, porté par une pierre rouge et par une fleur bleue, entraîne Stanislas dans des digressions interminables sur le symbolisme; les poètes, qui chantent le Saint, abusent des comparaisons entre lui et les hyacinthes pourpres ou les jacinthes d'azur; lorsqu'il fut connu en France, on cita volontiers la parole de Pline : Hyacinthus in Gallia eximie crescit. » Dès les premiers siècles chrétiens plusieurs Hyacinthes étaient vénérés comme martyrs.

3. Au sujet de cette parenté, Stanislas se contente de dire qu'ils étaient « de Ivonis sanguine », mais les autres auteurs sont plus précis.

4. Les historiens ne s'accordent ni sur l'époque de la naissance des deux frères, ni sur leur ordre de primogéniture. Les dates varient entre 1175 et 1185 pour Hyacinthe, entre 1180 et

château de Łanka[1], fief de la famille. Leurs aïeux avaient contribué à l'évangélisation et aux gloires militaires de la Pologne; leur père y était désigné sous le nom de « père des pauvres »; leur grand'mère Iwonia et leur mère Béatrice y perpétuaient le type de ces femmes vaillantes et douces des temps apostoliques, dont

1184 pour Ceslas. Les Pères Bzowski, Marchese, *Sagro Diario Domenicano*, Napoli, 1676, p. 118 [Bibliogr. A, XVIII], Frydrychowicz, p. 195, Chodykiewicz, p. 4, déclarent que Ceslas était l'aîné; Chodykiewicz, p. 4, place même entre lui et Hyacinthe, leur frère Jacques, qui perpétua la maison. Le P. Cuper, S. J., *Commentarius prævius. Acta SS.* t. IV, Julii : *de B. Ceslao Odrovantio* [Bibliogr. A, XXVII] remarque le peu d'appui qu'ont ces hypothèses. Quant à la date, nous nous conformons aux termes vagues de la Bulle de canonisation, remarquant toutefois que les probabilités sont 1183 pour la naissance d'Hyacinthe et 1184 pour celle de Ceslas. Quant à la primogéniture nous suivons l'opinion que la tradition a consacrée.

1. Długosz, t. II, p. 206. Les maisons qui entouraient le château devinrent le bourg de Kamień dont les Allemands, maîtres de la Silésie, traduisent le nom par Gross-Stein. Le comte de Strachwitz, propriétaire actuel du château ouvre à la vénération des fidèles la chambre, transformée en chapelle, où naquit Hyacinthe. Au dessus du maître autel de l'église paroissiale, un tableau le représente. Chaque année, le 16 août, les pèlerins affluent à ce sanctuaire; tant que subsista le couvent d'Oppeln, les Dominicains venaient y célébrer l'office de leur saint. Cf. *Drei Schlesische Landesheilige : Der Heil. Hyacinth, der Sel. Ceslaus, und die Sel. Bronislawa, von D^r* Ioannes P. Chrząszcz, Breslau, 1897 [Bibl. A, XXXVIII]. *Żywot Świętego Jacka śkreślit* Fr. Sadok Werberger, w Krakowie, 1894 [Bibliogr. A, XXXV]. — Swientek, *Beitr. zur Biogr. des H. Hyacinthus, Zeitschrift für Geschichte und Alterthumskunde Schlesiens*, t. XV, p. 501 [Bibliogr. D, VII].

l'âme prépare la vie surnaturelle des saints, qu'elles ont enfantés. Les frères s'étaient rarement séparés; leurs premiers regards passaient au-dessus des vains jouets de la terre, afin de chercher le ciel; leurs petites mains, ces mains de l'enfance si avidement égoïstes, qu'elles voudraient « étreindre le monde pour en faire un suçon [1] », laissaient tout tomber, afin de se joindre dans la prière, ou de se tendre vers le ciel. Balbutiant encore, Hyacinthe demandait à sa mère : Qu'est-ce que Dieu[2]? et le visage enfantin de Ceslas rayonnait d'étranges clartés [3]. Les premiers pas des deux frères eurent pour but l'église où ils se plaisaient à écouter l'office divin; les seules histoires qui captivèrent leur attention prenaient les saints pour héros. Formée, développée, élevée par des parents chrétiens, leur nature offrit au surnaturel un champ tout préparé : le travail les disposa pour l'ascétisme, le mépris des biens matériels les conduisit à comprendre la pauvreté volontaire; la pureté

1. Robert Browning, *A Soul's Tragedy*, act. II.

2. Thomas d'Aquin devait, dans sa première enfance, poser la même question aux Bénédictins du Mont Cassin.

3. *De B. Ceslao Odrovantio, O. P., Acta, auctore* R. P. Abr. Bzovio, *O. P., cum mss. fragmentis Vratislaviensis Monasterii S. Adalberti collata.* Acta SS., t. IV. Julii, cap. I, p. 190.

du corps fut une initiation à la chasteté de l'âme ; la discipline, à l'obéissance ; la connaissance de soi, à l'humilité. On ne les laissa point se livrer à leur vive imagination, ni aux entraînements que subissent les races slaves, quand la sensibilité est trop émue. En Hyacinthe et en Ceslas l'intelligence éclaira, la raison jugea, la volonté gouverna.

L'oncle des enfants intervint pour achever l'œuvre des parents. Aux lumières de la paternité, il ajouta les lumières plus hautes du sacerdoce. Par l'étude et la réflexion il amena ses neveux à substituer le jugement chrétien aux doctrines naturelles, à s'élever jusqu'au sens divin caché dans toutes choses. Pressentant quelle serait leur vocation, il leur fit comprendre que les prêtres ignorants sont indignes du sacerdoce, qu'ils se font à bon droit railler par les laïques. Ce fut lui qui envoya Hyacinthe et Ceslas apprendre la philosophie aux écoles de Cracovie et de Prague, la jurisprudence et la théologie à l'université de Bologne[1], puis à celle de Paris, mère

1. Stanislas, p. 844, dit simplement « ad Studium generale ». Séverin [l. III, p. 15] indique les académies de Cracovie, de Prague et de Bologne, Pelczar, note 1 de la page 64 de son édition d'Hussovianus, signale qu'à Cracovie et à Prague il s'agissait d'écoles paroissiales, leurs académies n'étant point encore fondées. Chodykiewicz croit ces études achevées avant l'entrée d'Hyacinthe

des Docteurs. Dans les universités, les deux frères se gardèrent recueillis d'esprit et de cœur; ils se possédèrent, ils ne livrèrent jamais aux créatures ce qu'on ne doit donner qu'à Dieu.

Maintenant, les Romains voyaient Hyacinthe et Ceslas, prêtres et chanoines[1]. Malgré leur jeunesse, on les avait élevés à des charges qui demandent une véritable maturité, Hyacinthe était archidiacre [2], Ceslas prévôt [3] du chapitre et trésorier de l'église Sainte-Marie de Sandomir [4]; et les fils de la vieille Rome s'inclinaient au passage de ces descendants des barbares, car toute la personne des nobles

et de Ceslas dans les ordres. Sévérin et Bzovius estiment qu'elles précédèrent la promotion au canonicat; Stanislas, Leander et Hussovianus les placent plus tard. Ce qui demeure certain, c'est que les deux frères les avaient achevées, quand leur oncle fut élevé à l'épiscopat.

1. S. Augustin et S. Eusèbe de Verceil avaient groupé chez eux les clercs de leurs églises; d'autres évêques les imitèrent. Au VIII[e] siècle, cette pratique fut reprise par un certain nombre d'ecclésiastiques, dont on appela le genre de vie : *vita canonica*. Au X[e] siècle, il ne restait déjà plus de la vie commune, que les offices récités ensemble.

2. En outre, il semble avoir été chantre du chapitre archiépiscopal de Gnesen.

3. Le prévôt dirigeait le spirituel. Lorsque le chapitre n'avait pas d'archidiacre, il administrait le diocèse en l'absence de l'évêque.

4. Chargé de garder le trésor, les habits sacerdotaux, et d'administrer les revenus de la sacristie.

jeunes gens exhalait ce je ne sais quoi d'intelligent, de pur, de sacrifié, qui répond à l'idéal que tout chrétien se fait du prêtre : une réserve grave et douce s'alliait à l'énergie visible en eux; ils portaient au front la lumière que l'âme vierge jette sur le corps vierge [1], pour commander un respect plus profond que celui appelé par la vieillesse, un respect ému, dont l'expression n'est point la parole, mais le silence [2].

C'est recueillis dans la contemplation d'un idéal entrevu, que les deux chanoines marchent à la suite des évêques; leurs regards cherchent à discerner en eux-mêmes des créations divines, autrement profondes que les longues lignes de la campagne romaine, perdues dans une sorte d'infini, à l'aurore tardive d'un jour d'hiver, autrement lumineuses que les cimes du Cœlius et de l'Aventin, sous les rayons du soleil levant. Leurs âmes sont préparées par les luttes intimes de la pensée, par le douloureux détachement qui délivre le cœur,

1. Le titre de vierge est formellement accordé à Hyacinthe par le bref du 23 juin 1623, dans lequel Grégoire XV ordonne de rendre grâces aux patrons de la Pologne, pour une victoire remportée sur les Turcs et les Tatars. Cf. Frydrychowicz, p. 53.

2. Bzovius, *Acta B. Ceslai*, pp. 190-191.

à entendre un appel nouveau du Seigneur Jésus, car depuis leur arrivée à Rome, ils subissent l'empire qu'y exerce la prédication d'un apôtre, hôte comme eux de la ville éternelle, Dominique de Guzman [1].

La catholique Espagne est la patrie de ce saint; son premier champ de travail a été le midi de la France, où ses prédications contre les Albigeois, appuyées par d'éclatants miracles, l'ont fait connaître; un charme attractif, une autorité qui enveloppe, comme enveloppe la protection de l'amour, lui ont donné des disciples.

Avant de mourir, le pape Innocent III a béni, sous le nom de Frères Prêcheurs, ces nouveaux apôtres destinés à conquérir les âmes par la prédication. Deux ans plus tard, dès 1217, leur fondateur, « intrépide devant l'avenir[2] » , n'a point hésité à les disperser dans le monde[3]. Ils n'étaient alors que seize, mais le Christ avait mis en l'âme de Dominique et de ces seize hommes, la flamme d'amour qui porta les douze premiers apôtres à la conquête du monde.

Fatalement, une comparaison entre Domini-

1. Brémond, *De Guzmana stirpe.* Romæ, 1740.

2. Les phrases entre guillemets, dont la provenance n'est pas indiquée, sont des PP. Lacordaire, Jandel ou Captier.

3. Le 21 août 1217, Dominique divisa ses religieux entre Prouille, Toulouse, Paris, Bologne et l'Espagne.

que et eux-mêmes devait s'imposer à l'esprit d'Hyacinthe et de Ceslas. Comme ces seigneurs polonais, le fondateur des Frères Prêcheurs était de noble maison; comme eux, il avait reçu d'un oncle prêtre, la culture de l'âme; comme eux il s'était formé l'intelligence par un travail long et ardu; comme eux, il avait été nommé chanoine; comme eux, il était venu, au début de sa maturité, recevoir la bénédiction du Souverain Pontife à Rome.

Pourquoi donc Dominique s'était-il frayé une voie nouvelle? S'il voulait, en soumettant au joug monastique ses sens, son esprit et sa volonté[1], immoler à Dieu tout ce qu'il possédait et tout ce qu'il était, il n'avait qu'à choisir entre les Instituts divers placés sous la règle de saint Augustin, ou sous celle de saint Benoît. Il se fût consacré au Christ dans les uns par l'amour des âmes, qui rend surtout actif à leur service, et dans les autres par le pur amour de Dieu, qui mène principalement à le contempler lui-même. S'il voulait évangéliser les foules, conduire les chrétiens, être l'un des pasteurs de l'Église, comment était-il sorti du corps hiérarchique, dont les chefs sont dans un état de perfection

1. Cf. S. Greg., *sup. Ezech. Homil.* XV.

supérieur à celui des simples religieux [1]? Y avait-il donc une autre manière de se consacrer à Dieu et à l'Église?

*
* *

L'occasion de voir plus intimement Dominique s'offrait aux deux jeunes gens. Honorius III venait d'ouvrir le palais de Sainte-Sabine à la communauté romaine des Frères Prêcheurs. Ceux-ci allaient céder leur couvent de Saint-Sixte à un groupe de moniales, qui s'installerait là, pour observer la règle du second Ordre de Dominique, l'Ordre des Sœurs Prêcheresses, les trois cardinaux protecteurs des religieuses devaient présider à la transaction [2], et Ugolin avait proposé à ses hôtes de l'accompagner.

Dominique les reçut paternellement. Il était de taille moyenne, amaigri par le travail et l'austérité. Son visage, aux traits réguliers gardait les couleurs de la jeunesse; sa barbe,

1. S. Thom., 2da 2dæ q. CLXXXIV, art. 7.

2. L'histoire de cette donation sort de notre sujet; elle se trouve dans les Annales et le Bullaire de l'Ordre, et a été fort bien exposée par la Rde Mre Drane. Cf. *The History of St. Dominic*, London, 1891, p. 200.

les cheveux de sa couronne monastique restaient d'un blond doré; son regard semblait singulièrement beau : au front il portait une lumière émanée de la lumière qui luit dans les ténèbres de ce monde, pour rendre les âmes lumineuses et les faire rayonner au dehors.

Les trois cardinaux, les prélats, leurs compagnons et nombre de Frères Prêcheurs remplirent la salle du chapitre, afin d'entendre les religieuses renoncer à leurs biens et accepter la pauvreté, tant aimée de Dominique.

Soudain les cris d'un messager de deuil retentirent, il annonçait au cardinal Étienne de Fosseneuve que Napoléon Orsini, son neveu bien-aimé, venait d'être précipité de cheval sur la voie Appienne, où il gisait sans vie! L'infortuné cardinal s'affaissa sans connaissance; Dominique, le confiant aux Sœurs, s'élança hors du couvent suivi de tous les hommes. Relevé par eux, le corps du jeune Orsini ruissela de sang; le cœur ne battait plus. Dominique se tut. Son visage prit peu à peu l'expression de tristesse que les douleurs d'autrui lui donnaient, et il fit emporter le bel adolescent à Saint-Sixte.

L'heure de la messe sonnait. Dominique revêt des habits sacerdotaux, il monte à l'autel, et l'assistance conviée à une fête s'associe à un

deuil. Au moment où l'hostie s'éleva vers le ciel, dans les mains du saint, on le vit, entraîné par une puissance plus forte que les lois de la nature, planer au-dessus du sol; il ne s'abaissa qu'après la fin du sacrifice. Mais prier ne lui suffit pas; il retourna près du mort; et tendre, compatissant comme une mère, il ramena chaque membre à l'attitude du repos. Ses larmes coulaient abondantes et chaudes. « Père, s'écria au milieu du silence de tous, l'un des Frères Prêcheurs, Tancrède, prieur du couvent de Rome : Père, où donc est ta foi? pourquoi n'invoques-tu point le Seigneur? » La foi est la vertu dominante de l'Ordre des Prêcheurs : c'est entre tous le don que Dieu lui fait. Le serviteur du Christ s'incline. Il impose trois fois les mains sur le corps inerte, à trois reprises longuement il prie; enfin, il trace sur le mort le signe de la croix. Derechef les spectateurs s'aperçoivent que Dominique ne pose plus ses pieds sur la terre; il ne lui appartient plus, il cède à d'autres lois : « Napoléon Orsini, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je te dis: Lève-toi! » prononce-t-il à voix haute. Et plein de force, rendu à la vie, le jeune homme quitte le lit où depuïs quatre heures il était étendu.

Les murs de Saint-Sixte ne s'étonnèrent point;

deux fois déjà sous la main de Dominique la mort avait dû y rendre ses victimes [1], mais pareil miracle était sans exemple pour les prélats du Nord; ils comprirent qu'au moment où un homme reçoit de Dieu la plus éclatante puissance qui soit ici-bas, il lui est malaisé de repousser une prière. Avocat du désir dont leur âme était possédée, Yves dit à Dominique : « Venez avec nous, ou du moins donnez-nous des apôtres pour nos patries. »

En 1220, ce n'est plus au nombre de seize, que les Prêcheurs vivent dispersés pour la conquête des âmes. Leur armée se recrute nombreuse et dans le noviciat de Sainte-Sabine, leur père ne manque pas de fils. Certes ils ne connaissent ni la langue ni les mœurs de la sauvage Bohême, de la belliqueuse Pologne; nés sous un ciel clément, ils succomberont peut-être aux morsures du froid. Mais de semblables raisons ne pourraient arrêter celui qui a commencé son apostolat sur une terre étrangère et qui traite ses fils en apôtres, doués par l'Esprit-Saint plus encore que par la nature, s'il ne savait pas que les pays du

1. *Relat. S^ris Cæciliæ*, 14 et 2. — *Vita S. Dominici, O. P. Inst. scripta a* B. Humberto, n. XXXIII. — Mamachi, t. I, lib. II, p. 560, A. D. 1220.

Nord appelés à devenir le champ de travail des Frères Prêcheurs seront hostiles à des étrangers. Au front des quatre compagnons d'Yves, il voit une lumière de prédestination qui les marque comme siens. Sur leur âme ouverte à son regard, il a reconnu son sceau de possession : « Laissez-moi vos enfants, et je vous rendrai des apôtres, » dit le père des Prêcheurs au prélat [1].

Apôtre, on ne l'est ni par enthousiasme ni par contrainte, on l'est uniquement sous l'appel du Christ [2]. Yves sait cela; il peut répondre au saint : le Seigneur ne demande pas à nos chanoines d'aller enseigner les nations; et la main du prélat s'étend vers les prêtres polonais, comme pour les garder, quand il s'aperçoit que déjà ses neveux ne lui appartiennent plus. L'Ordre qui veut convertir la Pologne prend ces jeunes hommes, auxquels il porte une tendresse de père; les voilà à genoux devant Dominique et courbés, désormais, sous une autorité nouvelle. Entendant au cœur de leur âme Celui qui avait appelé Pierre et André leur dire, à eux

1. Stanislas, c. II, pp. 845-846. — Hussovianus, vv. 74-86. Leander, c. I, p. 340. — Severinus, l. I, c. VII, p. 15 à 17. — Bzovius, *Acta B. Ceslai*, c. II, p. 192. — Mamachi, t. I, l. II, p. 579 et p. 580.

2. Eph. I, 1.

aussi, « suivez-moi », ils le suivaient. Comme les fils de Zébédée, quelques minutes plus tard à la parole du Maître, Henri et Hermann [1] accouraient.

*
* *

La voix du Seigneur Jésus venait de résonner distinctement : c'était l'appel à la vie religieuse [2], et ces quatre hommes répondaient par le don de tout leur être.

Hyacinthe et Ceslas entrés pleinement dans l'âme du sacerdoce, avaient été des médiateurs entre Dieu et le peuple [3]. Maintenant ils mesurent la différence qu'il y a, sous une même dignité sacerdotale, entre le sacrifice et l'holocauste [4]. Ils pratiquaient la pauvreté volontaire,

1. Étaient-ils déjà prêtres? C'est peu probable. L'un des seuls auteurs qui ajoute des qualificatifs à leur nom, le P. Styxa, les nomme : duo non spernandæ nobilitatis juvenes, Ivonis eleemosinarii.

2. La plupart d'entre les premiers chrétiens, clercs et laïques, ajoutaient à l'observance des préceptes, celle des conseils. Lorsqu'une partie du clergé ne suivit plus la lettre de tous les conseils, et qu'une partie des fidèles se borna à la pratique des commandements, ceux des prêtres et des laïques qui voulaient garder l'observance des conseils se groupèrent en communautés religieuses.

3. S. Thom., p. III, q. xxii, art. 1.

4. S. Thom., 2da 2dae q. clxxxiv, art. 8, arg. et q. clxxxviii,

avec la recherche d'amour qui rend particulièrement généreux dans le détachement, ceux que Dieu fait naître riches; leur patrimoine, comme leurs prébendes, constituait la fortune des pauvres de Cracovie; ils secouraient chacun de leur bourse, de leurs actes aussi, sous les attitudes les plus flexibles; ils prodiguaient leur travail, pour se faire les défenseurs des idées justes, les champions du droit contre la force, dans les troubles civils qui agitaient la Pologne. Maintenant leur générosité ne connaîtra d'autre mode que l'immolation cachée et sans réserve d'eux-mêmes. Jusqu'ici la chasteté avait gardé sans tache leur corps, leur esprit et leur cœur. Maintenant, il faudra que cette chasteté serve leur parole, la parole vivante et vivifiante de l'apôtre qui répand la religion sur les peuples[1]. Leur paroisse ne sera plus une seule église, ce sera le monde entier [2]. Leur obéissance était tout extérieure. Maintenant, il leur faudra soumettre l'intérieur de l'âme et l'ensemble des actes : leurs rapports avec Dieu, re-

art. 1. — S. Grégoire, *super Ezech. Homil. XX*, dit : Cum quis omne quod habet, omne quod vivit, omne quod sapit, omnipotenti Deo voverit, holocaustum est.

1. Verbo castitatis fiebat ad gentes propagatio religionis. B. Albertus *in Joannes*.

2. *Żywoty Świętych*, P. Skarga, *S. J.* [Bibliogr. D, XI.]

vêtiront une forme déterminée et plus parfaite.

Ce qu'est cette forme, les deux chanoines le savent à peine : en Dominique ils voient réalisé l'idéal qu'ils portent au fond de leur âme, sans l'avoir encore défini ou raisonné. Ils veulent devenir des apôtres, comme cet apôtre, par qui le Seigneur Jésus les appelle plus près de Lui. Ils le suivent sans trop chercher où il les mène.

Quant à Hermann et à Henri, ils prennent soudain conscience du grand bien qu'est la vie. Pour eux, vivre ce sera connaître Dieu, l'aimer, lui gagner la seule richesse digne d'être poursuivie, des âmes; et l'inspiration de l'Esprit, qui atteint la volonté et la guide, si Dieu le veut ainsi, mieux que de longues réflexions, les a jetés aux pieds de Dominique. Les temps primitifs des Ordres religieux connaissent ces vocations écoutées et suivies par les âmes généreuses, acceptées des fondateurs en un seul instant; cela se fait, parce que la parole divine a pu, tout de suite, opérer ce qu'elle voulait, sur des natures prêtes à la recevoir.

Dès lors le regard intérieur du Morave, de l'Allemand et des deux Polonais est tourné vers cette terre de la patrie, dont la voix se fait toujours écouter de ses vrais enfants.

Yves rentra seul au palais du cardinal Ugolin. Il goûtait la joie du sacrifice, vain mot pour les malheureux qui n'ont jamais aimé, mais réalité singulièrement vivante en toute âme éprise d'amour.

Cependant Dominique emmenait ses nouveaux enfants à son couvent de Sainte-Sabine. Ils marchèrent joyeux au fond de la vallée qui sépare les collines du Palatin et de l'Aventin, et sous la lumière froide et dorée du soleil couchant, ils montèrent ensuite au-dessus de la ville. A leurs pieds coulait le Tibre, étroit et jaune, aussi dissemblable des majestueux torrents du nord, que l'antique capitale du monde, dont ils aperçurent les vieux monuments, l'était des jeunes cités de leur patrie. Plus loin, vers le midi, les paysages de Frascati et d'Albano attirèrent leurs regards par une beauté aux lignes douces, pleine de sourires.

Ainsi que le couvent de Saint-Sixte, celui de Sainte-Sabine s'appuyait à une vieille basilique. La mémoire de la vénérable veuve et martyre, dont on y gardait les reliques, planait au-dessus de la jeune famille des Prêcheurs pour la protéger, et l'ancien édifice s'unissait à l'édifice nouveau dans une grande harmonie.

Le 12 février, la cloche appela les religieux

dans la salle du chapitre[1] ; Dominique remit ses livrées aux quatre jeunes gens que le Seigneur Jésus lui envoyait. Selon la parole de l'Écriture ils revêtaient le Christ. Passant en quelque sorte par Dominique pour les mieux envelopper de Lui, ce Christ les prenait, comme il avait pris leur père, et les attachait indissolublement ensemble[2]. Ils reçurent l'habit blanc des clercs réguliers, avec le scapulaire monastique, en signe d'innocence, et le manteau noir, emblème d'humilité ; leurs cheveux furent rasés pour symboliser le détachement des choses terrestres où ils vivraient dans un état parfait[3].

1. Elle existe encore, et une inscription placée au-dessus de la porte rappelle ce fait.

2. Hyacinthus.... totum induit in se divum Dominicum, Christumque in Dominico viventem sanctissimè sibi agglutinavit. Frydrychowicz, p. 182.

3. La plupart des lecteurs peuvent ignorer la savante dissertation de Mamachi, *Ann. O. P.*, t. I, l. II, An. 1218, pp. 428-464, sur l'habit dominicain. Mais tous ont entendu parler de l'apparition de la Vierge au B. Réginald, en cette année même, et la plupart connaissent les paroles suivantes du P. Lacordaire : « Dominique, longtemps chanoine d'Osma, avait continué à en porter l'habit, et l'avait adopté pour le costume de son ordre ; cet habit consistait en une tunique de laine blanche recouverte d'un surplis de lin, l'un et l'autre enveloppés d'une chape et d'un capuce de laine noire. Dans le vêtement que la Sainte Vierge montra à Réginald, le surplis de lin était remplacé par un scapulaire de laine blanche. » *Vie de S. Dominique*, ch. xii.

Tant que Réginald vécut, Dominique n'expliqua point aux Frères pourquoi il leur commandait ce changement d'habit ; il

La différence d'attitude d'Hyacinthe et de Ceslas fut remarquée. L'aîné avait été prompt à se relever de l'humiliation profonde, que la règle nomme *venia;* il semblait s'élancer en avant, tout entier porté vers l'action, tandis que son frère restait étendu la face contre terre, et paraissait surtout se vouer à l'observance monastique[1].

*
* *

Si l'on regardait la règle sous laquelle vivaient les Frères Prêcheurs, on n'y remarquait rien de neuf, puisque c'était celle de saint Augustin[2]; mais si l'on considérait leurs moyens d'atteindre le but vers lequel ils tendaient, on concevait aisément pourquoi le pape les avait approuvés, au moment même où il songeait à restreindre le nombre des Ordres, multipliés dans l'Église sans raison suffisante.

s'en ouvrit au premier chapitre général (1220) qui l'imposa dans tout l'Ordre.

1. Une fresque très ancienne, peinte dans une chapelle latérale de la Basilique de Sainte-Sabine, représente ainsi cette prise d'habit.

2. La *Regula B. Augustini Episcopi,* si souvent publiée, est reproduite en tête des *Constitutiones Ord. Præd.* et en particulier dans l'édit. de Rome, 1690.

Jusqu'alors, la vie religieuse, qui a pour essence unique le sacrifice de soi fait à Dieu, pour modèle la vie des disciples du Christ, pour fin la perfection de la charité, connaissait seulement deux formes, qui se manifestaient, l'une par les Ordres contemplatifs, l'autre par les Ordres actifs. Sans doute, en une mesure, tous étaient contemplatifs, car sans une union plus parfaite de l'intelligence à Dieu que celle des simples chrétiens, on ne peut pratiquer la vie religieuse. Mais les contemplatifs purs concentraient toute leur activité sur Dieu seul, tandis que les actifs la lui consacraient en la dispersant au service du prochain, dont ils secouraient les détresses, sous des formes sans nombre.

Ces deux genres : la contemplation et l'action, Dominique, sous l'inspiration du Verbe divin, les avait fondus en un seul, supérieur à tous deux. Empruntant au cloître la contemplation de Dieu, pour Dieu lui-même, que seuls connaissent les Ordres contemplatifs, il trouvait dans cette contemplation un élan singulier, qui jetant les Frères Prêcheurs sur les sommets réservés aux docteurs, aux pasteurs de l'Église, les rendait à la fois plus secourables au prochain, que les purs contemplatifs ne le sont par la

prière, plus utiles à la gloire de Dieu que les simples actifs ne le sont par l'action [1].

Dans les aspects variés du Seigneur Jésus, que chacun des Ordres religieux cherche à reproduire, celui saisi par l'Ordre nouveau, c'était le Verbe divin revêtu de la chair virginale de Marie, alors que, plein de la science céleste, il prêchait la Vérité par la parole le long des chemins et au temple, et qu'il la prêchait encore sur la Croix, avec l'éloquence suprême du sang[2].

Dominique formulait sa règle pour ses religieux, en vivant sous leur regard. Comme les douze premiers apôtres autour du Maître divin, les novices de Sainte-Sabine s'instruisaient grâce à la parole et à l'exemple de ce « Héraut du Verbe [3] ». Tous étaient jeunes ; une sorte

1. Summum gradum in Religionibus tenent Religiones mixtæ, quæ ordinantur ad docendum et prædicandum, quæ et propinquissimæ sunt statui Episcoporum. Secundum gradum tenent Religiones quæ purè sunt contemplativæ, tertium gradum tenent quæ occupantur circa exteriores actiones. *De hominum statibus et officiis inspectiones morales ad ultimas septem quæstiones secundæ secundæ D. Thomæ, Fr. Petri Mariæ Passerini de Sextula, magistri generalis Ordinis Prædicatorum.* Tomus III, Romæ, Tinassii, p. 38, § 6.

2. *Dialogo di S. Caterina da Siena,* c. 158. Chi è verita? Dio.. In cui la cognosceremo, in Cristo... Col sangue ci manifesta la verità del Padre eterno, ajoute la sainte dans ses lettres, en donnant à cette pensée d'admirables développements.

3. L'expression est de sainte Catherine.

d'élan naturel aidait leurs âmes à s'ouvrir jusqu'où le contact crée l'amitié. Éprouvant en leurs cœurs purifiés par la chasteté et par la passion de l'amour infini une « dilatation proportionnée à la réserve de leurs sens », tourmentés des mêmes désirs, de ces « désirs qui n'ont pour objet ni la chair, ni l'amour, ni la gloire, ni rien qui ait une forme ou un nom », ils s'excitaient à imiter leur père. Ce qui est pénible à la nature, ils se l'assimilaient en buvant à longs traits dans son âme, comme on boit à une source vive[1]. Près de lui, le beau courage de l'austérité, familier déjà à la vie sacerdotale d'Hyacinthe et de Ceslas, prenait une intensité très grande, pour purifier et discipliner les forces du corps par l'abstinence continuelle, le jeûne, la psalmodie de l'office, le lever de nuit. Au sein de la solitude, « demeure naturelle de toutes les pensées », l'étude se faisait dans un silence intérieur plus calme encore que celui de l'Aventin, où viennent mourir en s'élevant les bruits de Rome.

Là, les novices suivaient les moindres mouvements d'âme du fondateur. Participants à sa vie, ils entraient avec lui dans ces profondeurs d'at-

1. Felix Iazecho, vitæ suæ asperitatem tanquam a fonte originali a B. Dominico sumpsit. STANISLAS, c. IV, p. 849.

tention, où la volonté jette l'intelligence devant la vérité. Ils ne s'instruisaient plus seulement, comme à l'Université, pour jouir ou pour acquérir de la gloire; ils ne cherchaient plus uniquement la science personnelle des saints; ils voulaient encore, possédant la vérité par l'intelligence et le bien par l'amour, éclairer et émouvoir les hommes [1]. « Leur lumière était pleine d'amour, leur amour de la vérité rempli de joie », ils se sentaient entraînés par leur père que la doctrine, la volonté, la vocation jetaient sur les âmes, ainsi qu'un torrent pressé par l'abondance de sa source se répand au loin [2]. La flamme vive de charité accordée à Dominique, parce qu'il devait la transmettre à toute une race [3], pénétrait et réchauffait ces jeunes gens; en les bénissant, la main paternelle du Saint les rapprochait de Dieu; il les

1. *Epist.* B. HUMBERTI. Ed. Berthier, p. 1.

2. Luce intellettual piena d'amore,
Amor di vero ben, pien di letizia...
DANTE, *Paradiso*, c. XXX.

Poi con dottrina e con volere insieme,
Con l'ufficio apostolico si mosse,
Quasi torrente, ch' alta vena preme.
ID., c. XII.

3. Dando Dios la riqueza y valor á la cabeza, segun habia de ser la sucesión de la casa en las primicias del espiritu. S. JUAN DE LA CRUZ, *Llama de amor viva*, cap. II, v. II, p. 351.

accoutumait à ne point craindre la vérité et à vouloir la comprendre; il les aidait à la pratiquer, afin que leur prédication, toute doctrinale, s'incarnât dans leur conduite. Appelés à établir une école théologique, la plus célèbre dans l'Église, et à enseigner le dogme, il fallait qu'ils rendissent sensible par leurs actes, la morale qui découle de ce dogme, qui l'affirme, qui témoigne en sa faveur.

La direction du père commun aida chacun à se développer librement dans les lignes les plus élevées de sa nature. La nature créa la diversité; les lumières spéciales de foi accordées aux Frères Prêcheurs, sous le don de science prodigué à leur fondateur, créèrent l'unité. Voyant passer ces novices espagnols, français, italiens, polonais, allemands, on leur trouva un type et une physionomie variés; mais de leurs yeux, de leurs fronts, de leurs lèvres, de toute leur personne rejaillissait une clarté semblable. Elle prêtait à leurs traits une expression surnaturelle, sous laquelle ils devenaient une même race, et l'on s'habituait à les désigner du nom de leur père; pour le peuple, les Frères Prêcheurs, c'étaient les fils de Dominique, les Dominicains.

*
* *

La mission d'Yves à Rome terminée, son église de Cracovie le rappela. Dominique lui-même songeait à quitter Sainte-Sabine. Ses miracles, ses prédications attiraient sur lui les hommages qui font fuir les saints, et puisque le Pape Honorius III le mandait à Viterbe, où séjournait la cour pontificale, il s'y trouverait dès les premiers jours du mois de mai 1220. Le saint et le prélat fixèrent ensemble l'heure du départ, car Yves devait emmener les quatre Frères Prêcheurs, dont sa protection faciliterait l'établissement dans le Nord.

Qu'avait duré le noviciat d'Hyacinthe, de Ceslas, d'Henri et d'Hermann [1]? Quelques mois à peine. Dominique n'ayant point le loisir de

1. Stanislas, c. II, p. 846, dit un an, et son opinion est partagée par Leander, Bzovius, Marchese et quelques autres. Mais Malvenda assure avec raison qu'un séjour de deux ou trois mois à Rome était déjà long pour l'évêque de Cracovie, qui attendit et emmena ses compagnons. Dans la bulle de canonisation, le pape Clément VIII se range à ce dernier sentiment. Les pièces historiques faisant défaut, nous suivons l'avis le plus conforme à la chronologie générale. Les conditions du noviciat dans les Ordres religieux ont surtout été définis postérieurement au concile de Trente et elles ne s'adaptent pas à ce noviciat du XIII[e] siècle.

les façonner peu à peu, comme le sculpteur pétrit l'argile et l'amène doucement à revêtir l'aspect que veut sa pensée, il imitait le fondeur et les précipitait dans le moule dont il était lui-même la forme idéale et réelle. Ainsi que le métal en fusion, ces jeunes hommes liquéfiés par la charité, selon la parole des Écritures [1], avaient reçu l'empreinte éternelle du Verbe sous l'effigie de Dominique.

Le Verbe divin, Fils de Dieu par nature, permit à ses Apôtres « d'achever en leur chair ce qui manquait à ses souffrances [2] », et il les envoya évangéliser toutes les créatures ; Dominique, fils de Dieu par adoption [3], fit passer dans l'âme de ses nouveaux enfants le désir qui le dévorait de verser tout son sang pour la conversion des païens, et en particulier pour celle des Cumans, voisins de la Pologne. Puis il leur dit : « Allez et enseignez ».

Dans son âme où la sensibilité, comme toutes les facultés, était intense, la douleur fut cruelle, alors que ses quatre disciples traversèrent Rome, pour la quitter par la *porta del Popolo* ouverte sur le Nord. Ils ne chevauchaient plus,

1. Cant., v, 6.
2. Coloss., I, 24.
3. B. Raimundus, *Vita S. Catherinæ*, l. II, cap. vi.

en nobles chanoines venant prier au tombeau des Apôtres ; comme Pierre et Paul, ils portaient la besace des mendiants, mais le fardeau leur sembla léger. Ils tenaient de Dominique une intelligence particulière du Verbe divin, source de la charité la plus joyeuse. Pressés de révéler ce qu'ils avaient contemplé [1], et d'offrir leur vie pour répandre dans le monde un peu plus d'amour, ils étaient devenus sous l'étendard dominicain la milice du Dieu vivant [2].

1. Majus est contemplata aliis tradere quam solum contemplari. S. THOM., 2da 2dae q. CLXXXVIII, art. 6.

2. « Militia Dei vivi sumus », dit Tertullien.

CHAPITRE II

FONDATIONS.

Fluunt ab ore faculæ.
Hymn. in festo S. Hyacinthi.

Établissements dominicains à Friesach, Prague, Olmütz et Cracovie. — Prédication d'Hyacinthe. — Miracles qui l'appuient. — L'Ordre des Frères Prêcheurs à la mort de Dominique. — Ceslas est appelé à Breslau. — Son influence sur la famille ducale. — Son priorat.

L'évêque de Cracovie ramena les pélerins du Nord dans leurs patries, par la voie que les anciens Romains avaient construite, lorsqu'ils envahirent les pays des barbares.

Soit que les nouveaux Frères eussent développé une faculté habituelle à leurs races, soit que l'Esprit-Saint, prodigue du don des langues envers les apôtres, les eût tous instruits par infusion [1], les nations au milieu desquelles ils passèrent les comprirent. « Leurs membres

1. Bzovius, *Ann. eccles.*, A. D. 1245, nº 14, admet la science infuse quand il dit qu'Hermann le Teutonique prêchait en latin, en allemand, en bohême et en beaucoup d'autres langues.

semblent s'être changés en langues tellement tout en eux prêche la pénitence[1] », disait-on, ils révèlent le Christ pauvre et souffrant, qui vit au plus intime de leurs âmes, et la puissance de leur parole ne vient point d'un talent naturel, mais bien d'une grâce de vocation[2].

La petite ville de Friesach, située au nord de la Carinthie, fit un accueil particulier aux Frères. L'archevêque de Salzbourg s'était rencontré à Rome avec Dominique, alors que le saint poursuivait l'approbation de son Ordre; il lui avait demandé des Prêcheurs, avant même qu'ils ne fussent groupés, et on les attendait[3]. Les églises s'ouvrent devant eux; elles sont trop petites pour les auditeurs que les places publiques seules peuvent contenir. Quand Yves reprend sa marche vers Cracovie, on ne permet pas que ses compagnons le suivent : « Vous voulez des âmes à donner au Maître divin, disaient les habitants de Friesach, voici

1. *Court traité... sur les quatre choses où Dieu s'est plu à glorifier l'Ordre des Frères Prêcheurs*, par Étienne de Salagnac.

2. Marc, I, 22.

3. Réchac, p. 51. L'auteur ajoute qu'à Friesach, Hyacinthe fut reçu par l'archevêque; en 1217, comme le portent les mémoires du couvent, il avait acheté une place pour y bâtir en faveur des religieux de l'Ordre.

les nôtres; nous vous demandons la lumière de l'esprit et la délivrance du cœur, avez-vous donc le droit de passer sans vous dévouer à nous? » Pour la seconde fois, l'évêque de Cracovie dut faire un sacrifice au Seigneur : c'était l'Allemagne et non la Pologne, qui prendrait les prémices d'un apostolat, qu'il croyait apporter à sa patrie.

Tout est activité dans le bourg allemand; les uns par l'aumône spontanée, que Dieu aime et bénit, dressent des murailles, bâtissent des cloîtres, élèvent une église, disposent des cellules; les autres, pressés par un amour plus généreux encore, jettent leur conversion, leurs prières, leurs mortifications et leurs souffrances dans le trésor spirituel des Prêcheurs; d'autres enfin, et parmi eux nombre de prêtres et de clercs, s'offrent corps et âme pour former une communauté. Le couvent vivant, car ce n'est pas seulement en pierres qu'un couvent s'édifie, précède la maison conventuelle, ou plutôt tout naît, tout grandit, tout s'achève à la fois, sous la bénédiction particulière du Seigneur, réservée aux siècles de foi. En six mois Friesach a un cloître, et le cloître est plein de novices; déjà ils portent sur leur personne tout entière l'empreinte de Dominique, que leurs maîtres savent frapper

brûlante et pure, pleine ainsi qu'ils l'ont reçue [1].

Dans les jeunes Allemands, Hyacinthe et Ceslas ont des émules. Helger, comte de Hochstein, le mystique Ulric [2], d'autres encore rivalisent de sainteté avec eux : un miracle réjouit les premiers débuts du couvent. Il possède beaucoup de prêtres; l'un d'eux célébrant la messe conventuelle se trouble : « Ai-je vraiment accompli le rite de la consécration? » dit-il au Pontife éternel, plus encore qu'à lui-même. Aussitôt, le vin contenu dans le vase sacré s'élève et bouillonne, chaud, vivant, il déborde du calice; on le voit, on le recueille : la victime a répondu au sacrificateur [3].

1. Stanislas, l. I, c. II, p. 847. — Sigis. Ferr., *De Rebus Hungaricæ Prov. S. O. P.*, p. I, c. 3. — Mamachi, t. II, p. 582. — Hussovianus, vv. 93-100. — *Bulla canon. S. Hyacinthi. Bull. O. P.*, t. V, c. xxxiv, p. 514. Les auteurs anciens assignent à cette fondation des dates diverses, puisque leur chronologie s'appuie à une base différente, celle de l'année où Hyacinthe et Ceslas reçurent l'habit. Dès 1251 les Frères Prêcheurs bâtirent à Friesach un couvent nouveau, restauré en 1890 par les soins du R. P. André Früwirth élu peu après maître général de l'Ordre. Friesach possède aussi, de nos jours, un couvent de Dominicaines enseignantes.

2. Bzovius, *Propago*, c. v, pp. 37-39, Mamachi, t. I, lib. 11, p. 582, nomment ces deux Frères, Bienheureux. Helger devint prieur du couvent de Friesach et mourut en 1239. Gérard de Frachet [*Vitæ Fratrum O. P. Ed. Reichert.* Lovanii, 1896, p. 318] raconte les ravissantes visions, qu'Ulric eut au moment de sa mort.

3. Bzovius, *Propago*, c. v, pp. 34-35, Mamachi, t. I, l. II, p.

C'est Hermann le Teutonique [1] qu'Hyacinthe, chargé de gouverner ses compagnons, met à la tête de la jeune communauté. Contemplatif, favorisé d'une vue privilégiée de ce que l'homme peut connaître ici-bas de son Dieu, le nouveau prieur était cependant tenu en petite estime à Friesach, tant les qualités du prédicateur lui manquaient. Un samedi, selon sa coutume, il restait absorbé dans l'oraison; le mystère de l'enfance du Christ, qu'il aimait entre tous, réjouissait son âme, quand, pour la première fois, il comprit que contempler ne doit pas suffire au Frère Prêcheur, qu'afin de remplir toute sa mission, il lui faut enseigner ce qu'il a contemplé. « Mère du Verbe, s'écrie-t-il, obtenez-moi le don de la parole! » De sa prière Hermann se relève orateur. Par la grâce d'une science infuse, il possède plus que la science acquise de ses frères; son autorité s'affirme et le premier couvent planté en sol germanique [2] s'y enracinera sous la main de cet enfant du pays.

582, rapportent le miracle et ajoutent qu'on conserve à Friesach un calice plein de ce sang.

1. Leander, l. I, p. 310, et quelques auteurs modernes ont émis l'opinion insoutenable qu'Hermann était un frère convers. Malvenda, *A. D.*, 1218, c. 27, Mamachi, t. I, l. 11, p. 584 et Chodykiewicz, p. 6, font ressortir l'ineptie de cette erreur basée sur une fausse traduction du mot *conversus*.

2. Cependant on ne saurait lui attribuer la paternité de

Peut-être l'âme prophétique d'Hyacinthe prévit-elle la riche lignée de Prêcheurs, dont ces contrées seraient la patrie, peut-être pressentit-elle leur admirable exposition des doctrines de la vérité, leurs livres tout imprégnés de philosophie et animés d'un souffle de poésie mystique, leurs sermons dont l'éloquence imprimerait au langage des peuples d'outre-Rhin sa forme classique et littéraire [1].

« Ceux que le Verbe de vérité avait volontairement engendrés, ont à leur tour créé quelque chose sous son inspiration [2], » l'œuvre est achevée; ayant appris de leur père Dominique qu'on doit « semer le grain, de peur qu'il ne se corrompe », ils songent à se disperser. Dans cette dispersion Dieu demande aux Odrowąż d'affirmer que leur amour pour lui les rend aptes à tous les renoncements.

L'amitié réciproque d'Hyacinthe et Ceslas,

tous les couvents d'outre Rhin. Au moment même où Hyacinthe et ses compagnons pénétraient en Carinthie, F. Jean arrivait en Souabe. Ce fut de la maison établie à Cologne [1224] que sortirent les célèbres fondations de la Prusse Rhénane.

1. Les écrits d'Eckhart, de Seuse, de Tauler, et d'autres Dominicains, sont en grand renom auprès des philologues et des littérateurs allemands, qui regrettent l'influence prise au XVI^e siècle sur leur langue par la version luthérienne de la Bible.

2. Jac., I, 18.

cimentée par la nature et le sang, spiritualisée et resserrée par la grâce d'une vocation semblable, aide leur effort au service des hommes et leur élan vers Dieu. Désormais le chemin du devoir s'ouvre devant eux dans des directions différentes, car la Bohême et la Pologne réclament à la fois des couvents. Il faut donc renoncer aux paroles dites tout bas, aux regards échangés, à cette présence silencieuse de l'ami qui fait du silence la plus intime harmonie, qui console la tristesse des esprits étendus et des cœurs profonds. Entrant ensemble dans le même couvent, ils auraient pu s'aimer d'un amour captif encore de liens trop sensibles et partant moins fécond pour l'union immortelle, tandis que la volonté du sacrifice met le sceau divin sur leur tendresse ; elle la préserve de ce qu'elle eût gardé de terrestre, elle leur montre le bien créé en eux par cette tendresse, car se priver d'en jouir ici-bas c'est présenter à l'amour divin l'offrande la moins indigne de lui[1] :

1. Stanislas (c. ix, pp. 854-855) suivi par Hussovianus, Leander et Severin dit que Ceslas se sépara d'Hyacinthe après être rentré avec lui à Cracovie, Chrząszcz y fait même arriver Henri le Morave avec Hyacinthe et Ceslas ; d'autres associent Hyacinthe à la fondation de Prague, mais les Actes édités par Bzovius d'après les mss. conservés au couvent de Breslau et publiés dans les *Acta SS.* au t. IV de Juillet (c. ii, p. 192), lui font

« Évangélise l'Occident, les Bohêmes, les Silésiens, et les Saxons, dit Hyacinthe à son frère, moi, à l'orient de la Pologne j'évangéliserai les Ruthènes, les Lithuaniens et les Prussiens. »

Soumis aux désirs d'Yves Odrowąż, Hyacinthe et Henri marchèrent sur ses traces dans le chemin où il les avait précédés. Ceslas répondit à l'appel venu de Prague.

Hyacinthe n'envoyait point seul ce frère bien-aimé. A ses côtés il avait placé le *socius* que tout missionnaire, que tout religieux occupé d'œuvres importantes garde près de lui, comme une protection visible donnée à sa personne, comme un secours accordé à ses travaux, comme le témoignage vivant du lien intime, qui unit les Frères entre eux pour les préserver de la solitude du cœur. Remontant presqu'en ligne droite vers le Nord, sans rencontrer d'autre obstacle que les flots azurés du Danube, Ceslas et Jérôme son compagnon entrèrent à Prague.

quitter son frère à Friesach. Les écrivains polonais, décrivant l'entrée d'Hyacinthe à Cracovie, ne placent point Ceslas à ses côtés; les probabilités sont donc pour l'opinion que nous émettons et qu'avant nous le P. Werberger avait adoptée. La lettre attribuée faussement à Dominique et adressée aux Dominicains polonais, en 1221, ne jette aucune lumière sur cette question.

L'évêque, qu'ils avaient connu à Rome, les attendait; le légat pontifical [1] les protégea, et Prémislas Ottokar, qui venait de faire ériger son duché en royaume, les établit au pied d'une des sept collines dominées par la capitale de la Bohême sur le rivage de la Moldau. Un indicible entraînement pousse les hommes de ce siècle et de ce pays vers la vie religieuse. L'église Saint-Clément et les vastes bâtiments dont elle est entourée s'ouvrent à plus de cent novices[2]; nombreux sont les prêtres et les clercs qui cherchent la perfection de la charité dans la perfection du sacrifice, et la communauté pressent qu'elle devra se préparer un asile plus vaste encore. Non loin d'elle, le second Ordre fondé par Dominique, l'Ordre des Sœurs Prêcheresses [3] vient bientôt seconder par ses prières et ses pénitences, l'apostolat des Frères.

1. Grégoire Crescenzio.

2. Hussovianus, vv. 192-193. — Bzovius, c. xi, p. 193. Ce couvent, que les Annales de Bohême disent avoir été fondé en 1220, fut transféré en 1227. Le successeur d'André sur le siège épiscopal se démit de sa charge en 1226 et entra plus tard chez les Frères Prêcheurs. Sous le règne de Maximilien II, les Dominicains de Prague changèrent encore une fois de demeure.

3. En 1260, Marguerite, fille de Léopold archiduc d'Autriche, veuve de Henri roi des Romains, et épouse répudiée d'Ottokar II, roi de Bohême, fit profession dans leur monastère comme sœur converse. Chodykiewicz et d'autres déclarent, sans aucune preuve, qu'elle avait Ceslas pour directeur.

Cependant, Hyacinthe marchait vers Cracovie accompagné d'Henri le Morave. Quand ils traversèrent la patrie de ce jeune religieux, la ville d'Olmütz s'insurgea pour garder son enfant; elle lui offrit la seule richesse capable de le tenter : des âmes. Ainsi qu'à Friesach, le *conventus vivus*, la communauté des saints se réunit tandis que s'élèvent les murs destinés à l'abriter. Les uns « donnent les premières âmes, les autres les premières pierres », et Hyacinthe instituant prieur le jeune Morave part seul pour la Pologne. Sans doute, il faut que son âme apostolique entre sous cette forme dans la solitude, afin de savoir comprendre et consoler les délaissés[1]. N'ayant plus de Frères pour les villes avides de fonder un cloître dominicain, il révèle à nombre de jeunes hommes accourus pour l'entendre, l'idéal dont son âme est pleine. Comme Dominique, Hyacinthe demande aux contrées mêmes où ils doivent travailler, les ouvriers appelés par Dieu.

1. Quelques auteurs assurent que, durant le voyage, Hyacinthe prépara les fondations de Znaïm, d'Opava, de Troppau, de Brünn et même de Vienne. Ce dernier couvent considère les BB. Paul de Hongrie et Sadoc, comme ses fondateurs.

*
* *

Cracovie s'étend sur une prairie riante et ondulée. Des pins, des mélèzes aux troncs rouges sous leurs sombres ramures, des hêtres, des bouleaux, dont les troncs blancs soutiennent un feuillage vert et argenté, s'unissent, se succèdent, pour former un cadre de nuances aussi variées qu'harmonieuses à la colline du Wawel qui porte le château. Au loin se dresse la montagne couronnée de neige, d'où la Vistule accourt pour enlacer la ville de ses nappes bleues [1].

L'arrivée d'Hyacinthe fut signalée le jour de la Toussaint. Son père était mort, mais son frère Jacques, sa grand'mère et sa mère l'attendaient, et depuis longtemps, dans le cloître des Norbertines, sa cousine Bronisława [2] priait pour son heureux retour.

1. Cf. Casimir Stryienski, *Une Capitale d'autrefois*. Paris, 1893. — *Landschaftliche Schilderung, Krakau*, von C. M. von Görski. Wien, Hölder. (*Die osterreichisch-ungarische Monarchie*. Livr. 276, pp. 1-30.

2. Ces détails sur la famille du Saint nous sont communiqués par son parent, M. Ceslas Odrowąż Pieniążek, qui nomme le frère d'Hyacinthe, Jean, tandis qu'il est désigné par Stanislas (p. 885, n° XLIII), et par Chodykiewicz (l. I, c. I, p. 4) sous le nom de Jacques. M. Pieniążek croit Bronisława la sœur d'Hyacinthe et de Ceslas, bien que la plupart des historiens l'appellent leur cousine. Cette Bienheureuse n'est point men-

L'évêque avec son chapitre, la cour ducale, les chevaliers, les bourgeois, avaient arboré leurs plus riches étendards, afin de se porter au devant d'Hyacinthe, quand une pluie lourde et froide les dispersa. On s'abrite dans les églises, dans les palais, dans les maisons. A l'entrée de la ville le Frère Prêcheur ne trouve qu'un petit groupe d'artisans : « Votre corporation me sera fidèle », dit-il en les bénissant, et depuis six siècles la corporation prouve que le Saint n'a point menti [1].

C'était un pays jeune, à peine compris dans le domaine de l'histoire, que la patrie d'Hyacinthe. Groupée autour de chefs nommés Piasts, la race slave des Polonais, tributaire de l'empire sous le quatrième de ces Piasts, que l'empereur fit duc, passait d'un état de choses à un autre, avec l'inconscience et la rapidité des peuples qui ne sont pas encore sortis de l'en-

tionnée dans la généalogie d'Okolski. Stanislas, parlant d'une vision qu'elle eut au moment de la mort d'Hyacinthe, passe sous silence sa parenté avec le Saint. Dlugosz (*Hist. Pol.*, t. II, p. 366) ajoute simplement à son nom « *de domo Odrovansium* ». Frydrychowicz lui consacre (p. 206) une gravure avec cette indication : « S^ta *Hyacinthi ex patruo Soror*, † 1259 ».

1. Dans les processions du Saint-Sacrement, faites chez les Dominicains de Cracovie, cette corporation des cordonniers porte le dais.

fance. Secouant la suzeraineté de l'Empire, puis s'agrandissant par la conquête, la Pologne avait, en 1025, vu ses ducs prendre le titre de roi, pour l'abandonner au cours du même siècle, et partager le territoire entre leurs fils, laissant au souverain de Cracovie une primauté difficile à maintenir. Les plaines, qui avaient donné leur nom aux Polonais, étaient divisées entre des ducs indépendants, belliqueux, pleins d'ambition, et le prince alors régnant à Cracovie, Lech le Blanc, eût été frustré de ses droits par des parents, sans l'appui qu'il reçut du clergé[1]. L'accueil qu'il fit à son sujet remplit le peuple d'admiration. A l'approche d'Hyacinthe le souverain s'était prosterné : « Je ne suis qu'un homme, » s'écria l'apôtre, « je n'ai point à recevoir de tels honneurs. » — « Aussi, répondit Lech, ce n'est pas à toi que je les rends, c'est à Marie, reine du ciel, que je vois te couvrant de sa protection [2]. »

Yves conduisit son neveu non loin du château royal, près de son propre palais, et il l'installa dans une petite maison en bois, jusqu'à ce que

1. *Geschichte Polens*, von Dr R. Roepell. Erster Theil, Hamburg, 1840, 1tes Buch; 2tes Buch, 1tes und 2tes Cap., pp. 51-404.

2. Un tableau ancien, placé dans la chapelle que le couvent de Cracovie a consacré au Saint, reproduit cette scène.

la construction d'une nouvelle église paroissiale permit de donner aux futurs Prêcheurs, avec des bâtiments conventuels, l'église de la Sainte-Trinité[1].

Aussitôt le prélat fit monter Hyacinthe dans la chaire de la cathédrale. C''était à soi seul une prédication que d'y reparaître vêtu des livrées de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, et comme Dominique l'avait pressenti, la plus grande des forces naturelles que ces livrées fussent portées par un Polonais.

En Pologne, les mœurs du clergé tendaient à s'abaisser. Vainement, par leurs légats, les souverains pontifes s'efforçaient de rendre au sacerdoce la forme austère, pure, divine qui seule impose le respect et attire les âmes ; on s'y détournait du prêtre séculier, parce que trop souvent il était voluptueux, accessible à l'ambition, porté à l'orgueil[2]. Quant aux moines, ils ne quittaient pas leurs cloîtres. Le spectacle d'un

1. Frydrychowicz, p. 184, montre qu'Hyacinthe aurait pu prendre tout de suite possession de l'église mais qu'il ne le voulut pas, par respect pour les droits du clergé. Il n'y avait alors à Cracovie que deux paroisses ; la cathédrale et la Sainte-Trinité, qu'on remplaça par l'église Sainte-Marie, simple édifice de bois, dont la construction fut commencée et achevée en 1226.

2. Le Bullaire atteste les fréquents efforts des papes, et en particulier ceux d'Innocent III, pour réformer le clergé polonais.

religieux prêchant et évangélisant captiva le peuple. Puis, les Polonais, passionnément épris de leur nationalité, irrités des influences étrangères que, par faiblesse de caractère, ils subissaient cependant, avaient reçu avec une sorte de réserve patriotique la foi, que la princesse Dombrowka, femme d'un des premiers souverains du pays, apporta de Bohême, à la fin du dixième siècle. Tout ce qui rappelait la domination impériale leur causait de l'ombrage, et ils virent à regret des missionnaires allemands s'établir chez eux. Adorateurs du vrai Dieu, ils demeuraient hostiles à ses prêtres ; les guerres intestines, conduites sous l'influence des pays voisins, maintinrent cet état d'esprit ; parfois, croyant affirmer ainsi l'indépendance vis-à-vis de l'étranger, on allait jusqu'à renverser les autels du Christ et à massacrer ses ministres au pied des idoles relevées. Même après que l'archevêque de Gnesen eut remplacé celui de Magdebourg comme métropolitain, les prétentions des princes à s'ingérer dans les affaires ecclésiastiques trouvèrent de la faveur chez certains patriotes exaltés. Seul un fils de la Pologne pouvait prouver que, loin de nuire au patriotisme, la doctrine chrétienne l'élevait et le fortifiait.

Hyacinthe ne chercha pas à établir l'union

entre lui et son auditoire par le courant de passions trop humaines, qui contrarie l'action de l'Esprit-Saint. Il la demanda tout entière à la vérité des doctrines surnaturelles qu'il exposait. Mais il le fit en homme conscient des soucis, des travaux, des désirs de ceux qu'il prêche, en frère qui comprend, qui éprouve ce que chacun porte en soi de plus élevé et de meilleur. Il la connaît, la race guerrière, ardente, héroïque par tempérament, à laquelle il appartient; il voit la noblesse, patriote, laborieuse pour la culture des champs paternels, prodigue de ses richesses, libérale de son cœur; il regarde le peuple, robuste, vaillant, énergique, mais il sait les seigneurs avides d'honneurs, de plaisirs, de butin, durs aux petits, prompts à promettre, peu fidèles à tenir, plus entraînés par l'imagination que gouvernés par la raison, et les vassaux ivrognes, vindicatifs, superstitieux, lourds d'esprit. Comme nation, le principal défaut de la Pologne, c'est l'indiscipline, et l'instabilité qu'elle cause. Chacun suit son sentiment propre, qui souvent n'est qu'une opinion passagère, et l'intelligence du bien général manque; la foi ne se garde pas pure; l'anarchie devient la condition intérieure des petits États polonais, toujours armés les uns contre les autres.

Hyacinthe avait donc à éclairer, par l'enseignement du dogme, des hommes disposés à considérer la doctrine chrétienne comme une importation étrangère, et il lui fallait prêcher la morale catholique à des baptisés, rebelles au frein, qu'on accusait de pratiquer en masse l'union libre; enfin, il aurait à mettre sous l'autorité traditionnelle de l'Église, un peuple qui choisissait et changeait ses maîtres au gré de ses caprices[1].

Il parla avec l'éloquence particulière à l'apôtre, qu'aucun livre ne perpétue, parce que son éloquence, c'est son âme même, qui pénètre, toute vivante d'amour, dans les âmes attentives à l'écouter. Les intelligences fermées, les volontés rebelles n'éprouvèrent ni la beauté ni la puissance de ses discours, puisque peu soucieux de captiver les sens, de plaire à l'imagination ou d'émouvoir la sensibilité, il ne s'adressait guère aux facultés inférieures; mais si on laissait cette prédication entrer profondément en soi, la vérité y entrait avec elle, pour produire la vertu.

N'ayant point à lutter contre les préjugés héréditaires des peuples vieillis, ensemençant la terre presque vierge de la Pologne, Hyacin-

1. Dlugosz, t. I, p. 38. — Roepell, 1^tes Buch, 13^tes Cap., pp. 301, 339-340, IV^te Beilage, pp. 622-640.

the fit mûrir une rapide moisson. Le moyen âge voyait souvent pareil miracle, sous l'action triomphante de ses saints! Dorénavant, à Cracovie, le jugement, devenu chrétien, guida les actes. Le foyer se purifia. L'État eut des citoyens sages dans le conseil, désintéressés dans l'effort, mais en petit nombre, car la nature était peu propice et peu préparée à cette forme de la grâce. Enfin, dîme prélevée sur le troupeau par ce pasteur aux mœurs nouvelles, l'élite de l'auditoire se trouva réuni aux portes du noviciat qu'on préparait.

A la puissance de la parole, l'Apôtre joignit cette puissance de gouverner la nature, qui, frappant les sens, saisit les foules ignorantes pour les évangéliser. Une délicatesse de l'amour divin voulut que le premier miracle d'Hyacinthe rappelât celui qui, à Saint-Sixte, avait signalé sa vocation.

Le 27 décembre 1221, la Pologne fêtait la translation des reliques du plus illustre de ses fils, l'évêque Stanislas, martyrisé en 1079 par Boleslas, duc de Cracovie[1]. Hyacinthe se rendait

1. Bien que Stanislas n'ait été canonisé que vers 1254, son culte était établi en Pologne, où sa qualité de Polonais le rendait très populaire. Cf. *Vita S. Stanislai ep. Cracoviensis, wydał* Dr Wojciech Kętrzyński.. *Mon. Pol.*, t. IV, pp. 238-438, et *Mon. Pol.*, pp. 355-362.

à la Skałka, où se trouvait la châsse, afin de prêcher le panégyrique du saint. Clergé, nobles, bourgeois, gens du peuple le suivent; ensemble ils vont traverser la Vistule, quand une femme arrêtant le prédicateur, l'entraîne devant un corps sans vie. « Je me nomme Falisława, dit-elle, je suis veuve, et voilà Pierre[1] mon unique enfant. Une crue du fleuve l'a submergé[2], on me le rapporte mort, je n'ai plus rien sur la terre. » Comme Dominique devant le corps du jeune Orsini, Hyacinthe ne peut retenir ses larmes; il montre cette douleur à la Mère des Douleurs, tandis qu'il prend la main du chevalier, glacée sous l'étreinte de la mort. « Pierre, dit-il, le Christ Jésus, dont je suis le prédicateur[3], te rend la vie par l'intercession de Marie sa mère. » Pierre se lève, Falisława tombe à genoux, des rangs serrés de la foule s'élève une clameur d'actions de grâces[4].

1. Ce jeune homme habitait un lieu que Stanislas nomme Proszowo et que Pelczar dans les notes (p. 69, note 2) du poème d'Hussovianus suppose être le village de Proszowice près de Cracovie.

2. En 1221 (Cf. Łętowski, *Mon. Pol. Hist.*, t. III, p. 161) de grandes pluies avaient gonflé le cours du fleuve.

3. Cette expression caractéristique se trouve dans les récits de Stanislas (c. II, p. 850-852) et d'Hussovianus, vv. 167-170.

4. La résurrection de Pierre, rapportée par tous les historiens, eut d'innombrables témoins, dont plusieurs très mar-

*
* *

Du lieu de l'immortalité où il était entré le 5 août 1221, Dominique voyait Hyacinthe hériter de sa puissance. Les deux saints s'étaient-ils, une fois encore, rencontrés? Y avait-il eu entre eux ces suprêmes confidences, ces contacts plus intimes de l'âme, qui consolent l'absence et préparent aux douceurs du revoir? On ne sait. Avant de quitter la terre le fondateur assura l'avenir de sa postérité par l'établissement de chapitres généraux, et peut-être Hyacinthe put-il se rendre à Bologne où, en 1220 et en 1221 [1], se tinrent les deux premiers? Mais, si son devoir le retint à Cracovie, il n'ignora pas que les re-

quants, entre autres Prandota (*Mon. Pol.*, t. III, p. 359) qui devint doyen du chapitre de Cracovie et évêque. Les arguments du Dr Ćwikliński (*Mon. Pol.*, t. I, p. 838, et IV, p. 851), tendant à prouver qu'on a commis certaines erreurs dans le nom des témoins, n'infirme pas la valeur des témoignages.

1. Malvenda, *Ann. Præd.*, 1221, c. VI, estime qu'Hyacinthe vint assister au second chapitre général de l'Ordre. « Non dubitamus, dit-il, eum ad capitulum generale hujus anni venisse ut statum religionis in sua patria, patribus exponeret. » A ce moment l'Ordre comptait plus de soixante couvents fondés dans six provinces : l'Espagne, la France, la Provence, la Lombardie, Rome et l'Allemagne ; on établissait deux nouvelles provinces, la Hongrie et l'Angleterre. L'Ordre classe en provinces les couvents des pays qu'il évangélise.

gards de Dominique mourant s'étaient tournés vers ses fils du Nord, avec le regret de ne point partager leur apostolat, et on lui apprit que le Père laissait à la tête de sa famille religieuse, un jeune Allemand, Jourdain de Saxe [1].

Ce maître général allait gouverner la totalité de l'Ordre; des prieurs provinciaux dirigeraient les provinces, c'est-à-dire les contrées évangélisées; les prieurs conventuels régiraient les couvents; des élections par suffrage gradué, d'où sortiraient les supérieurs, tous élus pour un temps, sauf le général nommé à vie, tempéreraient cette autorité monarchique et féodale dans sa forme; les chapitres, assemblées délibérantes et législatives, convoquées à époque fixe, viendraient éclairer le pouvoir ordinaire et, s'il y avait lieu, le modérer. Le premier âge des Prêcheurs, où la forme même que revêtait la vie du fondateur et de ses compagnons créait la règle au jour le jour, allait faire place à un nouvel ordre de choses, l'âge législatif, sous lequel devait se développer le couvent de Cracovie [2].

1. Lors de son élection, il comptait environ 32 ans.

2. *Expositio Magistri* Humberti *super constitutiones Fratrum Prædicatorum*. Ed. Berthier, Romæ, 1888.

Le 25 mars 1223 [1], les fils de Dominique, réunis dans la capitale de la Pologne, prirent possession de l'église et des bâtiments conventuels placés sous le vocable de la Sainte Trinité. Le palais Odrowąż était contigu au couvent, et, de leur demeure, la mère et la grand'mère d'Hyacinthe entendaient les acclamations du peuple saluer son installation. Toutes deux avaient trouvé dans le Tiers-Ordre fondé par Dominique un « état plus parfait que l'état séculier [2] ». Groupant autour d'elles quelques

1. Cette date donnée par Długosz et adoptée par Pelczar, Roepell et le P. Werberger dans les ouvrages cités plus haut, nous semble certaine.

2. Cf. Saint Antonin, tit. 23, p. 2. Le Tiers-Ordre séculier, ou troisième Ordre de saint Dominique, ainsi nommé parce que sa forme de vie est moins parfaite que celle des deux autres, est le plus ancien de tous les Tiers-Ordres régulièrement établis dans l'Église, et le seul qui participe pleinement aux indulgences de la famille religieuse à laquelle il est affilié. (*Rescrit du pape Pie VII*, 6 juillet 1806). La profession n'oblige les Tertiaires qu'au seul esprit de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et ils ne prononcent pas les vœux, qui font l'essence de la vie religieuse : cependant leur profession est un engagement de religion, et ils militent, jusqu'à la mort, sous une règle, que le Saint-Siège approuve comme celle d'un *Ordre véritable*. Les époux, les veufs, les veuves, les vierges, les prêtres, les membres de compagnies religieuses peuvent faire partie des Fraternités du Tiers-Ordre. Certains membres sont contraints par leur situation de rester isolés, mais il n'y a point, dit le P. Feuillet, dans son célèbre Manuel écrit en 1680 « de véritable Tiers-Ordre qui ne soit groupé en congrégation ». Bien entendu il n'est point ques-

pieuses femmes, elles pratiquaient la vie religieuse dans le monde, et remerciaient Dieu de les appeler à l'honneur de servir des apôtres dont l'un était leur enfant [1].

Accompagné du cardinal légat, Grégoire Crescenzio, et suivi du clergé de Cracovie, Yves[2] reçut les Frères Prêcheurs dans l'église qu'il

tion ici du Tiers-Ordre régulier, réuni dans les couvents sous les trois vœux, mais des Frères et des Sœurs de la Pénitence, nommés la Milice de Jésus-Christ par saint Dominique. Cf. Caffarini, *Tractatus super informatione originis... Fratrum et Sororum Ord. de Pœnitentia S. Dom.* Venetiis, 1749, pars II, p. 126. Le P. Bzowski, p. 9, signale des Fraternités dans les villes de Cracovie, Breslau, Posen et Prémisl.

1. Voici ce que dit Frydrychowicz, p. 210, « ex traditione majorum » au sujet de la grand'mère d'Hyacinthe : « Floruit devotissima Christi famula Odrowassa, episcopi Cracoviensis B. Ivonis mater, quam a filio Ivoniam dicimus; hæc visis tot tantisq.; D. Hyacinthi nepotis sui miraculis totam se Christo dicavit. Prima omnium ex D. Hyacinthi manibus sacrum suscepit sororum de pœnitentia habitum. *L'Année Dominicaine* (février 1892) a recueilli cette tradition, toute vivante encore chez les Dominicaines de Cracovie. « Yvonia », est-il dit, « reçut, des mains mêmes du saint, l'habit de la pénitence. La maison, où Beata, mère d'Hyacinthe, s'endormit dans le Seigneur, était presque contiguë à l'église de la Sainte-Trinité. » Après la mort d'Iwonia, la maison passa aux sœurs du Tiers-Ordre qui commencèrent à y vivre en communauté... Au XVII[e] siècle, ces Tertiaires faisaient pour ainsi dire partie du couvent des Frères Prêcheurs; en 1620, elles se cloîtrèrent; une partie d'entre elles passa dans le second Ordre et s'établit à Gródek. Le monastère regarde Iwonia comme sa fondatrice.

2. L'établissement des Prêcheurs à Cracovie est un des principaux titres d'Yves à la reconnaissance des Polonais. « *Ædc*

allait leur abandonner. L'évêque n'emmena point tous ceux qu'il avait amenés. Le neveu du légat, Jacques Crescenzio [1], célèbre professeur de droit canonique dans la Ville Éternelle, était attaché à la mission de son oncle, en qualité de secrétaire; après l'office, poussé par une inspiration soudaine de l'Esprit-Saint, il tomba aux genoux d'Hyacinthe. Son mouvement rappelait celui d'Hyacinthe devant Dominique. Avec la force des âmes pures, qui se donnent tout entières sans discuter le sacrifice, et ne se reprennent jamais, il s'offrait à l'Ordre. Avec cette confiance, propre aux époques primitives de son existence, l'Ordre l'acceptait aussitôt; car les caractères des postulants, l'expérience le prouvait, étaient en pleine harmonie avec leur vocation.

forum Craci urbem Hyacinthi Fratribus auxi », écrit KANTSCIUS (*in Serie Episcop. Cracovien.*).

1. CHODYKIEWICZ, c. II, p. 7. — SPOND., *ad an.* 1221, p. 8. SADOK BARĄCZ, *Rys dziejów zakonu Kaznodziejskiego w Polsce, w Lwowie*, 1861, t. II, p. 72. Dans l'article qu'il consacre à J. Crescenzio, le P. TOURON (l. III, p. 270 et suiv., de ses *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*) le montre partout aux côtés d'Hyacinthe et, sans preuves à l'appui, fait de lui un provincial de Pologne; BZOVIUS, *Ann.*, t. XIII, n° 6, an. 1223, parle en termes vagues de l'autorité de Crescenzio sur l'*agmen* des Frères; plus affirmatif dans la *Propago*, c. VII, p. 55, il dit qu'il fut le troisième provincial de Pologne; Crescenzio mourut vers 1272.

Régulièrement constitué dans le couvent nouveau, le noviciat de Cracovie fut semblable au noviciat de Sainte-Sabine; l'esprit de Dominique parla si haut par la vie d'Hyacinthe, que son exemple forma les Frères. En lui l'ascétisme revêtit la forme la plus austère; ses jeûnes au pain et à l'eau furent presque continuels, ses pénitences se répétèrent sanglantes sous les coups de la discipline, et sous la haire; un travail intellectuel ardu, infatigable, absorba une partie de ses jours, et la nuit, il s'entretenait avec Dieu [1] dans les profondeurs intimes où l'invisible substance de l'âme s'unit à l'invisible substance divine [2]. Veillant des heures entières avant de s'endormir dominé par la lassitude, n'ayant d'autre lieu de repos que l'église de son monastère [3], il goûtait là cette contemplation très haute de Dieu et cette douceur particulièrement suave de son amour, que le Seigneur réserve à ses bien-aimés. Au sein du grand « silence », que les fils de Dominique nomment « le père des prédicateurs », le Verbe lui enseignait la doctrine qui éclaire les esprits et

1. Stanislas, p. 849.
2. S. Juan de la Cruz, *Llama de amor viva,* Cancion I, v. VI, et Canc. II, v. VI.
3. Leander, c. I, p. 340.

meut les volontés. Entrant, par la charité, en union avec ce Verbe, il participait à la joie de l'union à la divinité, que le Christ garda même durant sa passion. Cette joie mit dans le regard et sur les lèvres d'Hyacinthe ce qui relève et console; le trouvant plus sensible à leurs peines qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, voyant ses larmes se mêler aux leurs, les misérables le quittaient soulagés[1]. Les malades, isolés par leurs souffrances de tout ce qui absorbe ou distrait de Dieu, écoutaient volontiers sa parole, merveilleusement souple pour convaincre, persuader ou séduire; ce fut ainsi qu'il sut atteindre ceux qui fuyaient la chaire et le confessionnal. Si les pécheurs l'injuriaient, il murmurait les douces paroles de l'amour, par lesquelles est arrêtée l'insolence et dominée la révolte. S'agissait-il d'esprits trop bornés, de cœurs trop fermés pour comprendre les dons de la grâce, Hyacinthe guérissait d'abord les maux du corps. Par l'imposition de ses mains une folle recouvra la raison, et une paralytique le mouvement[2].

Cet apôtre si parfait, et les disciples qui rivali-

1. Stan., p. 849. — Hussov., vv. 101-124. — Lean., c. I, p. 310. — Sever., l. I, c. VII, p. 28-30.

2. Ces deux miracles sont rapportés avec beaucoup de détails

saient avec lui d'ardeur apostolique, virent leur église devenir une patrie, non point pour la foule, toujours plus nombreuse, à la cathédrale, autour de la chaire d'Hyacinthe, mais pour ces rares chrétiens, qui, sans être appelés par vocation dans les cloîtres, en ont l'attrait et l'amour. Le luxe, la pompe des cérémonies, secourables à la piété du grand nombre, semble cacher à ceux-ci le Crucifié, seul objet de leur amour; dans la prière, ils préfèrent aux accents les plus harmonieux des artistes, les voix un peu rudes parfois, mais toutes consacrées à Dieu, qui derrière les grilles, psalmodient la liturgie de l'Église.

*
* *

Cependant, l'évêque de Breslau avait appelé Ceslas à prêcher dans son église cathédrale de saint Martin. Admirant la précision de doctrine

par Stanislas (pp. 853-854, nos VII et VIII) et d'après lui par Hussovianus, Severin, etc. Le premier eut lieu le 30 mai 1222 en faveur de Judith de Kościelec, paralysée de la langue, que son fils Prandota avait amenée à Hyacinthe; le second, la guérison d'une femme que ses douleurs de tête rendaient folle, s'accomplit le 20 septembre de la même année. Nous donnons cette chronologie de Stanislas, sous toutes réserves.

du prédicateur, le voyant établir si bien le règne de la vérité sur les âmes, il demanda aux Dominicains de faire une fondation dans sa ville épiscopale, et leur promit l'antique sanctuaire consacré au martyre saint Adalbert[1], avec les terrains d'alentour, pour y bâtir un couvent.

Ceslas explique à l'évêque Laurent que l'entreprise n'est point aisée; le couvent a beau être pauvre, il faut le constituer à grands frais; si étroite qu'elle soit, l'humble cellule cent fois multipliée suppose un développement considérable en dortoirs et en cloîtres. Les lieux réguliers, le réfectoire, le chapitre, l'infirmerie doivent offrir une ampleur proportionnée au nombre des religieux[2]. Mais l'évêque a de bons arguments : la grande église déjà bâtie, le nombre des habitants de Breslau, la valeur morale du duc régnant Henri Ier, frère du souverain d'Hyacinthe, Lech le Blanc, enfin, le mouvement intellectuel considérable dans la ville. Si les fils de Dominique ne trouvent pas à Breslau les facilités de travail et de recrute-

1. Évêque de Prague, martyrisé en 997 par les Prussiens. Cf. *De Sancto Adalberto episcopo wydat* Dr Wojciech Kętrzyński. *Mon. Pol.*, IV, pp. 206-238.

2. *Études sur les temps primitifs de l'Ordre de Saint-Dominique*, par le R. P. Antonin Danzas, Paris, 1873, t. I, c. viii, pp. 363-364.

ment qu'ils rencontrent près des universités, dans le voisinage desquels Dominique établit ses premiers couvents, ils seront du moins au cœur même de la Silésie méridionale, patrie d'Hyacinthe et de Ceslas [1], dans une capitale qui rivalise d'importance avec Cracovie.

Ceslas mit à la tête du couvent de Prague son *socius*, Jérôme [2], et il se donna tout entier à sa nouvelle mission.

Les dons variés que Dieu faisait à Hyacinthe et à Ceslas, accentuaient diversement en eux les traits communs à tout Dominicain. Le frère aîné était captif de l'idéal divin; il possédait, par intuition, une vue singulièrement belle de Dieu, qu'il faisait passer devant d'autres âmes par ses discours; la jouissance intime qu'il avait de l'Éternel Amour lui permettait d'en parler avec l'abondance d'un cœur, qui laisse déborder sa richesse. Une fois attiré par lui dans l'atmosphère surnaturelle où il se mouvait, on n'en redescendait plus, sans se sentir manquer de lumière et de chaleur. Mais sa puissance résidait presque exclusivement dans la

1. La Silésie revendique hautement la gloire d'être la patrie d'Hyacinthe et de Ceslas. Elle leur consacre d'intéressants travaux.

2. Sever., l. I, c. v, p. 20.

prédication, dans une initiation puissante et rapide des âmes à la vie spirituelle.

L'autre frère, doué surtout du sens des réalités, comprenant que Dieu, la réalité suprême, est le but de tout effort, s'appliquait à gouverner, à administrer, à ordonner, pour tout conduire vers Lui. S'il commençait son apostolat par la parole, il l'exerçait surtout par la direction. Ceux que la reconnaissance et les affections profondes nées dans la vérité du confessionnal, lui avait donnés, demeuraient toujours sous l'autorité de ce père spirituel qui les aimait jusqu'au bout. Hyacinthe conquérait, Ceslas disciplinait. Semblable au bon pasteur, l'aîné portait les brebis au bercail, mais l'autorité qui groupe, qui fait vivre et agir avec intensité, était la qualité maîtresse du frère cadet. La manière dont il prépara la nouvelle fondation confiée à son initiative, le manifesta.

Le couvent avec son noviciat était à la fois la retraite où se formaient les apôtres, l'école où les docteurs s'appropriaient les données des sciences humaines pour les faire servir à une plus complète connaissance d'eux-mêmes et de Dieu, le refuge des travailleurs quand la nature épuisée exigeait quelque repos, l'abri des vieillards avant la mort. Les jeunes gens mûris-

saient près de ceux dont la vie avait porté ses fruits; l'ardeur des uns rayonnait au dehors, les autres la recueillaient dans le sanctuaire, qu'avec les années, les amis du Christ lui bâtissent dans leur âme. Jeunes et vieux s'entr'aidaient; les jeunes demandaient à être aimés; les vieux, formés à l'école du désintéressement, voulaient surtout aimer. L'élan que le Seigneur Jésus accorde au sacrifice qui se prépare, soutenait l'effort du sacrifice presque consommé; l'exemple des hommes, dont le courage avait sous la chaleur du jour et sous le froid du soir, porté le fardeau placé sur leurs épaules par le Maître divin, enseignait à discipliner la vaillance et à ordonner les forces. Pour tous, la prière, cadre de la vie monastique, divisait les heures du jour et mettait son empreinte sur la nuit. Une pauvreté absolue, qui faisait non seulement de tous les religieux des mendiants, mais encore de la communauté une mendiante[1], préparait à des austérités poussées jusqu'à l'extrême limite des forces, et révélées par un je ne sais quoi

1. Au chapitre général de 1220, Dominique voulant pour son Institut la pauvreté absolue fit renoncer les couvents aux biens qu'on leur avait donnés. Plus tard les papes obligèrent les Frères Prêcheurs à posséder.

d'indéfinissable, qui transfigure le visage et transforme l'attitude. A cette pauvreté recommandée par le premier chapitre général, le couvent joignait l'étude de l'exégèse, de la philosophie et de la théologie conseillée par le second. Déjà se répandait au loin la renommée de plus d'un docteur dominicain. La manière dont les Frères Prêcheurs se recrutaient, l'entrée dans les couvents de clercs, de savants élèves, et parfois de doctes professeurs des universités de Toulouse, de Bologne et de Paris, faisait des communautés dominicaines des foyers de science : pour elles, la science était un instrument nécessaire d'apostolat.

*
* *

En attendant que les Frères Prêcheurs eussent un couvent, l'évêque de Breslau avait ouvert à leur communauté naissante la chapelle même du château royal, où le duc Henri I[er] et la duchesse Hedwige accueillirent les apôtres qui travaillaient à établir en Silésie le règne de Dieu, seul règne pacifique accepté par les belliqueux Polonais.

Ces princes possédaient les joies les meilleures

de la terre; trois fils et trois filles grandissaient près d'eux; leurs sujets les vénéraient, ils avaient le pouvoir de faire le bien et ils en usaient; mais quand ils eurent demandé à Ceslas de les diriger, ils comprirent qu'eux aussi, comme ce Dominicain leur maître, ils recevaient du Christ la grâce précieuse de l'austérité; ils voulurent connaître l'allégresse du sacrifice par amour, qui, lorsqu'on l'a goûtée, rend indifférent aux autres allégresses. Chaque jour, ces généreux chrétiens interrogeaient le bien-aimé Seigneur Jésus en lui disant : Que voulez-vous que nous fassions pour vous? Ceslas guida-t-il leur bonne volonté? Le duc et la duchesse de Silésie trouvèrent-ils ensemble, que la seule offrande digne de Celui qui avait répandu, pour les racheter, toutes ses larmes et tout son sang, c'était la douceur qu'ils éprouvaient à jouir de la présence l'un de l'autre? Toujours est-il que s'aimant plus ardemment, plus profondément qu'au jour de leur mariage, ces héroïques serviteurs du Crucifié marchèrent désormais séparés dans la vie. L'espérance de l'union au ciel, de cette union si intime que l'esprit peut à peine la concevoir, et que le cœur défaille de bonheur lorsqu'il la pressent, soutenait leur courage; ils

évitèrent de se rencontrer sans témoins et n'échangèrent plus que de rares paroles.

Sous ce sacrifice, cruel à la nature, l'amour paternel et maternel se spiritualisa. Quand Dieu reprit dans l'innocence des premières années, quatre de leurs enfants, Henri et Hedwige comprirent la gloire de peupler le ciel. Stimulés par l'épreuve, ils s'efforcèrent même de donner au Seigneur mieux encore que ce qu'il avait pris : à leur fils ils inspirèrent « ce sentiment chaste de soi-même », cette invincible fidélité envers Dieu, qui élevant encore le point d'honneur naturel, peuvent d'un prince chevaleresque et brave faire un martyr; puis, l'appel du Seigneur Jésus attirant leur fille dans le cloître, ils l'aidèrent à garder pour l'Époux divin la fleur de sa jeunesse et l'intégrité de son amour [1].

Certes c'étaient là des pénitents dignes d'un directeur comme Ceslas, des auxiliaires aptes à le seconder dans la fondation du couvent de Breslau [2].

1. Cf. *Vita S. Hedwigis, wydał* Dr A. Semkowicz, pp. 501-655 des *Mon. Pol.*, t. IV. — *Acta B. Ceslai*, auct. Bzovio, c. II, p. 193. — Frydrychowicz, p. 198, etc.

2. Malvenda, *Annal.*, c. IX, assigne à cette fondation la date de 1223, qu'adopte le P. Bzowski, mais dans sa vie du Bienheureux Ceslas (c. II, p. 193), ce dernier ajoute : « *Diploma datum*

Mieux encore qu'à Prague, Ceslas manifesta des aptitudes de gouvernement singulières. Hyacinthe prévoyant et désirant les missions apostoliques, qui l'entraîneraient loin de Cracovie, faisait surtout passer son âme en ses frères, pour la laisser vivante parmi eux. Ceslas se sentit le chef d'une famille. Immolé aux religieux dont il recevait la profession, il puisa dans ce sacrifice le droit de leur demander ce que Dieu exige de ses apôtres, de ses docteurs, de ses martyrs, sous la forme précise et dans toute la mesure qu'il veut pour chacun. Désintéressé, calme à l'heure des décisions, il persévérait à poursuivre le bien, qu'au travers des résistances, il devait atteindre. Sans faiblesse s'il s'agissait de châtier les désobéissants, il les contraignait avec une ardeur de charité infinie, à se soumettre, à expier leur faute. Gardant la responsabilité des actes, dont il était l'inspirateur, il couvrait les obéissants de sa protection. Au dire de ses frères il réalisait l'idéal du prieur, cet idéal de l'autorité, placé si haut par Dominique, et si complètement compris de

An. 1226, Kal. Maii. » Selon Heyne (p. 320), les Frères Prêcheurs s'établirent à Saint-Martin en 1224, avec la promesse qu'ils posséderaient plus tard Saint-Adalbert, où ils s'installèrent entre 1226 et 1227.

ses descendants qu'on a nommé son Ordre, l'Ordre des Prieurs [1].

1. L'homme de gouvernement entre tous, aux débuts de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut Humbert de Romans; pour définir et préciser le devoir des religieux en charge, ses documents furent les vies des compagnons du saint fondateur.

CHAPITRE III

APOSTOLAT.

Istuleusq; latex, sacris dedit oscula plantis.
..... Tu Baltidis oras
Livoneosq; sinus et sævi barbara Prussi
Corda, trucesq; domas in Christi dogmata sensus.

S. J. Biezanowski.

Vision d'Hyacinthe. — Polonais, Prussiens, Russes et Tatars. — Hyacinthe porté en Mazovie par la Vistule. — Missions. — Arrivée à Kiev et séjour en Russie. — Érection du couvent de Dantzig. — Expéditions lointaines. — Retour à Cracovie. — Ceslas provincial de Pologne. — Ses voyages. — Ses miracles. — Hyacinthe à Paris. — Chapitre généralissime de 1236.

Hyacinthe avait répandu en quelques mois sur le couvent de Cracovie toute l'instruction que la science et le talent peuvent donner. L'exemple de sa vertu agissant sur des hommes dont le caractère répondait à la vocation, il était plutôt entouré d'émules que de disciples, aussi, en 1224,[1] la fête de l'Assomption le trouva dans l'allégresse. Son Ordre était le seul qui fît vœu d'obéissance à la Mère de

1. V. S. 1223.

Dieu[1]. Comme le Seigneur Jésus, Hyacinthe avait reçu son vêtement de Marie. Comme Lui, il connut ces manifestations sensibles de l'amour maternel d'une Vierge, qui mettent en l'âme de l'homme une force singulièrement pure.

Les chants de matines venaient de finir ; le prieur, resté en prières sur les marches de l'autel, attendait l'heure de célébrer la messe. Soudain une lumière intense remplit le sanctuaire encore plongé dans les ombres de la nuit : devant le tabernacle se tient la Reine des Apôtres entourée d'élus. « Réjouis-toi, mon fils Hyacinthe, dit-elle, car tes prières sont agréables au Sauveur, mon Fils. Tout ce que tu lui demanderas par moi, il te l'accordera. » Après s'être affirmée la protectrice de l'Ordre entier, la très sainte Vierge disparut. Une douce mélodie flottait sous les voûtes du sanctuaire, un parfum qu'aucun encens n'égale en suavité les remplissait[2].

L'âme épanouie par la joie qu'il venait d'é-

1. *Const. Frat. Præd.* c. XV, n° 271.

2. Ce miracle est rapporté par tous les historiens. S'agit-il d'une vision qui passe par l'intermédiaire des sens extérieurs comme signe d'une chose cachée et surnaturelle? (Cf. *Mystica Theologia*, VALLGORNERA, q. III, disp. V, art. 1.) Faut-il croire à la non-objectivité des phénomènes mystiques au sens où l'entend E. RÉCÉJAC (*Fondements de la connaissance mystique*, ch. II)? Nous n'abordons pas la discussion. Dans tout ce livre, notre récit sera naïf, ainsi qu'il convient au sujet.

prouver[1], Hyacinthe confia aux plus intimes de ses compagnons, Godyn[2] et Floryan, dont la jeune vertu réjouissait particulièrement son affection de père, les secrets de la miséricorde céleste ; mais à l'exemple de Marie, il les repassa surtout dans son propre cœur. Dorénavant, il eut la pleine certitude que la Vierge répondrait toujours à sa prière, dût-elle l'exaucer au prix d'un miracle. Pourquoi cette puissance lui était-elle accordée? A quel travail les desseins de la Providence allaient-ils l'appeler? Apôtre de Jésus-Christ, par la grâce de Dieu, encouragé dans sa mission par la conseillère des évangélistes, vers quels peuples dirigerait-il ses pas?

S'il regardait les terres aux lointaines frontières, où Dominique lui avait ordonné de prêcher, Hyacinthe y discernait quatre peuples bien différents : en Europe, les Polonais catholiques et les Prussiens idolâtres; sur la lisière de l'Europe et de l'Asie, appartenant à l'une et à l'autre, les Russes schismatiques; au-delà, couvrant des surfaces immenses et inexplorées, les Mongols ou Tatars, qui en ce moment même, envahissaient l'Europe.

1. Severin, l. I, c. viii, p. 30-32.

2. Les auteurs qui traduisent ce nom en latin ne sembent pas le faire dériver de *gaudens* puisqu'ils l'écrivent : *Godinus.*

Hyacinthe avait l'intelligence de l'appel adressé par Dieu à la Pologne : il la voyait destinée à l'apostolat chevaleresque, dont la force maîtresse est le sacrifice sanglant de la vie. Cette vocation s'était révélée dès le baptême du pays, qui, à peine chrétien, portait déjà avec un large dévouement sa foi naissante aux peuples idolâtres, ses voisins, et cette vocation s'affirmait, quand le pape appelait la Pologne à continuer la conquête par de nombreuses croisades contre les païens du Nord.

Dans la guerre sainte, les défauts naturels des Polonais tendaient à disparaître ; on s'apaisait, on se disciplinait. Hyacinthe en a la preuve sous les yeux. La bannière du Christ levée contre les idolâtres de Prusse vient d'unir les trois frères ennemis qui gouvernent la majeure partie du pays : Lech, duc de Cracovie, Henri, duc de Breslau, Conrad, duc de Mazovie, se jettent à la fois contre les Prussiens, parce que les païens sont les ennemis d'un bien, que tous prisent plus haut que les États qu'ils se disputent : leur foi. La victoire n'a point répondu à l'effort. La Mazovie, limitrophe de la Prusse est restée seule à repousser l'invasion ; elle combat encore. N'est-ce point pour Hyacinthe l'heure de voir Conrad, de réunir à

nouveau les Polonais, afin de les faire vivre selon la volonté divine, en suivant la voie par laquelle Dieu appelle chaque peuple à l'immortalité.

Quant aux tribus prussiennes, d'origine slave, établies sur les bords de la Baltique, elles égorgent le plus souvent leurs missionnaires. Comment le fils de Dominique ne serait-il point attiré par le parfum enivrant, que la Pologne attribue à « la fleur du martyre[1] ».

Enfin la bataille de la Kalka livrée aux Russes, le 24 mai de cette année 1224, par les Tatars, montre d'un côté la Russie affaiblie grâce à des discordes civiles et de l'autre les hordes païennes de l'Asie massées pour envahir l'Europe chrétienne.

Les Slaves dispersés sur l'immense territoire qui s'étend des sources de la Volga, du Dnieper et de la Duna jusqu'à la mer Noire et à la

1. Choral de Corneille Ujejski.

2. L'appellation de Ta-ta, ou tâtâr, fut donnée, par les Chinois, aux tribus mongoles émigrées dans le l'In-Chan, et adoptée par les Européens, au moment des invasions. Ce nom désigne vaguement tous les peuples de l'Asie Centrale. Cf. *Relation des Mongols ou Tartares*, par le Fr. Jean du Plan de Carpin, 1re éd. précédée d'une notice par M. d'Avezac, Paris, 1838, p. 62. — Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. I, Paris, 1820, ch. I, p. 1-3. — *Geschichte der Mongolen oder Tataren*, von O. Wolff, 1 Absch., pp. 3-31.

mer Caspienne, avaient reçu au neuvième siècle, des Varègues[1], leurs dominateurs, le nom de Russes. Devenus une véritable nation, sous le sceptre de Rurik, ils surent se créer des alliances : au onzième siècle, le grand prince Iaroslav maria tous ses enfants dans les familles royales d'Europe[2]. Les Russes prirent même rapidement l'intelligence de la politique, si l'on en juge par la célèbre « Instruction » que laissa le petit-fils de Jaroslav, Vladimir Monomaque [3]. Mais, de même qu'en Pologne, la division du territoire entre les fils des souverains amenait l'amoindrissement des forces, la guerre intes-

1. D'après les plus sérieux travaux ethnographiques, les Varégues étaient une nation scandinave, qui fit d'abord payer tribut aux Slaves, et leur donna ensuite des chefs militaires. Ceux des Russes qui protestent contre cette origine normande, ne peuvent opposer que des sentiments, aux raisons fournies par la linguistique, l'histoire, et même la géographie.

2. Wladimir épousa Gutha, fille du roi d'Angleterre Harold II; Isiaslav, la sœur de Casimir I, roi de Pologne; Vsevolod, une fille de l'empereur d'Orient Constantin Monomaque; Igor, la comtesse autrichienne d'Orlamunde; Élisabeth, Harald roi de Norvège; Anne, Henri Ier, roi de France; Anastasie, André Ier, roi de Hongrie, etc., etc.

3. *Chronica Nestoris. Textum russico-slovenicum edidit* Fr. Miklosich, Vindobona, 1860, nº LXXX, pp. 146-159. Dans la *Chronique dite de Nestor*, Paris, Leroux, 1884, pp. 243-263, M. Louis Léger traduit l'Instruction, la lettre à Oleg et la prière de Vladimir Monomaque, en faisant ressortir l'importance de ces morceaux.

tine, la destruction de toute unité[1]. Sans parler de ses Républiques, dont l'une, Novgorod la Grande, était déjà célèbre, la Russie se divisait en plus de soixante principautés. Ambitieux, jaloux les uns des autres, les princes, tous frères ou cousins, prenaient comme alliés dans leurs querelles les nomades leurs voisins, et c'était grâce à la trahison des Kumans [2], dont Dominique avait si ardemment désiré la conversion, que nombre d'entre eux venaient d'être égorgés par les Tatars.

Jusqu'alors les Russes n'avaient point redouté la puissance d'un conquérant de génie, Djenghiz-Khan, qui étendait son empire depuis les plateaux asiatiques jusqu'à leurs frontières. Le point d'origine de ce mouvement militaire était si loin, qu'ils se l'imaginaient dans un autre monde, presque fabuleux. Mais après avoir assisté aux supplices de leurs princes et au massacre de leurs soldats, ils craignirent le retour

1. Le système des partages était encore plus compliqué qu'en Pologne; selon leurs intérêts, princes et villes invoquaient soit le droit byzantin, qui assurait au fils l'héritage du père, soit l'ancien droit slave, qui attribuait cet héritage à l'aîné de toute la famille. Le souverain de Kiev portait le titre de Grand-Prince et avait sur les autres princes, cette même prépondérance, plus idéale que réelle, attribuée, par les Polonais au duc de Cracovie.

2. *Polowzer oder Cumanen*, dit Wolff, s. 147.

des nomades disparus après la bataille de la Kalka, et ils se souhaitèrent des alliés contre une invasion nouvelle[1].

Hyacinthe ne ferait-il pas de ce désir l'auxiliaire de sa parole? A l'heure où les Russes expérimentaient les effets de leur isolement d'avec les chrétiens d'Europe, ne montrerait-il pas la cause de cet isolement dans le schisme, qui séparait la Russie de l'Église? Ne désignerait-il pas le Saint-Siège, comme seul capable de s'opposer, par la prédication d'une croisade, au retour des Tatars? Sans doute il serait écouté, car les Russes n'entretenaient point à l'égard de l'Église les sentiments de rivalité dont Constantinople fut longtemps animée. Ils ne savaient rien de ces conciles du cinquième et du septième siècles, qui, réclamant pour la ville impériale la primauté des églises d'Orient, avaient préparé le schisme. Ils restaient étrangers à l'animosité contre Rome, de Photius et de Michel Cérulaire; leur liturgie n'était point la liturgie grecque, mais bien la liturgie en langue slave approuvée par le pape Jean VIII[2]. S'ils profes-

1. Karamzine, *Istoria Gosoudarstva Rossiiskago*, t. III, gl. VIII, str. 218.

2. Les premiers Slaves qui reçurent la foi furent les Bulgares, évangélisés au IX^e^ siècle par S. Cyrille et S. Méthode.

saient l'erreur des Grecs au sujet de la procession du Saint-Esprit, c'est que leur premier prince chrétien, leur saint Vladimir, avait été converti au dixième siècle, avec tout son peuple, non point par Rome, comme les Moraves, les Bohêmes, les Polonais occidentaux et les tribus dispersées sur les bords de la Baltique, mais par des missionnaires que sa femme, la princesse Anne, amena de Constantinople à Kiev. Il avait fallu les haines des métropolitains du douzième siècle contre le Saint-Siège, pour rompre tout lien entre la ville sainte des Russes et la Ville éternelle[1]. Le lien pouvait se réta-

Le Saint-Siège autorisa leur langue comme langue liturgique en 880, V. S. 879.

1. Les Russes (*Chr. de Nestor*, XX, p. 21) prétendent avoir été évangélisés par S. Paul et se fondent sur l'épitre aux Romains, xv, 19. Écrivant à Romislav, prince de Croatie, le pape Jean X admit cette opinion, reproduite par Hussovianus dans son poème sur S. Hyacinthe, p. 74, vv. 218-221. M. Louis Léger (*Index chronologique* de son édition de Nestor, p. 349) fait remarquer qu'au temps de S. Paul, l'Illyrie, mentionnée dans l'épitre, n'était point encore habitée par les Slaves. Si les ancêtres des Russes avaient reçu la foi aux temps apostoliques, si, comme le veulent les chroniqueurs cités par Karamzine, l'origine de Kiev remonte à S. André, peuple et souverain étaient bientôt retournés au paganisme. On ne sait si la première mission envoyée à Kiev le fut par Photius dès 866, ou l'année suivante, quand les Grecs étaient rentrés sous l'obéissance de Rome. Bien qu'ils eussent une église, les chrétiens restaient ignorés lorsqu'en 955, la Princesse Olga se fit baptiser à Constantinople. Même alors la foi ne s'établit point, et la conversion de

blir, et pour tenter l'union de la Russie à l'Église l'heure présente était propice.

*
* *

Devant l'apôtre se dessine la première étape de sa mission. Le duc de Mazovie, Conrad, n'a point perdu courage; avec Christian, évêque des catholiques de Prusse, il veut établir un Ordre militaire, destiné à défendre la religion et à protéger les chrétiens. Hyacinthe peut le seconder, et, emmenant avec les Frères auxquels il a confié ses secrètes espérances un autre religieux nommé Benoît, il se dirige vers l'Orient.

Les quatre Prêcheurs s'avancent droit au nord, quand, en vue de la forteresse qui dominait et protégeait la ville de Wyższogród, ils rencontrent un obstacle terrible, le grand fleuve mêlé à la vie des Polonais au point que, dans leurs légendes, ils lui prêtent une âme. Gonflés par la fonte des neiges, les flots de la Vistule noient leurs rives [1];

la Russie date du baptême, qu'après son mariage avec la sœur des empereurs d'Orient, Vladimir le Grand reçut, en 988, avec tout son peuple, par immersion dans le Dnieper.

1. C'est de cette même inondation que nous parlons, p. 49, note 2, d'après les *Annales de la petite Pologne :*

nulle barque n'aurait résisté au courant, aucun matelot ne s'offre pour la conduire. Avec ses frères, le Saint s'agenouille sur la berge; longtemps il prie, puis traçant un large signe de croix au-dessus de la Vistule, commandant aux flots, il pose le pied sur la crête des vagues et appelle ses compagnons à le suivre. Terrifiés, ils restent immobiles. Aussitôt d'un geste tout empreint de pitié et de protection paternelle, le père saisit sa chape et la jette sur les eaux. Sa voix domine les voix de la tempête; au nom de l'obéissance, il ordonne à ses religieux de prendre place sur le manteau : « Ne craignez rien, mes fils, dit-il; voici le pont par lequel le Seigneur Jésus nous fait traverser le fleuve. » La nature s'émeut chez ces jeunes gens, et la raison s'insurge; qu'importe? Le marin obéit et s'embarque; le soldat suit son capitaine à une mort certaine; eux, les disciples du Christ, « obéissant jusqu'à la mort[1] », vont-ils se révolter et fuir le péril[2]? Déjà, sur la chape

(*Mon. Pol. Hist.* t. III, p. 161) « *Eodem anno* 1221, est-il dit, *eruptio imbrium et aquarum inundatio per triennium in Polonia.* »

1. Phil., II, 8.

2. L'obéissance religieuse n'oblige qu'à suivre la volonté divine. Cf. *Epist. B. Humberti, de tribus votis*, Ed. Berthier, X, p. 7, mais cette obéissance à Dieu n'a point de limites chez

transformée en radeau, dont il tient l'extrémité, Hyacinthe entraîne ses frères; docile, la Vistule les porte sur l'autre rive[1].

Du haut des remparts de Wyższogród[2], on a vu les Frères Prêcheurs, on les acclame, on court à eux. Préparée par le miracle qui signale leur venue, la prédication qu'ils commencent atteint les esprits et les volontés; on se convertit à la loi de Dieu, on s'ouvre à son amour, on se dispose à doter la Mazovie de couvents dominicains[3].

Hyacinthe eut-il une part très active à la fondation que fit Conrad, « les Frères de la Che-

les religieux fervents. Cf. *Exp. Reg. B. Augustini secundum B. Humbertum;* CLXXV. Si les supérieurs parlent, ces religieux sont comme des morts quant au sentiment et au mouvement, dit Jacques de Voragine. La comparaison entre eux et les matelots se trouve sous la plume du B. Humbert, *Épist.* c. vi, p. 4.

1. Stanislas, c. ix, p. 857, d'après le témoignage, souvent reproduit, des trois compagnons d'Hyacinthe. Ce miracle est rapporté dans la Bulle de canonisation.

2. Située sur les frontières de la Mazovie et de la Cujavie, non loin du lieu où la Bzura se jette dans la Vistule. Par son étymologie slave, Wyższogród signifie : ville supérieure, nom qui fut porté par diverses localités. Quelques biographes d'Hyacinthe ont donc commis des erreurs géographiques, en particulier le P. Okolski, *Russia Florida*, Leopoli, 1846, pars II, p. 116.

3. Severin, c. vi, p. 26, dans sa liste des monastères fondés en Pologne dit : « *In ducatu Mazoviæ : Plocenses duo. Demum Louiuensis, Brestensis, Siradiensis, Lenciciensis, Varacensis, Sochaczouiensis.*

valerie du Christ en Prusse »? prophétisa-t-il la fin glorieuse et sanglante de cette milice, martyre des idolâtres, presque dès sa naissance? Voulut-il détourner le prince polonais d'appeler à son secours l'Ordre Teutonique, démarche qui établit en Pologne une puissance indépendante d'elle, et fatale à son empire? On l'ignore. Hyacinthe ne paraît ni à Varsovie ni dans les autres villes du duché. Il semble que l'ardeur de l'apostolat et la terreur de la vaine gloire poussant les Frères Prêcheurs à s'éloigner, ils se soient embarqués en silence et fait emporter par le courant de la Vistule. Au passage, ils laissent tomber sur les rives quelques paroles qui feront bâtir des couvents, d'abord dans la ville de Plock, puis dans celle de Thorn [1], et ils abordent aux rivages de la mer Baltique.

Prendre terre à l'embouchure du grand fleuve polonais, en Pomérélie [2], c'était rester encore dans la patrie. Le duc Swientopolk tenu à quelque reconnaissance envers Lech de Cracovie,

1. D'après Bzovius, *Propago*, c. I, pp. 7-8, deux couvents furent fondés à Plock (Mazovie), l'un en 1234, l'autre en 1244; celui de Thorn ne s'établit qu'en 1263.

2. Le *Codex Diplomaticus Pomeranix* (nos 182, 185, 186) cité par le Dr J. Chrząszcz dans son *Nachtrag zum Leben des H. Hyacinth. Schlesisches Pastoralblatt*, 1er Mars 1896 [Bibliogr. A, XXXVII], assigne à la fondation des couvents de Pomérélie la date de 1238.

son parent, accueillit les apôtres à Dantzig, sa capitale. Cependant le Saint vit que le souverain n'était point de ceux à qui l'on peut demander beaucoup. Pour préparer la fondation, il désigne un îlot battu de tous côtés par les vagues. C'est là que les Dominicains construiront un monastère, et le Frère Benoît sera l'ouvrier de cette œuvre. A la cour, tous raillent Hyacinthe; mais où ses contemporains ne discernent que la vague succédant à la vague, son œil prophétique aperçoit un magnifique port; là, s'abriteront les générations futures et ce port fera la richesse, la gloire de Dantzig [1].

Après avoir promis de revenir pour porter, avec ses frères, la foi aux idolâtres de Poméranie et de Prusse, l'Apôtre marche vers l'Orient schismatique, vers Kiev [2], la ville sainte des Russes.

La route, fort longue, se déroule au milieu de plaines fleuries. Les voyageurs cheminent le jour, ils cheminent aussi la nuit, « car la nuit de l'Ukraine est calme, disent les Russes, le ciel transparent. Les étoiles brillent; l'air ne veut pas secouer son assoupissement. C'est à peine si

1. Dantzig compte six quartiers, neuf faubourgs et un port. En 998 la ville se nomme Giötheschants, puis Gedanum, et enfin Dantiscum ou Dantzig.

2. Stanislas, c. ix, p. 857. Il donne très peu de détails sur le séjour d'Hyacinthe en Russie.

les feuilles des peupliers argentés tremblent[1]. » Ce silence doux et pénétrant de l'été à son déclin, enveloppe les Frères Prêcheurs. La nature favorise le recueillement de leurs âmes, avec elle ils écoutent la voix du Dieu vivant, perceptible en toute créature, et surtout en eux-mêmes : la steppe embaumée les voit passer absorbés dans l'entretien du Verbe divin.

*
* *

Soit un matin à l'aube, soit quelque soir sous cette lumière de la chute du jour, où le paysage se dessine avec une singulière netteté, Hyacinthe et les Frères aperçurent au sommet d'une colline, « la mère des villes russes », « le berceau de la Foi », la « Jérusalem » de ces contrées. Couronnée par ses quatre cents églises aux coupoles d'or ou d'argent, défendue par des remparts hérissés de tours, ceinte de vertes forêts, enracinée dans la terre noire de Russie, la plus fertile qui soit, penchée sur l'immense Dniéper, docile à lui apporter les tributs

1. Pouschkine, *Poltava*, chant 2e.

de l'Orient et les richesses byzantines, Kiev semblait une souveraine [1].

Les *Portes d'Or* s'ouvrent devant les voyageurs, et ils discernent sur les murailles de la forteresse, les coups dont, en 1169, un des petits-fils de Vladimir Monomaque l'a frappée [2]. Les remparts que l'invasion étrangère était toujours restée impuissante à franchir ont cédé à l'assaut d'autres Russes. Dans les églises aux mosaïques étincelantes, sous les grottes de Pecherski, où, depuis plus d'un siècle, les moines schismatiques s'enfermaient pour prier, les fils d'une même nation se sont massacrés et les envahisseurs ont laissé les stigmates de leur fratricide passage.

Ces luttes rendent les règnes éphémères à Kiev. Parmi les descendants de Vladimir Monomaque, celui appelé par droit de naissance au gouvernement est souvent chassé, soit pour un temps, soit définitivement, par quelque frère ou cousin plus puissant que lui.

Le Grand-Prince alors sur le trône, Vladimir Rurikovitch, fit accueil aux Frères Prêcheurs.

1. *Lietopis Nestora.* — *Ukase Nicolaia* I, 1833. — *Rescrit Alek. II.* — Gredenka, *Sotchinenia,* 1862, t. I, p. 136. — Karamzine, t. IV, ch. I, p. 10.

2. Afin que Vladimir, capitale de ses États, l'emportât sur Kiev, le Prince de Sousdalie dévasta cette ville avec une férocité que Karamzine (t. II, p. 316) juge sévèrement.

Ils étaient les premiers religieux d'Occident qui entraient en Russie, et ils différaient trop des moines et du clergé grec pour ne point exciter la curiosité.

Le jour même toute la ville retentit du nom d'Hyacinthe ; on racontait que sous l'imposition de ses mains, la fille aveugle-née du prince avait recouvré la vue, qu'elle demandait à l'Église catholique de lui ouvrir les grilles du cloître [1], et que Vladimir, converti avec elle, offrait aux Frères Prêcheurs de bâtir un couvent.

Au-dessus de Kiev s'élèvent des montagnes que couronnent le temple de Sainte-Sophie et la demeure du métropolitain ; au-dessous une belle plaine, couverte d'arbres séculaires, s'étend vers le midi, en suivant le cours du Dnieper. C'était là, rapporte la tradition, qu'avaient vécu avant la conversion de Vladimir, ou même avant celle de sa grand'mère Olga, quelques chrétiens, qu'on supposait en union de foi avec Rome plutôt qu'avec Constantinople. A côté de ces souvenirs du passé, on trouvait toute l'animation de vie, tout le mouvement que Dominique veut au-

1. *Rus. Flor.*, pars II, p. 117. Le P. Okolski ajoute cette remarque à son récit : *Volodimirus... filium recenter natum Stanislaum baptisavit. Fuit quoque ille postmodum dux Kijoviæ.*

tour de ses fils, afin que leur apostolat puisse s'exercer. Un port sur le Dnieper arrêtait dans le quartier nommé Padol les bateaux qui portaient des marchandises à Constantinople, ou ceux plus chargés dont les rameurs remontaient le cours du fleuve[1]. Là s'élèverait un monastère dominicain dédié à la Mère de Dieu[2].

Avant de s'adresser aux schismatiques, les Frères Prêcheurs voulurent convertir les païens, nombreux encore à Kiev, et dont le lieu de réunion se trouvait vis-à-vis de Padol, dans l'île de Tronchanovo, que baignent d'une part les eaux du Dnieper et de l'autre celles du Tchertorii, son affluent. Quelqu'une des idoles jetées jadis dans le fleuve par Vladimir le Grand avait-elle été recueillie par les idolâtres, quelque arbre plus beau que les autres attirait-il de crédules hommages? Toujours est-il que le démon caché dans toutes les divinités païennes, gardait là son temple et son autel.

1. Notre description de Kiev est empruntée à M. Zakhartchenko, *Kiev, teper i prejde*, 988-1888, Kiev, 1888, et à N. Sementovski, *Kiev*, 1881. On voit encore les ruines de plusieurs des monuments de cette époque; d'autres ont été restaurés et les grottes de Pecherski, qui gardent intacts les morts, sont pour les Grecs orthodoxes un lieu de pèlerinage très fréquenté.

2. Dlugosz assigne à l'érection du monastère la date de 1228.

Un jour où ses adeptes célébraient leurs mystères, Hyacinthe voulut engager la lutte. Des hommes armés lui défendent l'accès du bac établi sur le fleuve; il fait un signe de croix, passe miraculeusement le Dnieper, qui bat avec force la côte de Padol, et aborde dans l'île. Se frayant un passage, il parvient jusqu'à l'arbre gigantesque sous lequel on s'abrite. « Quelle folie est la vôtre, dit-il, vous vous prosternez devant la matière sans intelligence, vous demandez la vérité au démon du mensonge, et des biens à l'ennemi de la race humaine. Si cet arbre est un Dieu, qu'il résiste à mon bâton et je l'adore avec vous; s'il est brisé, adorez avec moi le Seigneur votre maître! » Hyacinthe frappe le vieux chêne; aussitôt l'arbre, réduit en poussière, laisse apercevoir le démon sous une forme humaine. Dans un combat corps à corps, il s'attaque au Saint, qui l'attire sur le Dnieper; l'eau soutient l'homme animé de l'esprit divin, elle engloutit la forme humaine dont s'est revêtu l'esprit du mal[1].

La foule accourue de toutes parts acclame l'a-

1. Sever., l. I, c. viii, p. 38. — Bzov., *Annal.*, t. XIII, p. 422. Ce récit s'appuie sur une tradition, perpétuée par un tableau commémoratif, placé vers 1400, dans l'église des Frères Prêcheurs à Cracovie.

pôtre. A ses pieds se prosterne une fille de noble naissance et de vie très basse. Ne veut-il point la guérir d'une cruelle maladie? Et voilà que la main qui touche le corps atteint l'âme. Initiée soudain comme Magdeleine aux secrets de l'holocauste, la pécheresse convertie jette ses grands biens dans la besace des apôtres. Pour le temporel, comme pour le spirituel, elle vivra désormais de leur miséricorde[1].

Portés par nature à la contemplation, accoutumés pour la plupart à certains des renoncements qu'exige l'ascétisme, les Russes comprirent la prédication des Dominicains et même la beauté de leur vie religieuse. En beaucoup d'âmes, la foi s'éclaira et se purifia : l'élite voulut passer de l'observance des préceptes à celle des conseils évangéliques, sous la règle des Prêcheurs. On vit même des clercs et des prêtres grecs échanger leurs splendides ornements contre le pauvre habit de Dominique.

Le mouvement fut si fort, qu'il inquiéta l'entourage du Grand-Prince et fit agir le métropolitain de toute la Russie, dont le siège était à Kiev; l'Église russe se jugeait menacée dans son indépendance : Hyacinthe fut arrêté puis com-

1. Okolski, *Rus. Flor.*, pars II, p. 117.

battu non point sur le terrain du dogme, mais sur celui de la nationalité.

Vladimir eut peur; le peu de stabilité de son pouvoir l'obligeait à compter avec l'opposition; il conseilla le départ des Prêcheurs pour une mission au delà du Dnieper dans des pays situés hors de ses frontières. On prétendit alors en Russie que le Saint évangélisait Tchernigov, Smolensk, Vladimir et Moscou, fondant divers couvents sur son passage [1]. Toujours est-il que sans bruit Hyacinthe séjourna au couvent de Kiev avant de quitter la Russie, et y laissa non seulement Godyn, mais un autre religieux polonais, Martin de Sandomir, qui surveillèrent la construction de l'édifice commencé sous les bois de Padol et y formèrent leurs novices russes.

Hyacinthe revint alors à Dantzig avec Floryan, afin d'ériger régulièrement le couvent de Saint-Nicolas, que Benoît [2] avait bâti et cons-

1. Okolski, *Rus. Flor.*, pars I, p. 10, et pars II, p. 123, rapporte la fondation d'un couvent, *Oworucensis* (?), et dit que Vladimir en reconnaissance de la guérison de sa fille, avait autorisé Hyacinthe à évangéliser Tchernigov, Moscou et autres villes *de ses États*. Ainsi que le fait remarquer Karamzine (t. III, viii), ces villes n'étaient pas sous l'autorité du Grand-Prince de Kiev. Pour les voyages en Russie, le manuscrit ancien du couvent de Kiev cité par Okolski (pars II, p. 119) ne donne ni itinéraire net, ni chronologie.

2. Il y mourut en odeur de sainteté. Les hérétiques pillèrent le couvent et détruisirent ses restes.

titué. On n'y était point oisif. Depuis le départ du Saint ses fils prêchaient l'Évangile aux tribus voisines de la ville, avec une telle efficacité que l'année même de son retour parmi eux, en 1227, le pape Grégoire IX déclarait être redevable aux Frères Prêcheurs de la conversion des Prussiens [1].

*
* *

Quels furent alors les travaux d'Hyacinthe? Il est difficile de le préciser. Les Frères Prêcheurs tinrent en 1228 à Paris un chapitre généralissime [2] de leur Ordre, qui créa quatre nouvelles provinces dominicaines, celles de Pologne, de Dacie, de Terre-Sainte et de Grèce; on prétendit qu'Hyacinthe avait assisté à ce chapitre. Selon les uns il y acceptait, selon les autres il y refusait la dignité de provincial. Bien que l'élu véritable fût un enfant de Bres-

1. Severin, c. vi, p. 25.

2. Les chapitres généralissimes sont convoqués à la requête de la majorité des provinces ou à celle du maître général appuyé de la moitié des provinces. Depuis la fondation de l'Ordre il y en a eu deux : en 1228 (V. S. 1227) et en 1236. Ceux qui furent réunis au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle devinrent de simples chapitres généraux. Cf. *Const. Fr. S. O. P.*, c. x, n° 924, et c. ix, n^os^ 915 et 923.

lau, Gérard, la voix publique s'obstinait à désigner comme chef de la province nouvelle, celui dont l'apostolat avait permis de l'établir : la province de Pologne [1], c'était la province d'Hyacinthe [2]. La Norvège, la Suède demandant des colonies au couvent danois de Lund, on prétendit placer le saint apôtre à l'origine de toutes les maisons [3]. Signalant des fondations en Écosse, en Islande et jusqu'au Groënland, on fit remonter à lui leur création [4]. Avec plus

1. Les archives du couvent de Cracovie possèdent les *Annalium inchoatorum Prov. Poloniæ O. P. sæculum I, et seq.* A la fin du t. V et dernier de ce manuscrit, se trouvent deux listes de prieurs provinciaux (f. 210 et suiv.) dont le R. P. Mandonnet O. P. a bien voulu nous communiquer une copie. Le premier provincial est nettement désigné : « *Fr. Gerardus natione Vratislaviensis, primus provincialis Poloniæ* ». Dlugosz, l. III, p. 450, veut même que la charge et le droit de l'exercer soient dévolus à Gérard dès 1225, c'est-à-dire avant l'érection de la province. La note *a*, p. 854, du savant éditeur de Stanislas réfute victorieusement les auteurs qui attribuent à Hyacinthe la charge de premier provincial de Pologne ; il paraît donc superflu de traiter la question à nouveau.

2. Aujourd'hui elle porte ce nom, qui, dans les quatre divisions que les chapitres généraux firent de la province de Pologne, avait été attribué à la province de Russie, maintenant disparue.

3. La légende qui appelle Hyacinthe le fondateur de la province de Dacie fut assez accréditée pour que le P. Fontana, *Constitutiones*, p. 103, dise : *Hujus provinciæ fundatorem fuisse S. Hiacinthum aliqui scriptores affirmant.*

4. Il semble que l'une des sources de ces légendes recueillies par Chodykiewicz (pp. 10 et 11) et par Réchac (pp. 133-134), soient les annales manuscrites de l'Église de Cracovie, par le

de probabilité, on le vit présider aux débuts du bel établissement que Constantinople dédia aux saints Pierre et Paul [1] et dont Jacques Crescenzio, l'un de ses premiers disciples, fut prieur. Là, on dit qu'il s'embarqua sur une des galères qui faisaient escale dans la Méditerranée, qu'il attérit à Chio, où il bâtit un cloître [2]. On le montre s'arrêtant sur les bords de la mer Noire afin de laisser un monastère à Capha [3]. En Bulgarie, en Moldavie, voire même dans la bourgade qui sera Leopol [4], il sème, paraît-il, des couvents, et c'est lui qui prêche la foi ca-

P. Bzowski. « J'ay les manuscrits chez moi », dit le P. J. de Rechac qui (p. 136) dote la seule Islande de neuf couvents.

1. *Cose della missione dei Padri Predicatori a Costantinopoli e dipendenze*, 1896. *Mss. del* P. Vin. Salvi, *O. P.* Cette tradition que les Frères Prêcheurs du couvent de Saint-Pierre de Galata tiennent pour certaine est adoptée par le R^me^ P. Cormier dans sa *Vie du R^me^ P. Jandel*. Chodykiewicz y ajoute (l. IV, c. v, p. 307) la conversion de Michel Paléologue, empereur des Grecs, au catholicisme. L'avènement de Michel Paléologue étant de deux ans postérieur à la mort d'Hyacinthe, les faits parlent d'eux-mêmes.

2. Ayant été sur les lieux, dit le P. J. de Rechac (pp. 97-98), j'y en ay veu des témoignages si asseurez que ie n'en puis douter. » D'autre part le P. Fauré [Bibliogr. A. XV] est porté à croire que « Kio » « n'est pas l'isle de la mer Égée » mais, grâce à une confusion amenée par la forme latine de ce nom, la ville de Kiev.

3. Chodykiewicz, p. 10. — P. Croiset, S. J., *Vies des Saints*, Paris, 1723, p. 209. [Bibliogr. A. XXIV.]

4. Bzovius, t. XIII, *Annal.*, p. 419.

tholique aux schismatiques de Galicie, l'Évangile à la Wolhynie, à la Podolie et à la Lithuanie [1]. La Hongrie ne sait trop s'il ne faut pas oublier son véritable fondateur, le B. Paul, dont les infidèles ont versé le sang avec celui de quatre-vingt-dix compagnons [2], pour attribuer tous ses couvents à l'initiative d'Hyacinthe. La volonté du souverain pontife lance les Dominicains hongrois dans de lointaines missions [3] : l'opinion place Hyacinthe à leur tête. L'un d'eux, Julian, instruit par la lecture d'une chronique, suppose que la tribu hongroise dont son peuple est jadis sorti, existe autonome et païenne dans le voisinage des Tatars; en 1230, avec deux autres Dominicains, il s'élance à sa recherche; le voyage se poursuit dans des aventures dont la vérité est romanesque à l'égal des plus merveilleuses fictions [4] : aussitôt

1. Chodykiewicz, pp. 10 et 11. — J. de Rechac, p. 134-135.

2. Le chroniqueur dominicain de la Hongrie, *De Rebus Ungaricæ Provinciæ sac. Ordinis Prædicatorum auct.* F. Sigismundo Ferrario. Viennæ, M. DC. XXXVII, cap. III, pp. 29-31, proteste contre les auteurs qui attribuent à S. Hyacinthe la fondation de la province de Hongrie et réclame cet honneur pour le B. Paul.

3. Par une lettre du 11 mars 1228.

4. *Codex diplomaticus Hungariæ*, G. Fejér, t. IV, v. I. Budæ, 1829, p. 50, 59. — Wolff, VII Absch. — Erben, *Regest. diplom. Boh. et Mor.*, I, pp. 474-476.

l'imagination y mêle l'apôtre dont la renommée remplit tout le Nord.

Sans doute Hyacinthe n'enfanta pas lui-même tant de peuples à la foi catholique, mais, paternité meilleure encore, puisqu'elle étend l'action dans l'espace et dans le temps, il leur donna ses fils spirituels comme apôtres. L'un d'eux dota la Suède du grand couvent de Sigtuna, avant d'être élu archevêque d'Upsal [1]. Alors qu'Hyacinthe, passionné pour l'enseignement de Jourdain de Saxe, refusait la dignité épiscopale [2], il la voyait conférer à ses fils selon la grâce, Vite [3], Mainard et Bernard, qui furent les premiers évêques de Lithuanie et de Livonie.

Quand, à l'expiration de sa charge, le provincial Gérard fut nommé évêque des Ruthènes, on fit honneur à Hyacinthe de tous les efforts tentés par son disciple pour ramener cette population [4] à la pureté de la foi et des

1. *Chron. O. P.*, Jo. Magnus, l. XVIII. — Joan. Vastovius, *Vita Aquilon.*, p. 83.

2. Chodykiewicz, c. VI, p. 15.

3. Bzov., *Ann.*, t. I. — Chodykiewicz, l. IV, c. III, p. 294. Chassé de son siège par les ennemis de la foi, il se réfugia au couvent de Cracovie où il mourut en 1254. Tant de miracles eurent lieu à son tombeau que ses frères déposèrent son corps dans le sarcophage d'Hyacinthe.

4. Les PP. Souèges, Bzowski, Sponde, Fontana, Cavale-

mœurs. Enfin, on voulut que tous les Prêcheurs qui s'en allaient au loin évangéliser les infidèles l'eussent à leur tête. Déjà, peut-être, on les nommait : les pérégrinants d'Hyacinthe [1].

Au mois de septembre 1228 [2], le couvent de Cracovie reçut son fondateur. Mais ce ne fut plus une ville en fête qui attendit le Frère Prêcheur, ce fut la patrie en deuil qui réclama du secours [3]. Lech le Blanc, le souverain qui jadis accueillait Hyacinthe dans la capitale était

RIUS, etc., l'intitulent archevêque des Ruthènes. En le nommant *episcopum Ruthenorum aut verius Kijoviensem*, CHODYKIEWICZ (p. 262) trahit le désir de donner à sa province dominicaine de Russie, un ancêtre contemporain d'Hyacinthe.

1. La date de 1233 assignée par CHODYKIEWICZ, p. 10, aux voyages d'Hyacinthe est une simple hypothèse de l'auteur; celle de 1234 attribuée à la fondation des Frères Pérégrinants est une erreur manifeste d'OKOLSKI (*Rus. Flor.*, pp. 10 et 11). Suivi par CHODYKIEWICZ (c. v, pp. 68-72) il cite des bulles de Grégoire IX (1234) et d'Innocent IV (1244-1245), qui ne disent rien à ce sujet. Cette question que la rhétorique du P. BZOWSKI (*Propago*, c. III et IV, pp. 14-32) laissait fort obscure est élucidée avec compétence par le P. SADOK BARĄCZ, *Rys dziejów zakonu Kaznodziejskiego w Polsce*, 1861, n° 29, p. 81. L'association fondée sous le patronage du Saint se forma longtemps après sa mort.

2. Un document édité par PIEKOSIŃSKI (*Kodeks dypl. Kat. Krak.*, n° 21.) cite une déposition de « Gerhardo Priore, Jacone fratre, de Santa Trinitate », en date du 28 sept. 1228. (Cf. note A. p. 854, de la *Vita auct. Stanislao*, ed. Ćwikliński.) Ceci réfute la bizarre assertion d'OKOLSKI (pars I, p. 15) : *Fr. Jacko fere 40 annis... rexit conventum Cracoviæ.*

3. ROEPELL, 11^tes^ Buch, 4^tes^ Cap., p. 425. — WOLFF, p. 160.

tombé sous les coups du duc de Dantzig, Swientopolk. Voyant Boleslas, son fils mineur, attaqué par Conrad de Mazovie, la veuve de Lech [1], avait cherché refuge avec l'enfant, chez Henri de Breslau. Les Mazoviens entrés à leur poursuite en Silésie, venaient de surprendre le duc et de se saisir de sa personne.

Pacifier une telle situation convenait à l'esprit dominicain. Dans le peuple, on déclara qu'Hyacinthe et Ceslas Odrowąż se réunissaient à Kamien afin de s'y employer de concert et sur le chemin où le regard discernait l'habit des Frères Prêcheurs, à Roszberg, une fontaine passa pour avoir jailli, grâce à leur bénédiction [2]. Quoi qu'il en soit de la réunion peu probable des deux frères au berceau de la famille, l'action de l'aîné, qu'appuyait l'influence puissante du cadet à la cour de Breslau, favorisa la paix, cimentée par des mariages dont la sainte duchesse Hedwige fut l'intermédiaire.

Mais les Frères Prêcheurs ne purent défendre les droits du jeune Boleslas, comme autrefois le clergé séculier avait défendu ceux de Lech : pour cela, il leur manquait l'appui épiscopal, car le siège de Cracovie se trouvait vacant.

1. Grzymysława, fille d'Alexandre, prince de Belz.
2. Swientek, p. 509.

Yves Odrowąż mandé auprès du souverain pontife était mort, en 1229, au cours du voyage qui le ramenait de Rome [1] dans son diocèse, et son successeur, Béranger, protomartyr des Dominicains polonais, tombait transpercé par les lances des infidèles d'Illyrie, avant même que l'Église pût le rappeler de ses missions pour le sacrer [2].

Henri de Breslau ne rencontra donc pas un parti capable de s'opposer à son usurpation du trône de Cracovie. Il joignit à ses États une partie de la succession de Lech, et concentra une puissance, qui, avant d'amener des révoltes, favorisa la croisade prêchée contre les derniers païens de Prusse, par le provincial des Dominicains [3].

*
* *

Le nouveau provincial de Pologne, élu en 1232 après l'expiration du mandat de Gérard [4],

1. Son corps fut rapporté à Cracovie par les soins des Frères Prêcheurs; l'archevêque de Gnesen lui fit élever un tombeau dans l'église du couvent et ses reliques opérèrent, dit-on, des miracles.

2 Bzov., *Ann.* 1233. — Chod., l. IV, c. I, pp. 262-263.

3. *Bullarium O. P.*, t. I, p. 44, 57.

4. Les listes du couvent de Cracovie déjà citées, disent que

c'était Ceslas, dont les qualités naturelles et les dons surnaturels, si particulièrement propres au gouvernement, s'étaient accrus et manifestés dans l'exercice du priorat. Mûri et nullement affaissé sous l'action du temps, il savait, à plus de cinquante ans, faire rayonner au travers de son corps, épuisé par la pénitence et par les travaux, l'éternelle jeunesse de son âme, la majesté de sa vertu. D'autres avaient passé de l'enfance à la vieillesse, du noviciat à l'infirmerie, sans connaître la plénitude de vie qui déborde et se répand sur les religieux d'un couvent pour les vivifier, Ceslas, discipliné par l'étude, éclairé par la contemplation, réchauffé par la charité, semblait plus vivant encore qu'au jour de sa prise d'habit. S'il conversait avec Dieu, on le voyait parfois, ravi en extase, dominer la pesanteur et planer dans les airs. S'il s'adressait aux hommes, il leur donnait tout ce dont ils manquaient pour servir activement le Seigneur. Sous l'imposition de ses mains, les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les paralytiques marchaient,

Ceslas fut confirmé dans la charge de provincial, en 1232, par les visiteurs, et qu'il la tint jusqu'après le chapitre de 1236. Le P. Jean de Réchac dit simplement que Ceslas était provincial en 1235 et qu'il fut prieur en 1240.

la santé renaissait chez les malades, la force revenait aux languissants, le démon cessait de tourmenter les énergumènes, la mort elle-même rendait sa proie. Si quelque obstacle se dressait entre lui et les pécheurs dont il poursuivait la conversion, il le renversait.

Un jour, des âmes en péril appellent le père prieur, et pour les atteindre il faut traverser l'Oder, qui baigne les murs du couvent. Le passeur est là, mais la bise pousse le courant impétueux du fleuve; effrayé, cet homme refuse de lancer le bateau. Il parle encore, que déjà Ceslas fait un radeau avec sa chape. « Mon Sauveur, » s'écrie-t-il, tandis qu'une invisible force le porte où on l'attend, « mon Sauveur, les vagues s'affermissaient sous vos pas, quand vous marchiez vers ceux qui périssaient, l'Oder ne peut m'engloutir. »

L'Oder, devait être témoin d'un miracle plus éclatant encore. Sur la rive de ce fleuve, qu'il passe à pied sec, une femme se précipite vers le Saint. Depuis huit jours, cette infortunée cherche son fils unique entraîné sous les eaux, et le corps que le fleuve vient de lui abandonner est une masse sans forme. « Ne me le rendrez-vous pas? » dit-elle dans un grand mouvement de foi. Ceslas prie sans répondre, puis saisissant la

main de l'enfant, corrompue par la mort, il s'écrie : « Au nom de Celui qui donne la parole et une grande puissance à tout prédicateur de l'Évangile, lève-toi, et marche. » La vie triomphe de la mort, le cadavre sort de la pourriture et redevient un homme. Trois autres fois, les Polonais l'affirment, le Saint, sous leurs yeux, ressuscita des morts [1].

Participant ainsi à la puissance infinie, Ceslas put étendre son action, sans en diminuer l'intensité. Jusqu'alors, ses prédications l'éloignaient peu de Breslau ; il savait que si un prieur garde le souci de toutes les âmes, il se doit surtout à son couvent [2], et lorsque le prieur de Breslau commençait quelque fondation nouvelle comme, par exemple, celles de Posen et de Znaïm [3], il revenait promptement parmi ses frères. Mais maintenant on rangeait sous sa loi, avec la Pologne, la Silésie et la Mazovie, le royaume de Bohême, la Lithuanie et la Russie. Il entreprit donc un voyage qui s'étendit des forêts de la Bohême jusqu'à l'Elbe, et il envoya ses frères en diverses missions. Partout, les Dominicains fu-

1. *Acta B. Ceslai auct.* Bzovio, c. III, p. 195, n° 33.

2. B. Humberti, XIX, t. II, Instr. c. III.

3. Ainsi que nous l'avons dit, c. II, p. 40, certains auteurs attribuent à l'initiative d'Hyacinthe cet établissement dominicain.

rent précédés, soutenus et suivis du secours d'Hedwige. Comme les saintes femmes de l'Évangile, la princesse était de ces servantes discrètes, humbles, silencieuses, sur lesquelles les prêtres du Seigneur Jésus s'appuient avec confiance, les sachant fidèles jusqu'au bout. Ils n'ignorent pas que, seules, elles veillèrent le Christ, quand ses apôtres eux-mêmes l'eurent abandonné à l'humiliation du tombeau.

*
* *

Le tempérament d'Hyacinthe, la manière dont s'exerçait son apostolat ne lui permettaient pas, on le sait, de prendre sur ses pénitents l'empire que l'étude suivie de chaque nature et des modifications qu'elle subit sous les touches de la grâce, donnait à son frère Ceslas. Mais s'il passait à l'heure de l'épreuve, il élevait les âmes à la hauteur de leur vocation, en se les attachant, en les portant vers Dieu avec une magnifique charité.

Vers 1235, il vit rentrer à Cracovie une princesse que sa parole avait jadis lancée dans les voies de la perfection : Salomé, fille de Lech le Blanc. Mariée dès le berceau à Coloman de Hongrie afin de règner avec lui sur la Galicie,

chassée du trône, puis rappelée au gré des intérêts de sa famille, et enfin dépossédée, la jeune femme cherchait un idéal fixe au-dessus des réalités changeantes de sa destinée terrestre, quand la prédication d'Hyacinthe l'avait initiée, ainsi que Coloman, aux plus intimes secrets de l'amour divin. Épris de ce qui dure, indifférents à ce qui passe, ces époux avaient dès lors préféré aux couronnes et aux générations terrestres le sacrifice dont le fruit demeure éternellement. Dieu, voyant leur générosité, permit à la mort de leur apporter la cruelle douleur de la séparation. Veuve avant vingt-cinq ans, Salomé revenait chercher près d'Hyacinthe une direction pour sa vie. L'apôtre dominicain la fit entrer dans un cloître de Clarisses[1]. Il respectait la vocation de Dieu sur cette âme en la donnant à une autre famille religieuse que la sienne, et Salomé entrait dans la plan providentiel sans résistance. Ne savait-elle pas que si le Seigneur Jésus prête un instant à ses prêtres son pouvoir de consoler, il se réserve cependant de « panser lui-même les cœurs brisés[2] ».

1. *Vita Sᵗᵃᵉ Salomæ reginæ Haliciensis. Mon. Pol.*, t. IV, pp. 776-767.

2. Isaias, c. LXI, v. 1. — Luc., IV, 18.

*
* *

Un appel émané du maître général des Frères Prêcheurs fit, en 1236, sortir Hyacinthe de sa patrie. Pour la seconde fois depuis la fondation, l'Ordre allait tenir un des chapitres généralissimes, disparus de son histoire dès qu'il fut constitué, car ces assemblées, à la différence des chapitres généraux dont l'autorité reste purement législative, sont constituantes. Les prieurs devaient y assister. Martin de Sandomir, prieur de Kiev et Gérard prieur de Cracovie, emmenèrent Hyacinthe, regardé comme le plus célèbre Dominicain du Nord[1].

Le lieu où Jourdain de Saxe conviait le chapitre, rappelait à Hyacinthe les souvenirs de sa jeunesse, et l'attirait par un attrait puissant et nouveau. C'était Paris, où l'Université l'avait vu étudiant, où il retrouverait, dans la corpo-

1. Le Mss. de Cracovie déjà cité donne cette indication précise : *In eo capitulo* (1236) *Fr. Jacek, et Fr. Gerardus et Fr. Martinus Sandomiriensis fuerunt presentes.* Parlant du Fr. Martin, Dlugosz (*Hist. Pol.*, l. VI, p. 640) le nomme *Pr. Kioviensis* et dit, qu'en 1237, le souverain pontife l'envoya comme ambassadeur au roi Louis de France. Quelques années après, il fut élu provincial de Pologne.

ration des Maîtres, ses frères, tenant l'école publique. La demeure qui l'abriterait serait ce grand couvent de saint Jacques, fondé dès 1217, et célèbre au point qu'en tous lieux on s'accoutumait à nommer les fils de Dominique : les Jacobins.

Ce voyage fait à pied, le bâton de l'apôtre en main, sans que la hâte d'atteindre le but permît les prédications, n'a pas laissé de traces; aussi l'itinéraire d'Hyacinthe et de ses compagnons reste-t-il ignoré. Quand ils entrèrent à Paris, la France passait des mains de la régente Blanche de Castille à celles du roi Louis IX, qui venait d'atteindre sa majorité.

Les religieux de l'Ordre des Prêcheurs mandés au chapitre étaient trop nombreux pour que la présence des Polonais fût remarquée; inaperçus, ils gravirent la montagne Sainte-Geneviève et près du mur d'enceinte élevé par Philippe-Auguste, ils sonnèrent à la porte de leurs Frères. La grâce de l'austérité si abondamment accordée aux premiers enfants de Dominique avait rayonné sur le couvent; aucun ornement inutile ne déparait sa pauvreté; pauvres étaient les grandes salles voûtées de l'école, pauvre l'immense réfectoire. L'église, partagée par sept colonnes en deux nefs d'une égale hau-

teur, n'avait d'autre beauté que l'harmonie de ses très grandes proportions; l'architecture se gardait de frapper les sens et d'occuper l'imagination, elle les laissait recueillis sous le mouvement de l'intelligence qui contemple, ou qui s'instruit en écoutant la parole de contemplatifs, chargés d'enseigner.

Jourdain avait à un degré unique le don de la paternité spirituelle, et il accueillit les Polonais en père. Près de lui Hyacinthe comprit sans peine le miracle de la grâce, qui jetait les contemporains dans la stupeur, quand on leur racontait que les recrues faites par le maître général dépassaient le nombre de mille. Voyant les études d'exégèse se poursuivre sous la direction d'Hugues de Saint-Cher, lisant cette version de la Bible, soigneusement revue, et munie pour la première fois d'une concordance, que les Dominicains préparaient, assistant aux leçons de théologie données de la chaire dans laquelle, durant ce même siècle, devait enseigner Thomas d'Aquin, pénétrant au sein de la vie intérieure du grand couvent où les religieux s'abritaient par centaines, le saint polonais put remercier Dieu de ce que la chronique d'une telle maison fut tenue par des historiens dignes de ce nom. Et pourtant, chose étrange,

ni Étienne de Bourbon, ni Gérard de Frachet, ni Thomas de Cantimpré ne signalent la venue à Paris d'Hyacinthe Odrowąż [1].

C'est dans les actes mêmes du chapitre qu'il faut voir la trace de son influence. Un définiteur, c'est-à-dire un religieux député par vote, pour prendre part aux affaires des chapitres généraux, est accordé à la Pologne, et l'on encourage l'ardeur de ce pays à s'engager dans des travaux périlleux et lointains [2]. Devant le chapitre, Hyacinthe personnifia le type du missionnaire. En ses veines bouillonnait le sang que versait, que verserait encore toute cette génération de Germains et de Slaves, que sa parole avait donnés à l'Ordre des Prêcheurs et qui se précipitaient vers l'Orient pour l'évangéliser [3].

1. *Histoire des Dominicains de la Province de France* par le R. P. M. D. Chapotin, Rouen, 1898, ch. viii, p. 119, chap. xiv, pp. 302-305.

2. *Const.* dist. II, c. v, n° 810. — *In eo etiam Capitulo,* dit le Mss. de Cracovie, f. 290, *Definitor Poloniæ primo ad deffinitorem Capituli Generalis est admissus.*

3. Chodyk., *De Martyribus*, l. IV, c. i, pp. 235-250.

CHAPITRE IV

L'INVASION TATARE.

Super fluctus incessisti,
Christi matrem extulisti,
Sub figura lapidis.

J. DE RÉCHAC.

Retour d'Hyacinthe à Kiev. — Rentrée à Cracovie. — Faits miraculeux. — Le chapitre de Sandomir. — Frère Sadoc. — Les Tatars — Hyacinthe à Kiev. — Sa fuite. — Ceslas à Breslau. — Son triomphe. — Retraite des envahisseurs.

Les travaux du chapitre terminés, chaque religieux s'en alla, l'âme réjouie par le contact de ses frères, où le devoir l'attendait. Hyacinthe se dirigea vers la Russie; car les Dominicains de Kiev l'avaient élu prieur [1].

Il ne retrouva plus sur le trône le duc Vladimir, expulsé et remplacé par Isiaslav, prince de Galicie; mais, grâce au nouveau régime, les

1. SEMENTOVSKI, p. 121, donne ce titre à Hyacinthe et la tradition dominicaine le lui assigne.

Frères Prêcheurs avaient pu s'installer régulièrement dans le monastère; l'intensité de leur vie intérieure se manifestait au dehors, partout ils prêchaient; à Kiev ils tenaient des cours publics[1].

Hyacinthe ne séjourna près d'eux que quelques mois. Lorsqu'en 1238 la province de Pologne convoqua un chapitre à Sandomir, elle y appela tous les prieurs des couvents; malgré la distance, celui de Kiev fut mandé. Pressé par le grand amour qu'il portait à sa patrie[2], il hâta le pas; le 19 juillet le trouva presqu'aux portes de Cracovie, à Kościelec[3].

Là, une veuve nommée Clémence, qu'il avait initiée à l'amour du Seigneur Jésus, envoya des messagers à sa rencontre pour l'arrêter au passage et l'amener près du lit où une grave maladie la retenait. Il entra donc sur les terres de la noble dame. Les moissons y jaunissaient, bordées d'arbres, dont les fruits courbaient les branches. Tout à coup, précédant les voyageurs, des nuages passent. L'orage gronde et quand Hyacinthe et son compagnon Floryan atteignent la demeure ouverte

1. Sementovski, str. 30. — Okolski, *Rus. Flor.*, pars II, p. 115.
2. Hussovianus, vv. 265-266, p. 76.
3. Campagne située près de Proszowice.

pour les recevoir, ils entendent de toutes parts des gémissements. « Bienheureux Père, crient Clémence et ses paysans, secours-nous. Nos blés viennent d'être détruits par la grêle, il va falloir mourir de faim. » Hyacinthe pleure avec ceux qui l'implorent. « Le Père miséricordieux vous consolera, répond-il ; passez la nuit en prières. » Et la nuit écoulée, ceux qui veillaient aperçurent, sous les premiers rayons du soleil, une campagne plus riche en promesses qu'avant la tempête[1].

Rentré dans Cracovie, Hyacinthe y revit plus tard une autre de ses filles spirituelles, Félicie de Gruszow ; il la revit, comme il l'avait laissée, opprimée par une famille altière, et par un mari qui chaque jour lui reprochait de laisser le foyer sans enfants. Entendue au début de l'épreuve, la parole d'Hyacinthe avait empêché cette femme de fermer son cœur froissé par l'injustice ; depuis vingt ans elle le laissait ouvert à ceux qui la faisaient souffrir. Mais le cou-

1. Ce miracle dont STANISLAS (pp. 859, 860) donne la date précise, fut attesté par Clémence et par Floryan. Cf. SEVERIN, l. I, c. XIV, pp. 33, 40. — HUSSOVIANUS, p. 77. — CHOD., c. V, p. 14. Cette date semble prouver le priorat d'Hyacinthe à Kiev, qui explique son voyage en Russie après le chapitre général, sa présence au chapitre provincial de Sandomir, sa rentrée à Kiev et son départ, le temps régulier de sa charge expiré.

rage s'est épuisé; elle sent sa volonté défaillir : « Père, dit-elle, en réclamant la fin de son martyre, intercédez pour moi auprès du Créateur; vous obtenez ce que vous demandez. » Et le père eut pitié. Sa vocation l'avait entraîné vers de nouvelles âmes, sans lui permettre de se retourner vers cette fidèle : « Allez, lui répondit-il, vous enfanterez un fils. De votre lignée, on verra sortir maint baron et un évêque. » Quelques mois plus tard, le seigneur et la dame de Gruszow priaient le thaumaturge de baptiser leur enfant[1].

Comme les apôtres appelés à passer plutôt qu'à demeurer, Hyacinthe suppléait par le don des miracles à ce que sa vie errante ne lui permettait pas de faire par la direction. Sur la nature inanimée, sur les corps et sur les âmes son passage laissait une lumière et une consolation.

De Cracovie le prieur de Kiev se rendit à Sandomir, au chapitre provincial[2], dont la réunion motivait son retour. Dans cette fière

1. Stan., c. xi, pp. 860-861. — Sev., l. I, c. xv, pp. 40-41. — Hussov., vv. 282-290. — Leand., l. II, p. 182. — Chod., c. v, p. 14, la date généralement adoptée pour ce miracle est 1240.

2. Mss. de Cracovie, f. 210-211; le texte dit *Capitulum generale*, mais le lapsus du copiste est évident.

cité étendue sous la protection du château, qui la domine, le long des rives de la Vistule, les Prêcheurs étaient inconnus au début des missions d'Hyacinthe; il y retrouva deux couvents : le premier, Saint-Jacques, avait été établi hors des murs de la ville, autour d'une ancienne église, par la sœur de Lech le Blanc, Adélaïde, que guidait l'évêque Yves, et peu après, le second s'érigeait dédié à Sainte-Marie-Magdeleine[1].

Après une séparation d'environ vingt ans, Hyacinthe et Ceslas séjournèrent dans la même maison. Les âmes en qui Dieu met sans trêve des beautés nouvelles, des forces d'aimer plus grandes, trouvent à une telle réunion des joies trop profondes pour n'être pas silencieuses.

Le contact quotidien était rendu à ces frères au moment où une douleur les atteignit ensemble. Pénétrant jusque dans le cloître, l'indiscipline de la nature polonaise apportait des obstacles au remplacement de Ceslas dans la charge de provincial : comme solution, le chapitre réclama du maître général le choix d'un étranger! Arrivés à Bologne, où ils comptaient trouver Jourdain de Saxe, les messagers ap-

1. Dlugosz, *Mon. Pol.*, t. IV, p. 13. — Bzovius, *Propago*, cap. I, p. 4. — Frydrychowicz, p. 190.

prirent sa mort, et les Définiteurs chargés du gouvernement de l'Ordre, pendant que se préparait l'élection de Raymond de Pegnafort désignèrent un Allemand Henri de Lipok, qu'on dut accepter[1].

Il ne manquait pourtant point de dignes religieux en Pologne. Au couvent même qui abritait le chapitre, Hyacinthe et Ceslas distinguaient Sadoc, formé sous la paternité de saint Dominique, initié aux travaux du missionnaire par ce B. Paul, dont les Cumans venaient de faire un martyr. Une vision singulière avait éclairé le jeune apôtre au moment où il entrait dans le pays ouvert à son apostolat. Sa première prédication aux Hongrois achevée, il se reposait près de sa conquête : trois jeunes gens devenus des novices. Soudain il s'était vu entouré, avec eux, d'une légion d'esprits infernaux : « Hélas, gémissaient ces démons, nous serons vaincus, et par de tels enfants[2] ! »

Hyacinthe et Ceslas discernèrent-ils le prix d'une telle victoire, on ne sait ; mais quelque chose de leur âme resta uni au Frère Sadoc,

1. Mss. de Cracovie, f. 211.

2. G. de Frachet, *Addita Vitæ Fratrum*. Ed. Reichert, p. 305. — *Brev. O. P. Die* 2 *Junii*. B. Sadoc et Soc., XLVIII, lect. iv. — Frydrychowicz, p. 200.

lorsque les religieux réunis à Sandomir se dispersèrent.

*
* *

Une nouvelle, apportée en Europe par les Dominicains hongrois, pressait Hyacinthe de regagner Kiev. La petite mission partie à la recherche des Hongrois d'Asie les avait retrouvés, mais après la mort de ses deux compagnons, Julian craignit de mourir à son tour, sans laisser aucun vestige de l'itinéraire si péniblement tracé. Il revint donc chercher de nouveaux auxiliaires; dès le mois de décembre 1236, il avertit son roi, Bela IV, qu'une armée de cinq ou six cent mille hommes se massait sur les rives de la Volga, pour y être formée par les belliqueux petits-fils de Djenghiz-Khan. La conquête de la Chine achevée, ils se préparaient à envahir l'Europe. Ému d'une menace aussi formidable, Béla instruisit du danger les princes chrétiens [1].

Qu'allaient faire les Russes, placés aux avant-

1. La relation de ces voyages a été faite par Julian, que le roi Béla IV renvoya en 1237 reprendre sa mission, avec trois autres Dominicains. Cf. Fejér, *Cod. Dipl. Hungariæ*, pp. 50-59.

postes, et conscients de la force d'un ennemi qui avait massacré leurs troupes en 1224? Jusqu'ici ils semblaient indifférents à tout, sauf aux querelles intestines. Vainement, dès 1227, le pape leur avait envoyé des ambassadeurs pour les réconcilier avec l'Église; vainement ils voyaient à l'heure présente les Tatars se jeter sur la Bulgarie et la dévaster; ils restaient à se disputer leurs États et leurs villes. Hyacinthe saurait-il les unir?

Lorsque le Prieur fut reçu par ses frères, le souverain n'était déjà plus Isiaslav, mais Jaroslav, prince de Novgorod, et peu après, en 1238, Jaroslav s'étant porté au devant des Tatars, qui envahissaient la Russie, Michel, prince de Galicie s'empara de Kiev. Les souverains de la Russie méridionale se dépouillaient les uns les autres, au moment où, au sud-ouest et au nord-est du pays, les hordes asiatiques brûlaient Bolgary, Riazan, Moscou, Vladimir, Sousdal et Tchernigov, sans parler des petites villes, en faisant périr princes, boyards et citoyens dans d'indicibles tortures. On se battait à Kiev, quand déjà les Tatars allumaient des incendies à douze milles de la vieille cité.

Ce que fut sous pareille épreuve le priorat d'Hyacinthe, se sent et ne se raconte pas. Un

peuple qui perd tout sens politique n'a guère d'histoire, et pour l'évangéliser les apôtres ne gardent plus d'autre puissance que le sacrifice.

Ses trois années de charge achevées, le fils de la Pologne, remplacé par Godyn, songeait à regagner sa bien-aimée patrie, quand, au début de l'automne **1240**, l'une des armées tatares en marche vers l'Europe parut sur la rive gauche du Dnieper. Le plus célèbre des petits-fils de Djenghiz-Khan, Batou a entendu vanter Kiev, sa splendeur, ses richesses; il envoie son cousin Mangou-Khan s'en emparer plutôt par ruse que par violence, afin de la prendre dans toute sa beauté[1].

Mangou est campé à Peskov; des bords du Dnieper, seule barrière qui défende la ville basse de Padol contre les envahisseurs, les Dominicains entendent le bruit qui s'élève du camp tatare; le frémissement d'une innombrable cavalerie, le cri des chameaux chargés d'engins de siège, le fracas des chariots lentement tirés par des bœufs, les sons monotones et aigus des musiques mongoles.

1. Wolff, VII Absch. — Erben, *Regest. diplom. Bohemiæ et Morawiæ*, I, pp. 474-476, Nr., 1019. — Karamzine, t. III, ch. VII, p. 238.

Pendant ce temps la vie du couvent se poursuit régulière. Hyacinthe sait que pour lui l'heure de rentrer à Cracovie est venue; le matin de son départ, il achève de célébrer une dernière fois la sainte messe au couvent, quand un novice, tout éperdu de terreur, se précipite dans le sanctuaire. Sans doute, par une de ces ruses de guerre, où ils se montrent habiles, les Tatars ont pu faire franchir à quelques hommes le Dnieper, qui, loin des remparts fortifiés et devant le monastère, se divise en deux bras : « Fuyons, crie le jeune homme, si nous voulons échapper à la mort! » Bientôt nombre de religieux environnent leur fondateur et lui demandent non pas de les mener au martyre, mais de les sauver du péril; leurs âmes encore peu travaillées par la grâce, n'ont point l'expérience du secours divin. Naguère Adrien, prieur de Galicie a été empalé par ces mêmes Tatars avec vingt-six religieux [1], et ils ont peur.

Comme tous ceux que le Christ veut prendre sans réserve, Hyacinthe subit, dans le point le plus sensible de sa nature, le brisement dont se paie le triomphe de la grâce. La passion de la

1. Bzov., *Propag.*, c. III. — Chodyk., p. 237.

dignité personnelle, qui jette au-devant de l'ennemi menaçant et armé, avec une force instinctive, irrésistible, joyeuse, domine le seigneur polonais; il tient cette passion du sang guerrier de sa race, et elle s'est développée par la tradition d'honneur militaire, qui distingue l'aristocratie du peuple. Pourtant avec l'étrange lucidité de l'intelligence, contrainte de prendre sans délai une décision solennelle, Hyacinthe voit qu'il devra fuir : « Ne cours pas vers la mort, dit à l'apôtre de la Pologne la voix de sa patrie, ne cours pas vers la mort que ta pensée ne soit semée dans les cœurs et ne s'y multiplie comme le grain dans la terre. Tant que le martyre n'est pas la certitude du triomphe, tant qu'il n'est que ton bien propre et non celui des autres hommes, fuis le martyre! Les insensés saisissent les couronnes d'une gloire vaine, les héros s'élancent vers le danger; illusions que tout cela, pour la force plus haute de l'âme[1] ».

Devant le calice qu'Hyacinthe a posé sur l'autel, après y avoir bu à longs traits le désir du sacrifice, il écoute sa conscience déclarer que le devoir n'est pas dans la mort, où le sang coule chaud et rapide sous le glaive, pour de-

1. Krasiński, *Resurrecturis.*

venir l'éternelle parure du corps ressuscité, mais dans la vie laborieuse, lentement détruite par la froide vieillesse. Sous la forme vivante, glorieuse, où la nature garde des attraits et des droits, son sacrifice est refusé : Dieu le veut enveloppé d'anéantissement et d'obscure persévérance. Durant cette agonie, Hyacinthe voit le Saint Sacrement qu'on vient d'exposer ; ses mains saisissent l'ostensoir : quittant Kiev, l'Apôtre sera dirigé dans sa retraite par Celui qui tant de fois voulut échapper aux foules menaçantes, parce que pour mourir, il lui convenait d'attendre l'heure de Dieu[1].

1. Ainsi que nous l'avons dit, p. 80, note 2, nous trouvons simplement dans la vie d'Hyacinthe par Stanislas, la mention de l'arrivée du Saint à Kiev. C'est à d'autres documents, aujourd'hui perdus, du même auteur, que les postulateurs de la canonisation empruntent leur récit : *aliud stupendum simile miraculum, quod antiquus liber scriptus Stanislaï refert, Tartaris civitatem Kioff invadentibus Beatus hic vir, Sanctissimo sacramento manibus suscepto et imagine B. Mariæ V. supra suas vires gravi et ponderosa, super humeris imposita, ne a Barbaris ab omni pietate et cultu alienis conculcarentur, Boristenem fluvium Europam ab Asia dividentem in sua rapiditate et profunditate metuendum, siccis pedibus pertransivit.* » Rapport de Cynus Campanus *advocatus consistorialis*, repr. par Severin, l. IV, pp. 366-367. Comme la Vistule, le Dnieper garda des traces du passage d'Hyacinthe; trois témoins au procès de canonisation déclarèrent les avoir vues, cf. Sever., l. I, c. xiii, p. 36. Lorsque Vladimir IV établit un couvent dominicain à Kodak, près de la première cataracte du Dnieper, il rappela, dans les lettres de do-

La porte de l'église est ouverte; près de l'autel se massent ceux qui ont résolu de braver la mort; les fugitifs s'approchent des portes. Que se passe-t-il alors dans l'âme d'Hyacinthe? Est-ce que la nature proteste de nouveau? Va-t-il oublier que la volonté de l'homme et la grandeur de la cause sont impuissantes, sans le bon plaisir de Dieu, à faire un martyr[1]? Il semble

nation (citées par Okolski, *R. Fl.*, pars II, pp. 125-126, la course du Saint sur le fleuve. A défaut de pièces on a donc pour ce miracle, le plus populaire de ceux d'Hyacinthe, une tradition non interrompue et vivante encore à Kiev, même chez les schismatiques (Cf. Sementovski, p. 121). Mais on emploie un mot impropre; au *passage* de la Vistule on ajoute le passage du Dnieper, chose impossible, puisque Kiev, comme la Pologne, est située sur la rive droite du fleuve dont les Tatars occupaient la rive gauche. Aucune date n'est assignée à l'événement; celle que nous adoptons s'impose. L'arrivée devant Kiev en 1240 des hordes de Mangou, les premières qui jamais menacèrent cette ville, est un fait historique. Cf. Karamzine, t. IV, I, 1, 12; — S. Soloviev, *Istoria Rossii drevnieichikh vremen.*, Moskva, 1858, t. III, 11, 176. Il faut donc écarter la date de 1238 indiquée par Chodykiewicz (c. IV, p. 12) et celle plus invraisemblable encore que laisse supposer le récit d'Okolski (part. II, p. 117). On ne peut pas non plus retarder le départ d'Hyacinthe, jusqu'à l'assaut donné par Batou, puisqu'à ce moment le Dnieper, pris sous les glaces, livrait passage sans aucun miracle.

1. Souffrir la mort n'est point louable en soi. Afin que le martyre manifeste la perfection de la charité, il faut que le témoignage du sang soit demandé par Dieu pour la vérité révélée. Sans la volonté divine, l'acte du martyr n'a donc rien de méritoire; aussi, en présence d'un danger, les saints suivent-ils l'inspiration du Saint-Esprit, et non leur mouvement personnel. Cf. S. Thom., 2^{da} 2^{dae}, q. CXXIV.

s'arrêter, quand une voix, la plus douce qui soit, la voix d'une mère, l'appelle. La statue de Marie, reine de ce sanctuaire, s'anime et parle : « Mon fils Hyacinthe, dit la voix, à qui me laisses-tu, veux-tu donc m'abandonner aux mains des Tatars, emporte-moi! — Comment soulever pareil poids? » s'écrie le Saint, en regardant l'image d'albâtre, couronnée d'or, présent du duc Vladimir. — « Mon Fils l'allégera, » répond Marie. Sans effort la main du serviteur docile prend la statue; sans effort il la charge sur son épaule. Dans sa fuite, le Dominicain emporte avec le Christ, la Vierge Immaculée : ne s'étaient-ils pas, eux aussi, enfuis devant les bourreaux d'Hérode, sur l'ordre de Dieu.

Quelle route suivre pour rentrer en Pologne? Tant que l'hiver n'aura pas jeté sur les flots du Dniéper le pont de glace, que les hordes tatares attendent pour donner l'assaut, une troupe d'éclaireurs, comme ceux qui ont terrifié le couvent, passera seule au travers des eaux. Mais cette troupe, qui s'est élancée sur la rive droite du fleuve, la garde; elle sépare Padol des soldats russes enfermés dans les remparts, tandis que la rive gauche est occupée par tout le camp de Mangou.

Hyacinthe demande le salut au Dniéper. Avec

ses compagnons il s'élance au milieu des eaux; l'extrême largeur du fleuve protège contre les flèches tatares, et c'est loin de Kiev, loin de tout ennemi, qu'on aborde, pour aller dans la capitale de la Galicie confier au couvent fondé par Hyacinthe [1], le Christ vivant en l'Eucharistie, et l'image de sa sainte Mère[2].

Cependant, au-dessus du rivage de Padol, la ville haute de Kiev multiplie les fortifications. Peu importe que le Grand-Prince Michel se soit caché en Hongrie, que le jeune Rotislas, son fils, ramasse le sceptre, puis l'abandonne à un prince bientôt en fuite, malgré sa bravoure, Daniel de Galicie. Le peuple garde ces ardeurs si belles, qui ne s'arrêtent point à compter les chances de victoire. Ses ancêtres savaient mourir pour la liberté, il repoussera le joug, et un envoyé de Mangou chargé de négocier la paix,

1. Okolski, pars II, p. 61. — Chodykiewicz, c. IV, p. 14. Długosz assigne à cette fondation la date de 1238.

2. Elle est d'un seul bloc d'albâtre, du poids d'environ 25 kilos. Marie tient d'une main son divin Fils et de l'autre l'arbre de vie, dont les branches cruciformes supportent le corps du Rédempteur. On la vénère au couvent de Lemberg, mais bien qu'elle ait été enrichie d'indulgences, dès 1401, par l'archevêque de Halicz certains auteurs mettent en doute l'authenticité de cette statue. Cf. *Die Marienfigur des heil. Hyacinth*, von Dr Johannes Chrząscz. *Schlesisches Pastoralblatt*, n° 7, Avril 1896, pp. 75-76.

au prix d'un tribut payé par Kiev, est massacré. Aussitôt l'armée de Batou, le plus célèbre, le plus riche de tous les chefs, après l'empereur, assiège la ville ; un vaillant boyard, Dmitri, organise la défense.

Le Dnieper charriait des glaces depuis quelques semaines; le froid les réunit : elles portent les Tatars, leurs machines de guerre, la masse formidable des combattants ; le 6 décembre 1240 voit commencer l'assaut. Pied à pied, les soldats russes reculent; les murs des églises où ils se retranchent s'écroulent sur eux; les Tatars sont maîtres partout; la plupart des habitants expire dans des supplices cruels; la jeunesse est réduite à l'esclavage; pourtant la bravoure de Dmitri lui vaut un tel respect qu'on l'épargne. Des Frères Prêcheurs qui périrent on nomme seulement Albert et Dominique [1], mais tant à Kiev que dans les autres villes russes, plus de quatre-vingt-dix d'entre eux furent égorgés ou brûlés, sans parler de ceux qu'on emmena captifs. Selon la coutume des envahisseurs, Kiev est détruite; de l'immense cité il reste à peine deux cents maisons [2]. Enfin l'innombrable cavalerie qui traîne à sa suite les femmes, les

1. Bzovius, *Prop.*, c. III. — Chodykiewicz, l. IV, p. 237.
2. J. du Plan Carpin, éd. d'Avezac, p. 279.

enfants, les troupeaux, toutes les possessions des nomades, continue sa route et elle la continue avec une intelligence de la stratégie que les Occidentaux ne lui soupçonnaient pas.

Une horde, celle de Batou, envahit la Hongrie; une autre pénètre en Pologne. Réunis en une même armée les Polonais eussent peut-être résisté aux envahisseurs, mais les neuf princes, qui se partagent le territoire, sont divisés en deux camps. Henri, duc de Breslau et de Cracovie, groupe ses cousins les ducs d'Oppeln, de Ratibor et de Sandomir; Conrad de Mazovie les autres. En 1241, dès les premiers jours de février, les Tatars passent la Vistule prise sous les glaces; ils assiègent Sandomir, la brûlent et se précipitent vers Cracovie. Les habitants ont fui; seuls quelques braves se défendent dans l'église fortifiée de Saint-André, avec une telle vaillance, que les Tatars lassés continuent leur marche [1].

Que faisait alors Hyacinthe? Fut-ce dans cette fuite générale, où l'Orient se réfugiait en Occident, qu'il rencontra le jeune roi des Bulgares, Coloman, dont on lui attribue la conver-

1. Wolff, IV Absch. — Sementov., pp. 45-46. — Karamzine, t. IV, I, 1-14.

sion[1]? Sans doute l'apôtre ne cessait point d'établir le règne de Dieu sur les âmes, mais aux heures où l'on se bat, l'histoire n'enregistre plus d'autres noms que ceux des combattants, parmi lesquels le Seigneur ne voulait point placer son serviteur.

*
* *

Prieur de Breslau, Ceslas eut à remplir des devoirs autres que ceux de son frère. Avant même la prise de Kiev, il avait, dans une vision prophétique, discerné l'invasion prochaine des Tatars en Silésie et pressé les habitants de s'organiser pour la défense [2]. Instruits par le malheur des autres cités, les citoyens de Breslau mirent eux-mêmes le feu à leurs maisons, et détruisirent leurs richesses. Avec les vivres nécessaires pour soutenir un siège, ils étaient réfugiés au sommet de l'île entourée par l'Oder, où se dressait la citadelle, quand le matin du jour de Pâques 1241, les Tatars parurent à l'horizon.

1. Il avait pour père le prince asiatique Asan II et pour mère Marie de Hongrie. Cf. Wolff, xi Absch.
2. *Acta Ceslai, Act. SS.*, p. 193.

Ceslas et ses Frères tiennent haut les courages; il savent inspirer la confiance invincible en l'amour divin qui rend l'effort joyeux, qui fait la mort facile; leur prière monte vers le Dieu des armées, tandis que les ennemis serrent de près la forteresse, afin de la prendre d'assaut.

Qu'ils sont différents des chevaliers et des hommes d'armes polonais, ces petits Mongols aux larges épaules, au nez plat, aux pommettes saillantes sous leurs yeux à peine visibles. Cavaliers merveilleux, ils arrivent avec une extrême vitesse. S'ils rencontrent un ennemi inattendu, ils sont encore plus rapides dans la retraite que dans l'attaque, attaque terrible, car les armures ne résistent ni à leurs longues flèches, ni à leurs sabres recourbés. On les sait habiles à détourner les fleuves, ou à creuser des mines pour pénétrer dans les citadelles, mais c'est à ciel ouvert qu'ils s'avancent et veulent traverser l'Oder. Quelques-uns d'entre eux passent le fleuve à la nage; la foule des habitants mêlée aux soldats tremble devant le péril. « Le ciel vous secourra », s'écrie Ceslas en s'avançant sur les murs.

Va-t-il recevoir la grâce du martyre, cette grâce qu'il désire et demande? Soudain les Ta-

tars s'arrêtent comme fascinés. Une tempête subite obcurcit le ciel, et sous les ténèbres, qui remplissent l'espace, la horde n'aperçoit plus un pauvre frère vêtu de blanc : elle se croit en présence d'un être fantastique. A ses yeux, une flamboyante auréole entoure la tête du Dominicain ; il s'appuie sur des colonnes de feu, il lance un globe enflammé contre les assaillants. Chacun s'écrie : « J'aperçois le Dieu des chrétiens », et l'on fuit épouvanté. Seuls les guerriers parvenus en deçà de l'Oder restent près de la forteresse. Ce qui terrifie leurs compagnons ouvre miraculeusement leurs yeux aux lumières de la foi. Les dogmes, les mœurs du christianisme ne sont point étrangers au chef : il demande le baptême, ses fidèles soldats le suivent dans sa conversion, comme ils ont coutume de le suivre au combat; la ville délivrée ne renferme plus d'autres Tatars que ces futurs chrétiens.

Parmi les citoyens de Breslau, les uns attribuèrent la panique des ennemis à l'orage imprévu qui s'abattit sur eux, et ils virent dans cet orage une réponse du ciel aux prières de Ceslas, les autres assurèrent que les flammes de sa charité étaient visibles, et crurent à un miracle, divergence d'opinion qui laissa la population unie,

pour donner le même nom à son libérateur [1].

Ceslas seconda-t-il l'ardeur d'Henri II et pressa-t-il le jeune prince de réunir une armée? On put le croire, quand, au milieu de l'effroi général, on vit surgir des défenseurs résolus à tout braver pour repousser l'invasion. Sans les défauts naturels des Polonais, les Tatars eussent été battus; mais jaloux des Bohêmes, ses alliés, le duc se précipita au combat, avant l'arrivée du secours qu'amenait le roi Wenceslas, son beau-frère : la horde immense écrasa cette poignée de héros polonais sur les plaines de Wahlstatt, près de Liegnitz [2]. La sainte duchesse

1. J. du Plan Carpin, c. II, pp. 215-216; — Roepell, II^tes Buch, 5^tes und 6^tes Cap.; — Wolff, V Absch.; — Miechovius, *De Sarmatia in orb. nov.*, Basilea, 1555, p. 415; — Bzovius, *Acta Ceslai*, c. III; — Marchese, p. 122; — D'Avezac, notice, pp. 46-47; — Heyne, p. 341, et même les chroniqueurs luthériens admettent tous que la ville fut délivrée par l'intercession de Ceslas auprès de Dieu. Les uns attribuent son action à la prière, en y ajoutant l'orage qui frappa l'imagination des Tatars, les autres, plus nombreux, admettent le prodige tel que nous le rapportons, tel que le représente une ancienne peinture de l'église Saint-Martin, jadis chapelle du château ducal. Dans l'office du Bienheureux (*Brev. O. P. Lect.* VI, die XVI julii) il est simplement dit : « *Dum Tartari Poloniam et Silesiam devastaverent, pie creditum est Ceslaum... precibus suis ac lacrymis ad Deum effusis, hanc urbem defendisse.* » Mais la leçon III de l'office ancien [Bibliogr. A, XIII] est beaucoup plus explicite, quand elle ajoute : « *globum igneum super caput Ceslai conspectum fuisse ab hostibus aiunt.* ».

2. Roepell, pp. 468-470.

Hedwige, qui avait prophétisé la défaite et la mort de son fils, le regarda comme un martyr[1]; le sang versé sembla plaider devant Dieu en faveur de l'Europe, restée ouverte aux envahisseurs, tant la croisade prêchée partout contre eux s'organisait lentement. Les Tatars parvenaient jusqu'aux confins de l'Autriche, quand soudain, après une légère défaite, ils disparurent. Rappelée par la mort d'Oktaï, son empereur, l'armée, toute entière formée de cavalerie, regagnait l'Asie, par un de ces mouvements dont la vitesse stupéfiait les pays traversés[2].

*
* *

Bientôt les Dominicains de Saint-Adalbert réunis dans leur cloître y célébrèrent le départ des ennemis. Jean, écuyer favori du duc Henri II, les avait priés de l'accueillir[3]. Maintes fois, durant la bataille de Liegnitz, il s'était jeté entre la mort et son bien-aimé maître; elle avait vaincu et las des hasards de la guerre, il voulait s'enrôler dans la milice dominicaine, afin de li-

1. *Mon. Pol.*, t. IV, pp. 7 et 564.
2. Semkowicz, pp. 501-655. — Heyne, pp. 342-343.
3. Bzov., *Prop.*, c. v, pp. 33, 34. — Frydrychowicz, p. 199.

vrer le bon combat qui assure la victoire. Près de lui, au noviciat, on put remarquer plusieurs des Tatars instruits et baptisés par Ceslas. L'habitude de la discipline, l'indifférence aux privations, la familiarité avec la mort, les préparaient à comprendre l'idéal monastique; la grâce transformait l'orgueil particulier à leur race, en leur dévoilant l'idéal divin. Le Dieu que ces Mongols, tous monothéistes, adoraient jadis comme un être inaccessible dans sa haute demeure, descendit vers eux pour leur révéler ce qu'ils ignoraient le plus, avant leur conversion : la vérité et l'amour [1].

Ces hommes, la veille encore armés les uns contre les autres, formaient une même famille : le prieur, à l'office de complies, qui réunit tous les religieux du couvent [2], chantait au Dieu des armées avec le chevalier polonais devenu moine, et avec les novices tatares, futurs missionnaires en leur patrie : « Seigneur, vous avez été avec nous dans le danger, vous nous y avez arrachés pour nous sauver et nous glorifier [3]! »

1. J. du Plan Carpin, c. III et c. IV. — Bzovius, *Acta Ceslaï*, c. III, p. 196, d'après les *Annales Cœnobii Vratislaviensis*.

2. Les Frères Prêcheurs que leurs fonctions dispensent de l'assistance au chœur, sont cependant tenus d'être à Complies.

3. Ps. 90 (Heb. 91), v. 15 et 16.

Continuant ses courses apostoliques, Hyacinthe vit sa paternité s'étendre. Mais les deux frères gardaient inassouvie la soif du martyre, dont les âmes que l'amour possède sont dévorées. Certes l'acte d'obéissance exigé par Dieu du missionnaire et du prieur était bien différent au regard des hommes. Hyacinthe avait fui dans la défaite, Ceslas triomphait dans la victoire. Malgré cela tous deux trouvaient l'épreuve également rude. Tant qu'il ne s'achevait pas en un holocauste sanglant, le sacrifice de leur vie, consacrée au Christ par des vœux solennels [1], semblait impuissant à rendre un témoignage égal à leur amour, et ils enviaient ceux de leurs fils spirituels tombés sous les coups des Tatars [2]. Eux aussi, ils eussent voulu teindre

1. Le vœu consacre à Dieu non seulement les actes vertueux, mais encore la faculté dont ils procèdent. Les vœux sont privés ou publics, conditionnels ou absolus, à temps ou à perpétuité, simples ou solennels. Ces derniers vœux impliquent l'abandon le plus complet qu'on puisse faire de soi, et l'acceptation de cet abandon sous l'autorité légitime. Exemples : après les vœux simples le mariage est simplement illicite, tandis qu'après les vœux solennels il n'est même pas valide ; par le vœu simple on ne renonce qu'à l'usage de ses biens, par le vœu solennel on renonce à les posséder, incapacité qu'admet la législation civile des pays où les vœux sont reconnus.

2. Chodykiewicz, l. IV, pp. 236-237, en donne la longue liste, d'après un ancien martyrologe manuscrit conservé au couvent de Léopol, all. Lemberg.

leur habit blanc d'une pourpre impérissable !

En 1242, lorsque la fin de l'invasion permit aux Frères Prêcheurs de relever les couvents des pays slaves [1] et de reprendre leurs travaux apostoliques, Hyacinthe et Ceslas, pères, éducateurs et modèles des Dominicains du Nord mêlèrent leurs voix au cantique d'actions de grâces qui s'éleva vers le ciel. Cependant, tout au fond de leur âme, ils regrettaient, comme l'avait regretté saint Dominique, le martyre dont l'espérance partait avec les bourreaux.

1. Le couvent de Kiev, restauré en 1381, donna au XVI[e] siècle un évêque à la ville; ce couvent, détruit par un incendie, fut rebâti sous le vocable de Saint-Nicolas en 1640; en 1646 le chapitre provincial s'y réunit; en 1690 tous les prêtres catholiques furent expulsés de Kiev où ils ne rentrèrent que vers 1707. Lorsque les catholiques obtinrent d'Alexandre I[er] l'autorisation d'élever une chapelle dédiée à son patron (1814-1842), elle porta le nom de chapelle des Dominicains. Mais il n'y a plus en Russie qu'un très petit groupe de Frères Prêcheurs; ils résident à Saint-Pétersbourg, où le R. P. Cuny, de la province de France, dessert la paroisse française. Cf. Okolski, *Rus. Flor.*, pars II, p. 117. — Sementovski, pp. 120-121.

CHAPITRE V

LA MORT.

Præveniensque diem caros ex ordine fratres
Alloquitur, iam se divinitus esse vocatum
Nuntiat !

HUSSOVIANUS.

Dieu rappelle à lui Ceslas, Hermann et Henri. — Vieillesse d'Hyacinthe. — Ses dernières missions. — Son retour à Cracovie. — Ses miracles. — Il meurt dans l'église du couvent.

Le champ de travail confié à Ceslas était ensemencé : la gerbe d'âmes qu'il offrirait à Dieu pour l'éternité semblait liée. Provincial, il avait vu se couvrir de monastères toute sa province[1] ; prieur, il venait d'arracher

1. *De Monasteriis Fratrum Prædicatorum*, etc. SEVER., c.VI, pp. 23-27. La province de Pologne compta parfois jusqu'à soixante-dix couvents, dont quelques-uns se composaient de deux cents religieux. En 1301, elle subit un morcellement à la création de la province de Bohême ; puis un autre dans la première moitié du XIV^e^ siècle, quand on fonda la congrégation des Frères Pérégrinants (cf. p. 93, note 1) ; la séparation de quatre monastères, admis en 1594 à établir la congrégation de Silésie, causa le troisième ; le quatrième advint lors

les frères à la mort ou à la captivité ; sa tâche finissait à l'heure précise où sa terre natale allait subir une influence dont son âme polonaise eût singulièrement souffert.

La mort d'Henri II, amenant le partage de ses États entre ses fils affaiblit l'autorité prise par Henri I. Dans les querelles qui recommencèrent au sein de la Pologne, dès la retraite des Tatars, les Allemands, appelés comme alliés, devinrent prépondérants à Breslau ; Cracovie indignée rentra sous le sceptre de Boleslas, laissant la Silésie se germaniser et se séparer de la Pologne [1]. Ceslas ne pouvait être qu'un témoin impuissant de cette évolution ; la douleur d'y assister lui fut bientôt épargnée.

En la fête de la Visitation le prieur dut renoncer à suivre les offices de la communauté. Couché dans sa cellule, sur un peu de paille, il réunit autour de lui tous ses frères : « Je désire

de l'érection [1596] de la province de Russie, qui prit [1612] le nom de province de Saint-Hyacinthe. Cette province exista jusqu'en 1720. A cette époque elle comptait soixante-neuf couvents du premier Ordre et trois du second. En 1865 les débris de la province de Pologne, de celle de Russie, de celle de Lithuanie (érigée en 1645), ont été réunis sous le nom de *Provincia S. Hyacinthi in regno Galiciæ et Lodomeriæ magnoque ducatu Cracoviensis*. Le provincial réside à Léopol, all. Lemberg.

1. Roepell, 2^tes^ Buch., pp. 470-477.

rendre mon âme au Créateur, » dit-il. Selon la belle expression des nécrologes dominicains, Ceslas se préparait à « émigrer au ciel ».

Une fois encore, il prêcha au couvent l'obéissance, la pauvreté, la chasteté et l'humilité; l'onction sainte prépara ses membres lassés à l'éternelle jeunesse, l'Eucharistie fortifia son âme.

« Seigneur, murmurait doucement le Dominicain, fidèle à ses vœux, avec la fidélité jalouse de l'amour, Seigneur, je n'ai désiré que vous, daignez me recevoir ». Ainsi qu'au jour de sa profession religieuse, Ceslas demandait « *la miséricorde de Dieu* », et après plus de vingt années d'un service persévérant, « il ne redoutait pas le visage de celui dont il avait senti l'amour [1] ». Mourir n'était pour lui ni une tristesse, ni un effroi. A mesure que les organes par lesquels la vie se manifeste au dehors étaient touchés et détruits par la mort, la vie de l'âme se concentrait en ce lieu profond où l'âme rencontre Dieu. C'était uni au vainqueur de la mort, dans les bras et le baiser du Christ, que Ceslas se réfugiait pour lutter contre la souffrance du corps, pour sortir des ténèbres de l'esprit. Dieu n'avait point à enseigner aux

1. S. Bernard.

Frères Prêcheurs de Breslau, âmes religieuses, toutes captives de sa charité, la crainte de l'heure dernière ; il laissait aux derniers moments de leur père cet aspect du repos dans l'amour qu'eut la fin de saint Jean sous le regard de ses fidèles disciples. C'était l'exemple suprême que donnait le prieur : on voudrait vivre comme il avait vécu, afin de mourir comme il mourait [1].

Le silence régnait dans la cellule ; pour « s'envoler aux cieux » l'âme prenait « les ailes de cet amour, qui meurt dès qu'il aime [2] ». Soudain l'on s'aperçut que le cœur du prieur, où « la plénitude de la loi était dans la plénitude de la charité [3] », ne battait plus. En larmes, recueilli, chacun retourna remplir tout son devoir : c'était l'hommage filial rendu par les religieux du couvent à celui qui devant eux avait incarné la règle des Prêcheurs : la mort rompait les liens naturels, les liens surnaturels de la grâce et de la charité tendaient à se resserrer et à s'affirmer [4].

1. Bzovius, *Acta Ceslai*, c. iv, pp. 196-197. Nombre d'historiens, et en particulier Okolski, pp. 157-159, reproduisent avec quelques variantes un long morceau de rhétorique que le P. Bzowski met sur les lèvres du mourant.

2. Krasiński, *Resurrecturis*.

3. B. Humbertus, *Exp. Reg. S. Aug.*, p. 59.

4. L'épitaphe placée dans l'église de Saint-Adalbert porte la

Ceslas précédait dans l'éternité les compagnons de sa prise d'habit; ainsi que lui, ils vivaient obéissants et ils mouraient joyeux. Henri le Teutonique vit le Christ apparaître au moment même où pour lui la terre disparaissait; son adieu à ses frères fut un cri d'allégresse[1]. Henri le Morave saisit le crucifix consolateur de son agonie, et lui adressant quelques paroles empruntées à l'office de saint André, il salua la Croix. Près de lui était Gérard de Frachet, le chroniqueur des temps primitifs de l'Ordre. Surprenant un étrange bonheur dans le regard du moribond, il l'interrogea : « Que voyez-vous donc? — Je vois le Seigneur Jésus-Christ et les Apôtres. — Leur serez-vous réuni? — Vous et tous les frères qui observent la règle, vous ferez

date de 1241 vieux style. Jean de Rechac, Malvenda, Bzovius, et le Bréviaire des Frères Prêcheurs donnent 1242 selon le nouveau style. Cependant le P. Cuper (*Com. prævv.*, p. 188, n° 31) ne trouve pas que ces preuves fournissent une certitude absolue. Les historiens désignent tous le mois de juillet; pour le quantième ils varient du 15 au 20. Le P. Marchese (*Sacr. Diar. Dom.*) choisit le 15. Les Pères Herreus (*Ann. Sanct. O. P.*) et Steil (*Spir. Vidriar. O. P.*, col. 1776) le 16, qui est le jour consacré par l'Ordre et par le diocèse de Breslau à la fête du Bienheureux.

1. En 1245. Cf. Hernando de Castillo, part. I, l. 1, c. 22 [Bibliogr. A, V]; Dom Gravina, *Vox turturis, seu de florentiusque ad nostra tempora SS. Benedicti Dominici, Francisci et aliarum sacrarum religionum statu.* Col. Agrip., Krafft. M. D. CXXXVIII, p. 225.

partie du collège apostolique ». Passant du particulier au général, Henri éludait la question et ne se glorifiait pas : les démons présents à son dernier combat s'enfuirent, et ses mains applaudirent doucement la mort. Ne lui livrait-elle point passage, pour entrer en communion complète avec la Trinité qu'il invoquait[1]?

*
* *

L'aîné de tous, Hyacinthe, fut le dernier à partir. Dieu voulait que son généreux serviteur connût l'épreuve de la vieillesse, les défaillances du corps qu'il avait dompté et discipliné, les impuissances où se débat l'âme éternellement jeune, quand ses moyens d'agir au dehors diminuent et lui échappent. Mais à mesure que les facultés naturelles s'atténuaient, on voyait encore augmenter en Hyacinthe les dons surnaturels que manifestent les miracles. Ce genre d'action devenait une habitude, si bien que ses frères ne songeaient plus à le remarquer[2]; on ne s'y arrêtait que lorsque des témoins étran-

1. *Vitæ Fratrum*, c. III, pp. 268-269. — Frydrychowicz (p. 200) dit que Henri le Morave mourut en 1255. — Bzovius, *Propago*, c. V, p. 36.

2. Nul saint, à l'exception peut-être de Vincent Ferrier, ne semble avoir fait autant de miracles qu'Hyacinthe.

gers et nombreux acclamaient l'apôtre dans les rues de Cracovie.

Le 27 septembre 1244, la fête du bienheureux Stanislas, dont les Frères Prêcheurs continuaient de poursuivre la canonisation[1], remplissait la ville de pèlerins et Hyacinthe traversait la foule pour se rendre de son couvent à la cathédrale, où il devait prêcher. Soudain, la noble Witosława, qui amène deux aveugles-nés, ses fils jumeaux, au tombeau du patron de la Pologne, s'attache aux pas du prédicateur. En cette même fête de l'évêque Stanislas, elle le sait, Hyacinthe faisait vingt ans auparavant son premier miracle à la prière d'une mère; pleine d'espérance, Witosława montre ses enfants. Plus ému que les affligés dont la prière l'implore, Hyacinthe les enveloppe d'un large signe de croix. « Le Seigneur Jésus, né de la Vierge Marie, qui a éclairé l'aveugle-né, vous rend la vue, » dit-il, sans se laisser arrêter; mais on l'a suivi, et lorsqu'il monte en chaire les âmes sont tout ouvertes à une doctrine qu'appuie un tel miracle de miséricorde[2].

1. Obtenue en 1252 par le Fr. Bogusław. Un autre Dominicain, Vincent de Kielce, fut le premier historien du saint et l'auteur de son office. Cf. Chodykiewicz, l. IV, c. III, p. 295-341.

2. Stan., c. XII, p. 861. — Sever., l. I, c. XVI, pp. 41-42. —

Hyacinthe entreprit-il alors ses derniers voyages? C'est fort probable, car l'une des préoccupations du concile tenu en 1245, à Lyon, fut l'évangélisation, par les Frères Prêcheurs et Mineurs, des pays peu délimités qu'on nommait la Tartarie.

Un Dominicain, le Fr. Arnould, lut au concile le récit des massacres récents faits en Terre-Sainte par une tribu que les Tatars avaient dépossédée de ses terres. André de Lonjumeau[1] et les Dominicains hongrois, partis dès 1230 à la recherche de leurs compatriotes, avaient les premiers évangélisé les nomades, converti des chefs et quelquefois versé le sang du martyre. D'autres Dominicains, en 1237, ramenaient dans le sein de l'Église les Jacobites et les Nestoriens d'Orient, victimes des Tatars. Mêlant la légende à l'histoire, on prétendit qu'Hyacinthe avait converti une vaste province, et envoyé le roi, Procrus, à Lyon, où les Pères du Concile venaient de le baptiser. Quand les fils de saint François partagèrent avec ceux de saint Dominique l'honneur de ces périlleuses missions, et que Laurent de

Hussov., vv. 291-301. — Leander, c. II, p. 342. — Chodykiewicz, c. v, p. 14.

1. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'Ordre de S. Dominique*, Paris, 1743, p. 157 et suiv.

Portugal, Jean du Plan Carpin, Guillaume de Rubruquis et les autres Cordeliers leurs compagnons, entrèrent en Tartarie par le nord de la mer Caspienne, tandis que les Dominicains, Ascelin, Simon de Saint-Quentin, Guichard de Crémone, et André de Lonjumeau [1] y pénétraient en suivant d'autres routes, on mit Hyacinthe indistinctement avec les uns et les autres, confusion amenée sans doute par les services qu'Hugues de Saint-Cher, légat apostolique, rendait avec autant de zèle aux Franciscains qu'à ses propres frères, les Prêcheurs. Enfin les esprits étaient tellement préparés à tout concentrer sur le nom de Hyacinthe, que des missionnaires ayant pénétré dans le grand Cathay, terre des Mandarins, on prépara la postérité à voir en lui l'apôtre de la Chine[2].

1. Pour la seconde fois.

2. *Relation des voyages en Tartarie de Fr. Guillaume de Rubruquis, Fr. Jean du Plan Carpin, Fr. Ascelin et autres religieux de S. François et de S. Dominique, qui y furent envoyés par le pape Innocent IV et par le roy S. Louis... le tout recueilly par Pierre Bergeron, parisien.* Paris, 1622. — Abel Remusat, *Rapport des princes chrétiens avec le grand empire des Mongols. Recueil de l'Académie des Inscrip.*, t. VI, pp. 405-415, 416. — Fontana, *Monumenta dominicana*, Romæ, 1675, p. 52. — Le P. Chodykiewicz (p. 237) range « Ioannes de Plano » parmi les martyrs dominicains de la *Société des Pérégrinants*, qui convertirent l'empereur des Tatars et toute sa cour, avant d'être martyrisés par les Perses. Vincent de Beauvais (*Opera*, t. XIII, c. xci) et le P. Bzowski (*Prop.*, l. II, c. iii)

Certes on ne saurait délimiter la part qu'eut ce grand saint aux labeurs apostoliques poursuivis chez les Tatars dans des fatigues causées par le climat, les épidémies, la privation de nourriture, sous la menace constante des tortures et de la mort. Mais sans se laisser séduire par les récits populaires ou égarer par l'éloquence des panégyristes, on doit admettre que cette part fut considérable. En 1246, la mission dont Ascelin était le chef, traversa la Pologne et fut accueillie à Cracovie par le duc Boleslas, par l'évêque Prandota Odrowąż, et même par Basile, Grand-Prince de Kiev, alors en visite chez son cousin, le souverain de Cracovie. N'est-il point évident qu'Hyacinthe, premier apôtre de la Russie, fut le conseiller de ceux qui allaient la parcourir, avant d'entrer sur les terres des nomades [1]? Parmi les missionnaires députés à ces terribles Tatars, certains, disaient-ils, d'asservir l'Europe comme ils avaient asservi l'Asie, il y eut toujours des Dominicains, sur lesquels l'âme d'Hyacinthe pouvait réclamer les droits de la paternité. Son

sont, avant lui, les auteurs de cette méprise assez singulière, vu la notoriété de Jean du Plan. Quant à la conversion des Tatars, c'est une pure fable.

1. *Polonicæ Historiæ corpus*, Basileæ, MDXX, c. XI, pp. 92-93.

esprit prophétique ne voyait-il même pas, dès lors, les maux que la conversion des Tatars eût épargnés à la chrétienté?

En toutes choses, Dieu voulut que la biographie d'Hyacinthe se composât non point seulement de ses actes, mais du bien fait sous son impulsion. Le duc Boleslas et son héroïque épouse Cunégonde[1] apprennent d'Hyacinthe que l'union spirituelle et lumineuse de leurs âmes les met dans un état autrement parfait que la simple vocation du mariage; aussitôt on oublie que leur confesseur est un autre Dominicain, Jacques Crescenzio, et on attribuera désormais toutes leurs vertus au saint bien-aimé des Polonais. Lorsqu'à Dantzig, Swientopolk s'allie aux païens, afin de persécuter les fidèles du Christ, on sent le grand apôtre loin de ce pays, et l'on veut y reconnaître sa présence, dès que le duc de Pomérélie fait sa soumission à l'Église. Haquin de Norvège est couronné par les soins du pape et prend la croix; à ses côtés on représente non point les Dominicains de Drontheim, ses sujets, mais Hyacinthe. Le vaillant duc de Galicie, Daniel, est un chef souhaitable contre les Tatars; désireux de la protection du Saint-Siège il

1. *Vita Stæ Kingæ, Ducissæ Cracoviensis*, *Mon. Pol.*, t. IV, pp. 683 et suiv.

accepte les ouvertures du souverain Pontife, dont le légat le couronne premier roi de Russie; comme les Frères Prêcheurs du Nord, sous la direction de l'un d'eux, Henri, archevêque de Kulm, se donnent la mission de ramener les Galiciens à la pureté de la foi et d'établir un accord entre le clergé latin et le clergé grec admis à conserver ses rites [1], on suppose un long séjour d'Hyacinthe en Galicie; on croit qu'il a conseillé le mariage du fils de Daniel [2], Léon, avec Constance de Hongrie [3]. Cette princesse fut Tertiaire, elle apporta sur le trône et au foyer conjugal l'esprit des saints de son Ordre, et on personnifia cet esprit en Hyacinthe.

Au cours des voyages de l'apôtre, les monastères cloîtrés d'autres familles religieuses, se firent, assurent-ils, initier par lui à la dévotion du Rosaire [4]. Rencontrant des cailloux polis dans le sol de Kamien et des environs, le peuple les

1. Chodykiewicz, l. IV, c. v, p. 307.

2. Plusieurs auteurs font de Daniel l'époux de Constance; la chronologie les contredit, car leur première erreur est de voir en Léon non point le fils, mais le frère de Daniel. Cf. Soloviev, t. III, str. 216.

3. Sœur de Cunégonde et de la Dominicaine Marguerite que plus tard l'Église proposa à la vénération des fidèles.

4. Frydrychowicz, pp. 207-208. Nous n'entrons pas dans l'étude critique d'un document, qui, peut-être, appartient à la légende.

déclara semés par un chapelet brisé du Saint, et les nomma les perles d'Hyacinthe [1]. En tout, sur tout, l'opinion vit son influence.

Cependant les derniers travaux du vieillard eurent un objet défini par l'histoire, celui de visiter les couvents qu'il avait fondés et de les maintenir dans l'esprit propre de l'Ordre, l'esprit apostolique. En 1220, c'étaient les évêques qui avaient réclamé le secours des Frères Prêcheurs. Environnés de peuplades païennes ou schismatiques, ils ne parvenaient point à évangéliser les foules ou à les ramener dans le sein de l'Église catholique. Vers le milieu du treizième siècle, l'œuvre presque achevée, le clergé séculier se montra jaloux du ministère de la prédication et de la direction des âmes, auquel le Saint-Siège associait les fils de Dominique. Comme l'élite des chrétiens, attirée par la vertu plus grande des moines, désertait les paroisses pour fréquenter les couvents, on voulut renfermer les Dominicains dans les cloîtres, et on leur conseilla de gagner les pécheurs à Dieu seulement par la prière et par le sacrifice silencieux.

La persécution fut particulièrement violente à Breslau, aussitôt après la mort de Ceslas. Les

1. Swientek, p. 509.

curés de la ville entendirent même s'immiscer dans le gouvernement intérieur de Saint-Adalbert, ce qui amena une intervention pontificale en faveur des Dominicains [1].

*
* *

Vers 1257, le grand apôtre reparut sur les bords de la Vistule. Quatre années auparavant, le pape avait adressé une bulle à ses bien-aimés fils, les Prêcheurs dispersés sur les terres des Sarrasins, des Grecs, des Bulgares, des Cumans, des Éthiopiens, des Scythes, des Ibères, des Alains, des Tatars, des Goths, des Ruthènes, des Arméniens, des Indiens, des Hongrois, et de nombre d'autres peuples [2] ! La légende plaça partout le voyageur [3] qui regagnait la Pologne. Déjà les archivistes dominicains disaient : « La Pologne entière, la Prusse royale,

1. Werberger, c. vii. — Heyne, pp. 322-323 cite Klose, *Dok. Geschichte von Breslau*, 1781, t. II, p. 59. La bulle d'Innocent IV est de 1245.

2. *Bull. O. P.*, éd. de Ripoli, t. I, pp. 237-238.

3. Chodykiewicz, c. vi, p. 15. *De peregrinatione S. Hyacinthi*, semble avoir réuni toutes les légendes, pour les transmettre à la postérité; il ne s'aperçoit pas que, selon sa propre chronologie, Hyacinthe aurait accompli ces voyages immenses en une seule année, de 1243 à 1244.

la Prusse ducale et l'île de Rugen,... le Danemark, la Suède, la Gothie, la Norvège,... la Russie rouge, la Russie noire et Kiev,... les bords de la mer Noire et les îles de l'Archipel, la grande Tartarie, le Thibet et le nord de la Chine, voilà le champ d'action de ce géant de l'apostolat [1]. » Ils ne se tromperaient point, s'ils entendaient par là faire remonter tous ces travaux apostoliques à celui qui, après Dieu, les avait inspirés.

Lors de son premier retour dans sa patrie, après son premier voyage, Hyacinthe se reposait sous le toit d'une de ses filles spirituelles; et à son dernier retour, ce fut une autre d'entre

1. Notre citation est empruntée au R. P. Chapotin, *Hist. des Dominicains de la province de France* c. viii, p. 119. Il faut tenir compte de l'empire exercé par Hyacinthe, non seulement sur les contemporains, mais au cours des siècles. Lorsque de nos jours quelques religieux voulurent obtenir du P. Jandel l'envoi d'une mission en Afrique, leur mémoire se termina par l'invocation suivante : « Et vous, patron de cette œuvre, S. Hyacinthe, puissiez-vous en être le restaurateur. On dit qu'au temps de votre vie mortelle le zèle des âmes ne vous laissait pas de repos, souvenez-vous des fils de Cham, assis depuis les jours de Babel dans les ténèbres de la mort. On dit encore que saisi de compassion à la vue d'un cadavre vous lui commandiez au nom du Christ et de sa douce mère de renaître à l'existence. Ce cadavre, c'est l'Afrique, descendez jusqu'à ce mort, qu'il vive, et le monde vous reconnaitra à ce prodige et vos fils se multiplieront dans l'Afrique régénérée. » *Vie du P. Jandel*, l. V, c. v.

elles, la châtelaine de Sernik, Prebislava [1], qui brigua le doux honneur de le recevoir. Comme messager de son désir la noble dame choisissait le meilleur qu'elle connût, son fils unique Wiesław, jeune et bel adolescent, dont la vue réjouissait le regard; elle offrait au Dominicain l'occupation propre à l'attirer, une prédication, et des âmes, le seul aliment qui pût lui plaire. « En prêchant demain, fête de saint Jacques, à Sernik, vous pourrez, mon Père, disait Wiesław, ressusciter des âmes mortes. — Précède-moi, mon fils, répondit aussitôt Hyacinthe, je te suis. » Joyeux du succès, Wiesław s'élance sur son cheval; avec son vieil écuyer, il part à cette impétueuse allure, qui plait aux porteurs d'heureuses nouvelles. La Raba, rivière rapide échappée aux flancs des monts Carpathes, est gonflée par une inondation; elle a submergé ses rives et barre le chemin. Wiesław ne compte pas se laisser arrêter, son cheval résiste, il l'éperonne; la bête affolée se cabre, le cavalier tombé au plus fort du courant est entraîné; on le cherche, il ne reparaît point. L'écuyer rentre à Sernik, et dès qu'il annonce le malheur

1. Sous sa forme polonaise : Przybysława, ce nom semble difficile à prononcer, nous adoptons donc l'orthographe donnée par l'éditeur d'Hussovianus, p. 78, note 6.

dont il a été l'impuissant témoin, la châtelaine entourée de ses femmes se précipite vers la rivière. Une barque montée par Hyacinthe et par son compagnon Clément atterrissait. « O mon Père Hyacinthe, gémit Prebislava, je vous avais envoyé mon seul enfant, et il est mort! La lumière de mes yeux est éteinte, je n'ai plus ni mari, ni fils. Que devenir? » Les larmes du Saint coulent, sa prière commande au courant de la Raba; les flots qui emportaient à la Vistule le jeune et beau corps reviennent, dociles, le rapporter. « Oh non! s'écrie la mère, rendez-le moi vivant! » Toute une foule est massée sur le rivage; elle supplie l'Apôtre; lui, met son espérance en Dieu. « Mon fils Wiesław, » dit-il au jeune homme endormi dans la mort, « le Seigneur Jésus, te rend la vie. » Wiesław est debout; prosternée, la foule glorifie Dieu et bénit le Saint[1].

*
* *

A l'heure même où le couvent de Cracovie recevait son fondateur, les religieux remarquè-

1. Stan., c. xiii, p. 862. — Sever., l. I, c. xvii, pp. 43-44. — Hussov., p. 78, vv. 302-312.

rent qu'Hyacinthe semblait ramené par la mort, et qu'il revenait non plus pour guider leur apostolat, mais pour se reposer. Selon la coutume de l'Ordre le voyageur s'arrêta d'abord à l'église, où le suivit le prieur avec deux frères. C'étaient Benoît, Godyn et Floryan; une délicatesse de la bonté divine réunissait les quatre vieux missionnaires partis ensemble pour leurs premiers voyages apostoliques en 1224[1]. Hyacinthe s'absorba dans l'oraison; le regardant, ses compagnons le trouvaient tout dégagé des ombres qui enveloppent la terre; ses larmes étincelantes coulaient dans la paix et la joie; au lieu de la jeunesse détruite par les années, il possédait, grâce à l'invincible puissance que l'âme toujours jeune exerce sur le corps usé, comme un rayonnement de cette jeunesse dont l'éternité allait le parer.

Plus de soixante-dix ans il avait marché au service du Seigneur; maintenant, sur le seuil de la demeure du Père céleste, il tombait ayant épuisé les forces qui font vivre ici-bas et il disait à Dieu : « Ouvrez-moi. » Cette prière était dans son lumineux regard et sur ses lèvres; ses mains jointes la portaient vers le ciel, tandis que ses oreilles se fermaient aux bruits de la terre, et que ses pieds lassés s'attachaient au sol du couvent.

1. Bzovius. *Prop.*, c. v, p. 36.

Hyacinthe traversa le cloître ; là les religieux passent en priant pour les Frères qui y reposent. Afin de préparer la communauté à sa mort, il dit avec une grande douceur : « J'ai un ardent désir d'échapper aux liens du corps et d'être avec Jésus-Christ [1]. »

La veille du jour où l'on célèbrait l'entrée dans la gloire de saint Dominique, le 4 août[2] 1257[3], la faiblesse, qui enveloppe et éteint toute énergie extérieure, s'empara de son corps, et dix jours elle le domina avec une puissance croissante ; après avoir chanté les premières vêpres de l'Assomption, les religieux quittaient l'église, Hyacinthe fit demander au prieur, Benoît, de lui amener tout le couvent. « Dieu, mes très chers fils, m'appellera demain, dit le Saint ; je veux vous laisser ce que j'ai reçu des lèvres mêmes de notre père Dominique : gardez l'humilité, vivez dans la charité réciproque, possédez la pauvreté volontaire, voilà le testament de la vie éternelle. »

A minuit, malgré son extrême faiblesse, le vieillard descendit au chœur chanter matines.

1. Philip., I, 23.

2. Fixée d'abord au 5 août, la fête de saint Dominique fut avancée de vingt-quatre heures quand le pape Paul V consacra ce jour à N.-D. des Neiges.

3. Les mêmes dates sont assignées par tous les historiens à la maladie et à la mort d'Hyacinthe. Severin, c. xviii, pp. 45-47,

Le jour venu, il suivit encore les exercices de communauté. Il semblait contempler la Reine des Apôtres dans cette église où, plus de trente années auparavant, elle lui apparaissait afin d'encourager ses premières missions et où elle le voyait depuis son retour à Cracovie, consumé par le désir de s'unir sans entraves au Seigneur Jésus [1]. Sentant la terre disparaître, le Saint appela son confesseur, et accusa ses infidélités envers l'Amour toujours fidèle. Il aurait voulu célébrer la messe; ses forces lui permirent seulement d'unir son sacrifice à celui du Christ, offert pour lui par l'un des Frères, sans doute ce Floryan, qui toujours l'avait accompagné, et qui l'aimait d'une filiale tendresse. L'Apôtre reçut l'onction par laquelle l'homme voyageur est purifié de toute souillure. Ceslas était mort sur le lit austère du moine, Hyacinthe expirait debout à l'autel, comme s'il touchait le terme de sa carrière. La mort était la dernière fonction de son apostolat. Pressant sur sa poitrine la croix

est le seul qui parle de l'âge du saint. « *Transivit autem ex hac vita, A. D.* 1257... *ætatis suæ septuagesimo primo* », dit-il, ajoutant avec une arithmétique contestable : « *Siquidem natus est* 1185. »

1. Certains auteurs placent ici une apparition de la sainte Vierge; leur récit s'inspire de la vision qu'eut Hyacinthe en 1224 et de celle qui passa sous ses derniers regards.

du Rédempteur et l'image de Marie, l'agonisant s'associa encore à l'office chanté au chœur. Quand les Frères eurent achevé none, partie des heures canoniales qui rappelle la plénitude du jour et le sacrifice du Calvaire, il entonna l'un des psaumes de complies. Pour lui la journée était achevée! « In te Domine speravi [1]. Je me confie « en vous, Seigneur, et la honte ne sera point « mon partage pour l'éternité! Sauvez-moi par « votre justice, tournez vers moi votre oreille! « Hâtez-vous de me délivrer. Soyez pour moi « un rempart, une forteresse qui assure mon « salut! Vous êtes mon rempart, ma forteresse. « A cause de votre nom vous me guidez, vous « me conduisez; vous me ferez sortir du piège « creusé devant moi, car vous êtes mon pro- « tecteur. Seigneur, je remets mon esprit entre « vos mains. » Après ce verset, la voix du mourant s'arrêta; dans l'au-delà tout joyeux d'espérances réalisées où il entrait, il dut dire à son Maître : « Vous me rachetez, Dieu de vérité [2]. »

1. Ps. XXX. (Heb. 31.)

2. Dlugosz, t. II, p. 366. — M. Cromer, l. IX, p. 235. — Stan., c. XIV, p. 863. — Hussov., vv. 312-338. — *Bulla canon.*, etc., etc. — Le P. Bzowski, *Sertum*, conc. VII, pp. 111-112, met sur les lèvres d'Hyacinthe un vrai discours à la Tite-Live, qu'on retrouve avec de légères variantes dans Okolski (*Rus. Fl.*, pars II, pp. 155-157), Chodykiewicz (l. I, c. VII, pp. 17-18), et dans d'autres auteurs. Il semble bizarre d'écouter le Saint faire son

Une lumière céleste réjouit le regard intérieur du Saint; une harmonie dont la terre ignore le secret berce son dernier sommeil. Comme l'épouse du Cantique, il respire l'odeur de la myrrhe, le parfum de l'encens. Portée par les anges, suivie du chœur des vierges, la Mère toute miséricordieuse vient au devant de son fils Hyacinthe pour l'emmener à son Fils Jésus-Christ [1].

propre panégyrique en latin du XVII[e] siècle. Traduisant ce beau discours, J. de Rechac dit : « Chacun le fait parler icy comme il lui plait ». Nous avons écarté de notre récit tout ce qui ne nous semblait pas authentique.

1. En cette même fête de l'Assomption, la parente du Saint, Bronisława, était au moment de none tombée dans une sorte d'assoupissement; elle se voyait environnée de lumières, sous lesquelles on discernait une dame qui entraînait dans les airs un Frère Prêcheur, brillant de singulières clartés. « Qui donc êtes-vous? dit la Norbertine à l'apparition. — Je suis la Mère Miséricordieuse et voici Hyacinthe que je conduis au royaume des cieux ». *Ibo mihi ad montem myrrhæ et ad colles Libani*, chanta la Mère de Dieu avec un indicible accent. Les anges, le chœur des vierges, auquel se joignit Hyacinthe, lui répondirent et tout disparut. A l'heure même Bronisława courut au couvent des Prêcheurs avec les sœurs Falisława et Marguerite pour leur faire connaître sa vision; elle apprit alors la mort de celui qu'ils pleuraient. Le récit de Bronisława fut fidèlement transmis au premier historien d'Hyacinthe, Stanislas, par les Frères Prêcheurs de Cracovie: ce témoignage eut d'autant plus de poids au procès de canonisation, que la religieuse Norbertine était morte en odeur de sainteté. Le Saint-Siège autorisa la Silésie à célébrer sa fête le 7 septembre. Cf. STAN., c. XVI, pp. 866-867. — LEANDER, c. VI, p. 342. — HUSSOV., vv. 367-369. — SEV., l. I, c. XXI, pp. 50-51. — BZOVIUS, c. IV, p. 198, et *Sertum*, concio VII, pp. 115-116.

CHAPITRE VI

LA GLOIRE.

Votis optimus sis præsto
Ac præsertim memor esto
Sacri tui ordinis.

Julienne MORELL.

Canonisation d'Hyacinthe. — Béatification de Ceslas. — Sadoc et les quarante-huit martyrs de Sandomir. — Vocation de la Pologne. — Les vies des PP. Lacordaire, Jandel et Captier, sont des documents pour l'histoire d'Hyacinthe, de Ceslas et de Sadoc.

Quinze années environ s'écoulèrent entre les funérailles que le couvent de Saint-Adalbert fit à Ceslas, et celles d'Hyacinthe au couvent de la Sainte-Trinité. A chacun des deux frères l'évêque, le souverain, le clergé, la noblesse et le peuple de la ville, rendirent hommage. Leur mort fut, pour Breslau et pour Cracovie, un deuil national.

Portés devant l'autel avant d'être rendus à la terre, les corps de ces prêtres n'avaient point été tournés vers le tabernacle comme ceux des simples fidèles; selon l'usage sacerdotal, ils restèrent face au peuple, afin de témoigner que

leur enseignement ne s'interrompait pas, que morts ils parleraient encore[1]. Déjà, on avait la preuve qu'entre eux et ceux qui conservaient leur mémoire, les liens formés sur la terre pouvaient subsister : à l'heure même où ces Bienheureux pénétraient dans la gloire, ils se manifestèrent l'un, Hyacinthe, à sa cousine Bronisława[2], et à Prandota Odrowąż, évêque de Cracovie[3], l'autre, Ceslas, à une Dominicaine du monastère de Breslau[4].

1. La bière n'est point placée de même pour les fidèles et pour les prêtres; celle des premiers, déposée dans la nef de l'église, est orientée de manière à ce que le corps, s'il se redressait, fût debout devant le tabernacle; celle des seconds au contraire est déposée dans le chœur, de telle sorte, que si on la relevait, le corps ferait face à l'assistance. *Catholic Dictionary*, London, 1884, p. 361. — A. Lerosey, *Manuel Liturgique*, Paris, 1890, p. 350.

2. Cf. p. 41, note 2 et p. 152, note 1.

3. Selon la généalogie d'Okolski, Prandota était le cousin germain d'Hyacinthe. Il fut témoin de son premier miracle (cf. p. 49, note 4), devint doyen de la cathédrale, puis évêque de Cracovie. Après les funérailles d'Hyacinthe, il pleurait près de son tombeau quand il contempla une phalange d'esprits célestes enlevant le Bienheureux, que S. Stanislas introduisait dans le royaume céleste. Quelques instants plus tard, il fit part de sa vision au couvent de la Sainte-Trinité. Cf. Stan., c. XV, p. 865-866). Avec le peu de souci que les anciens auteurs ont de la chronologie, Stanislas place les funérailles d'Hyacinthe le jour même de sa mort. Severin (l. I, c. xx, pp. 48-50) reproduit cette anomalie.

4. Elle mettait en doute le salut de Ceslas, quand il lui apparut au milieu des Apôtres. *Vita, auct.* Bzovio, c. iv, p. 198.

Dès qu'ils furent enterrés dans les églises de leurs couvents, les pèlerins affluèrent à leurs tombeaux, que la dévotion et la reconnaissance transformèrent peu à peu en sarcophages splendides. Là les souffrances physiques et morales s'apaisaient. On y porta des morts, dont quelques-uns ressuscitèrent. On s'y agenouilla avant de combattre, et l'on fut victorieux[1]. Bientôt, en tous pays, on pria par leur intercession, et ils protégèrent les richesses, les corps, les âmes, et les amis de leurs dévots [2].

1. Ce fut en sortant de servir la messe au couvent de Cracovie, dans la chapelle de Saint-Hyacinthe, que le roi Jean Sobieski alla délivrer Vienne des Turcs.

2. Les miracles opérés par Hyacinthe depuis sa mort jusqu'en 1352 sont rapportés par STANISLAS, pp. 867-893, et reproduits par SEVERIN, l. II, c. I, pp. 78-119. Ayant fait observer qu'on omit de tenir registre des miracles accomplis de 1352 à 1499 il donne la liste (l. II, cap. XXXIV-LVIII, pp. 119-144) des principaux qu'on remarqua jusqu'en 1519. Il continue ensuite l'historique de tous les faits miraculeux enregistrés de 1520 à 1524, en vue de la canonisation, sur le témoignage de 409 témoins (l. III, cap. IX-XXLI, pp. 166-231). On attribue à Hyacinthe la résurrection de 54 morts. Les miracles qu'opéra Ceslas sont rapportés par BZOVIUS, *Acta SS.*, pp. 196-198. La dévotion à saint Hyacinthe est répandue dans toute la chrétienté et particulièrement en France et en Espagne. Après avoir parlé du culte que les deux couvents dominicains de Toulouse et « les deux de Paris, celuy de la rue Neuve de Saint-Honoré, et celuy du noviciat du Faubourg Saint-Germain » rendent à Hyacinthe, Jean de Réchac ajoute : « Cette ville (Paris) a ressenti depuis quelques années tant d'assistance de ce saint, qu'il est unanimement réclamé, et qu'on ne sait

La piété des fidèles garda le souvenir des faveurs reçues; l'Église prépara des autels à ces Frères Prêcheurs et rassembla les documents nécessaires, pour qu'on pût les leur consacrer. Mais les incursions tatares qui suivirent la mort d'Hyacinthe, les guerres qui divisèrent la chrétienté au cours du quinzième siècle, les hérésies de Luther et de Calvin, qui réclamèrent toute l'activité de l'Église au seizième, retardèrent d'abord la postulation, puis l'instruction de la cause de ces nouveaux saints. Enfin, le 17 avril 1594, le pape Clément VIII termina les procédures officiellement engagées depuis 1518, et proclama la canonisation d'Hyacinthe [1]. En

où placer les vœux de ceux qui se protestent son redevable. » La reine Anne d'Autriche obtint de Pologne un ossement de S. Hyacinthe qu'elle donna au couvent de Saint-Honoré. Adjacente au couvent de S. Jacques, était la rue S. Hyacinthe, aujourd'hui rue Malebranche. Le P. Faure (p. 119 et 120; cf. Bibliogr. A. XV) parle du culte qu'on rend à S. Hyacinthe dans les villes de Poitiers, d'Angers et de « Chartres où l'on a nouvellement imprimé plus de quarante-quatre miracles qu'il a faits depuis 1625. »

1. En 1518, à la prière de Sigismond le Grand, roi de Pologne, le pape Léon X avait chargé l'évêque de Cracovie d'instruire régulièrement la cause. Le Maître général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, le cardinal Cajétan, la soutint de son influence. L'un des successeurs de Léon X, Clément VII, autorisa la Pologne à vénérer les reliques de son enfant. En 1530, les Dominicains polonais obtinrent l'autorisation de faire, le 16 août, dans leurs églises, une procession solennelle en l'honneur d'Hyacinthe. En 1539, Paul III nomma une commission nouvelle, promotrice

1713, le Maître général des Frères Prêcheurs, un français, Antonin Cloche, espéra obtenir les mêmes honneurs pour Ceslas : le pape Clément XI sanctionna simplement le culte qu'on rendait au Bienheureux [1].

de la cause de canonisation. En 1543, faisant des travaux dans le couvent, les religieux de Cracovie retrouvaient les reliques du fondateur qu'on avait cachées pour les soustraire à la fureur des hérétiques. Après avoir orné (1545) le lieu où les reliques avaient été découvertes, on les plaça (1583) dans un sarcophage élevé au centre d'une chapelle dédiée au Saint. Son chef fut recueilli dans un reliquaire auquel Sigismond III travailla de ses royales mains. Cependant on continuait de poursuivre la canonisation. Le roi qui l'implora auprès du pape Sixte-Quint, était l'ouvrier de la châsse. Il obtint en 1589 que les travaux du procès fussent activement poussés, et le 17 avril 1594, le pape Clément VIII mit Hyacinthe au nombre des saints. La bulle de canonisation a été très souvent imprimée, en particulier par le P. Fontana (Romæ, 1729) et traduite en diverses langues. Le P. Séverin, dans les deux dernières parties de sa biographie : *De Actis processus canonizationem S. Hyacinthi confess. præcedentibus* (l. III, pp. 145-299) et *De Solemnitatibus canonizationem sancti Hyacinthi confessoris antecedentibus, concomitantibus et sequentibus* (l. VI, pp. 300-395) rapporte tout ce qui concerne la canonisation, dont il fut le procureur.

1. Pendant le seizième siècle, on cacha les restes de Ceslas, afin de les soustraire aux profanations des Luthériens ; et lors de leur invention, en 1607, on dut les maintenir à l'abri de ces hérétiques qui, l'année suivante, dévastèrent le sanctuaire de S. Adalbert ; le P. Cuper doute de leur authenticité ; pourtant le P. Bzowski s'en porta garant lorsqu'il assista [1707] à leur translation dans une chapelle, où douze tableaux, accompagnés d'inscriptions, rappellent les principaux épisodes de la vie du second provincial de Pologne. Le P. Cloche reçut l'autorisation de faire célébrer la fête de Ceslas au semi-double dans le diocèse de Breslau, et au double dans son Ordre (6 sept. et 18 octobre

Au cours de ce même XVIII[e] siècle, le pape Pie VII consacra la dévotion des fidèles envers le plus célèbre des compagnons d'Hyacinthe et de Ceslas, Sadoc : encore plus favorisé qu'eux, il avait reçu la grâce du martyre [1].

*
* *

C'était en 1259[2], deux ans après la mort d'Hyacinthe. Sadoc gouvernait le couvent de Saint-Jacques, à Sandomir, quand les campagnes polonaises, au moment où l'été les couvrait de ses richesses, furent envahies par les Prussiens, les Cumans, les Lithuaniens et les Tatars. Daniel de Galicie, dont on attribuait la conversion à Hyacinthe, est, par crainte des envahisseurs, devenu leur allié; son frère, son fils Léon combattent dans les rangs des païens. Sandomir, place forte, résiste et soutient un siège; mais les Russes proposent une médiation, ils assurent que la paix sera honorable. Les portes s'ouvrent

1713). Bientôt après, le 6 mars, des indulgences étaient concédées à ceux qui, le 16 juillet, vénéreraient les reliques.

1. *Brev. Ord. Præd. die* 2 *Jun.*

2. La plupart des vieux chroniqueurs donnent la date de 1260. Nous adoptons la chronologie moderne.

aux négociateurs. Traîtres ou dupes, ils laissent à leur suite approcher l'ennemi[1].

La nuit du 2 juillet va faire place au jour : réunis au chœur les Dominicains psalmodient l'office. Laudes sont terminées; un novice[2] est au pupitre pour lire dans le martyrologe, le nom des saints, dont le lendemain on célébrera la fête. En regardant le livre, il s'arrête les yeux surpris; d'une voix qui vibre encore plus d'enthousiasme que d'émotion, il lit enfin : « *Sandomiriæ, passio quadraginta novem martyrum.* Cette leçon est neuve; a-t-on compris? Faut-il vraiment entendre : A Sandomir, la passion de quarante-neuf martyrs? Le prieur veut lire lui-même; on l'entoure, et quand chacun a vu le texte prophétique, ce texte s'efface. *Pretiosa est in conspectu Domini*, reprend la voix grave de l'hebdomadaire, « *mors sanctorum ejus*[3] » répond le chœur, achevant les prières accoutumées.

« Nous sommes quarante-neuf ici, dit Sadoc, et nous voilà désignés pour entrer demain

1. Wolff, pp. 397-399. — Roepell, 2tes Buch, vites Cap., pp. 524-527.

2. « Pro antiquo more religionis, Tyro indiculum martyrologii ad diem sequentem retinens » dit le P. Bzowski, *Propago*, c. v, p. 39.

3. « Précieuse est devant Dieu, la mort de ses saints. »

triomphants dans la patrie; par une grâce de prédilection, le Seigneur Jésus nous invite à lui donner notre sang, en échange du sien. Mourons joyeux sous les coups des Tatars! »

Faire chaque jour la volonté de Dieu, selon la grâce accordée, préparait les Frères à l'holocauste. Simplement, ils répandraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, puisque Dieu le demandait; n'obéissaient-ils pas sans cesse dans la mesure où leur Maître réclamait le sacrifice. Après s'être préparés à la mort par la confession et la communion faite en viatique, les Frères restèrent scrupuleusement fidèles à la pratique de la règle. Plus d'une cellule, peut-être, entendit la plainte de la nature devant les affres de la mort, mais sur ces victimes promptes à s'offrir, tomba la paix du Christ.

Lorsque la procession du *Salve Regina*, par laquelle les Dominicains remercient la Vierge-Mère de sa protection, marqua la fin de l'office et de la journée, Sadoc et ses religieux étaient tentés de se plaindre. Comme le Seigneur Jésus à Gethsémani, ils craignaient de voir s'éloigner le calice[1]; ils voulaient appartenir à la Reine des

1. Sainte Catherine de Sienne explique l'agonie du Christ à Gethsémani par son impatience de souffrir (*Vita, auct. Raim.*, II, 6). Ce désir n'était point un désir sensible, mais un désir

Martyrs, c'était elle qu'ils entendaient « saluer » du nom de « Mère Miséricordieuse, leur vie, leur douceur, leur espérance ». Ils demandaient la palme, prix de leur sang. Enfin les bourreaux, que ce désir appelle, passent la Vistule et arrivent sous l'enceinte fortifiée, dont les défenseurs ont mis bas leurs armes. Le couvent, situé hors des murs, sera la première victime des Tatars. Guidés par les chants, ils se précipitent dans l'église; le fer s'abat sur la milice du Dieu vivant; mais la psalmodie ne cesse pas. « Ceux qui sont dans la vallée de larmes soupirent et gémissent, ils supplient leur avocate de tourner vers eux ses yeux pleins de miséricorde. » A mesure qu'ils tombent, Marie leur « montre son Fils Jésus, fruit de ses entrailles, » tandis que d'une voix expirante chaque martyr murmure une dernière fois : « O clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie. Quarante-huit fois les Tatars ont frappé, et quarante-huit cadavres gisent sanglants sur le sol. Ils sont là, le prieur et son conseil, les prêtres, les diacres, les clercs, les frères convers, qu'enchaînent aussi des vœux solennels, et ces novices, dont la jeune vie s'épa-

intellectuel, que ces martyrs ont partagé, avec le secours de la grâce.

nouit, tout d'un coup, dans la vision du divin Amour[1].

Les barbares se répandent le long des cloîtres : ils ne voient plus personne à tuer. Cependant le chant du *Salve* ne s'interrompt pas; un chœur harmonieux et doux flotte sous les voûtes : miraculeusement, les morts chantent encore. « Faites que je célèbre vos louanges, ô Vierge sacrée, » disent-ils. De chaudes clartés enveloppent comme un linceul les martyrs inanimés.

Seul, un religieux se taisait, seul il se confondait avec les ténèbres de la nuit. Au moment où la horde sauvage répandait le sang de ses frères, pris de la folle terreur qui peut engendrer l'apostasie, il s'était blotti dans le beffroi. Quel contraste entre sa morne tristesse et la joie des témoins du Christ! Il voit, il com-

1. Voici les noms des martyrs : Sadoc, prieur; Paul, vicaire; Malachie, prédicateur; André, aumônier; Pierre, jardinier; Jacques, maître des novices; Abel, procureur; Simon, pénitencier, Clément, Barnabé, Élie, Barthélemy, Luc, Matthieu, Jean, Barnabé, Philippe, Joachim et Joseph, diacres; Thaddée, Moyse, Abraham et Basile, sous-diacres; David, Aaron, Benoit, Onuphre, Dominique, Michel, Matthias, Timothée, clercs; Maure, Gordien, Félicien, Marc, Jean, Gervais, Christophe, Donat, Médard, Valentin, Daniel, Tobie, Macaire, Raphael, Isaïe, novices; Cyrille, tailleur; Jérôme, cordonnier et Thomas, organiste, convers.

prend, il sent, il agit. Une victime nouvelle se jette au devant des bourreaux, elle est immolée, et aux pieds du bien-aimé Seigneur Jesus, Sadoc peut compter ses religieux. Les temps d'épreuve sont passés; pour l'amour du Christ ils ont versé tout leur sang, éternellement, ils règnent avec lui. Brillant au-dessus des cloîtres déserts, quarante-neuf étoiles attestent que le couvent s'est reformé au ciel[1].

A la famille de saint Dominique, ces saints lèguent le cérémonial de la mort. Le chant

1. Bzovius, *Propago,* c. v, pp. 39-41. — Chodykiewicz, l. IV, c. i: *De martyribus*, pp. 237-240. Ces légendes, transmises par une tradition non interrompue, s'appuient sur l'autorité des leçons du *Brev. O. P. die* 2 *Junii*, et sur la permission, concédée à l'Ordre des Prêcheurs par le pape Pie VII, de célébrer un office en l'honneur du B. Sadoc et de ses compagnons. L'historien polonais Miechovius [l. III, cap. xliv] raconte que lorsque le duc Boleslas et l'évêque de Cracovie, Prandota, firent part au pape Alexandre IV du massacre qui venait d'avoir lieu à Sandomir, le pontife accorda aussitôt des indulgences aux visiteurs du couvent. Ces indulgences furent étendues par Boniface VIII (1295) à une fête célébrée le 30 octobre. Dans l'église du couvent on consacra un autel aux quarante-neuf martyrs; ils étaient représentés des palmes à la main, abrités sous le manteau de la très sainte Vierge. De nos jours on les vénère dans une chapelle placée à droite du maître autel; une fresque rappelle leur massacre par les Tatars. En dépit des soins du P. Gawarski qui répara tout l'édifice (1848), les corps n'ont point été retrouvés. Cf. *Historyczno statystyczne opisy miast starożytnych w ziemi Sandomierskiej leżących*, par Jean Chadzynski. Warszawa, Blumenthal, 1855.

du *Salve* qui, jusqu'à leur martyre, signalait simplement aux trois Ordres dominicains la fin du jour, signale désormais la fin de la vie; depuis six siècles les Frères, les Sœurs l'écoutent psalmodier durant leur agonie : pour eux, il vibre encore de l'accent que lui ont donné les quarante-neuf martyrs de Sandomir[1].

*
* *

Si les Frères Prêcheurs ne furent point seuls à initier la Pologne à sa vocation, ou à la former selon le plan providentiel, ils prirent du moins à cette initiation et à cette formation une part importante : rien n'amène mieux à définir leur rôle que l'étude comparée de l'action exercée par Hyacinthe, Ceslas et Sadoc.

Hyacinthe se fit écouter; sa parole suscita le dévouement; partout s'élevèrent de grands couvents peuplés de missionnaires prêts à ver-

1. Les communautés se réunissent afin de psalmodier autour des agonisants ce chant du départ, et même sous les coups d'une mort violente, les enfants de saint Dominique savent expirer le *Salve* sur les lèvres. On en a la preuve récente, car les PP. Florisoon, Merlin et Baumann chantaient cette hymne au moment où ils sombrèrent dans le naufrage de la *Bourgogne* (1898).

ser leur sang ; de toutes parts, les fidèles accoururent sous la chaire et au confessionnal ; cependant le généreux effort vers le bien de cette nation spontanée et enthousiaste se discipline mal. Aussi l'homme de gouvernement qu'était Ceslas fut-il imparfaitement compris. Il ne put ouvrir l'intelligence des Polonais à bien concevoir le rôle de l'autorité dans la vie politique d'un peuple chrétien. Ses frères eux-mêmes ne surent pas tous obéir ; de son vivant déjà, certains d'entre eux réclamèrent l'intervention de l'étranger dans les affaires de leur province. Mais en voyant Sadoc et les religieux de Sandomir manifester, avec une éloquente unanimité, ce qu'est la joie de donner son sang pour Dieu, la Pologne les acclama : parmi leurs compatriotes plus d'un les envia. Dès le lendemain de leur mort, ils trouvèrent des émules [1] ; au cours du temps [2], ils ne cessèrent point d'en rencon-

1. Aux envoyés du roi de Pologne, qui lui demandaient des reliques, le pape Grégoire XIII répondit : « Prenez une poignée de terre polonaise ; elle est toute imprégnée du sang des défenseurs de Jésus-Christ. »

2. « Si l'Europe n'est pas aujourd'hui mongole ou cosaque, grecque ou musulmane, c'est à la Pologne, qu'elle le doit. Ce que la France n'a fait qu'une fois, par la hache de Charles Martel, la Pologne l'a fait pendant plus de trois cents ans, par l'épée de ses innombrables capitaines, et le plus illustre de tous, celui dont le nom paraît avoir seul survécu à l'oubli, dans

trer [1]. Quand les protestants et les schismatiques voulurent détruire le dernier asile de l'Église dans le Nord et l'Est de l'Europe, quand ils s'allièrent pour disperser la seule nation qui lui fournit encore des martyrs [2], le dix-neuvième siècle vit tout ce peuple donner à Dieu le témoignage du sang, « accepter la mort sans défense, tomber les bras en croix sur le seuil des églises, n'ayant pour arme qu'un chant sacré [3]. » Comme Sadoc et ses Frères, la Pologne expirait en chantant la gloire de mourir pour le Christ.

On peut donc penser que les Dominicains ont surtout préparé la Pologne à cet héroïsme. En cela ils servirent sa vocation, la vocation qu'elle proclame avec éloquence par la voix de ses poètes : « Mère polonaise, disent-ils, notre Rédempteur enfant à Nazareth, portait déjà la

la mémoire de l'Europe, Jean Sobieski, en sauvant la Chrétienté ne faisait que continuer des traditions de famille et suivre ses ancêtres à la trace de leur sang... Quatre-vingt-onze invasions de Tartares vinrent expirer sur les lances de ce peuple. » *L'Église catholique en Pologne*, par le P. Lescœur, Paris, 1876, t. I, pp. 9 et 10.

1. Sur les travaux apostoliques de la Pologne, cf. *La Russie et le Saint-Siège, Études diplomatiques*, par le P. Pierling, S. J., t. II.

2. Montalembert, *Une Nation en deuil*, pp. 20-21.

3. *La Pologne*, 1772-1865, par l'abbé Henri Perreyve, Paris, 1865, p. ix.

croix sur laquelle il a sauvé le monde, toi... n'amuse ton enfant qu'avec les instruments de ses supplices futurs!... Que ses mains s'accoutument à la chaîne, que son front ne pâlisse point devant la hache de l'exécuteur, qu'il ne rougisse pas à la vue de la corde[1]... car les nations sont conçues dans votre grâce, ô Jésus-Christ, à chacune... vous avez... donné une vocation,.. en chacune vit un souffle émané de votre poitrine qui devient sa destinée... Quelques-unes sont choisies au-dessus de toutes les autres pour défendre ici-bas votre beauté, pour être, au milieu du monde, un exemple,.. jusqu'à ce qu'elles obtiennent pour les hommes... en échange du couteau meurtrier plongé dans leur cœur, une plus haute conception de vous, plus d'amour, plus de fraternité. Telle est votre nation polonaise, ô mon Dieu[2]! »

1. Mickiewicz, *Do matki polki.*

2. Krasiński, *Psalm wiary.* « Celui qui meurt dans l'amour transmet à l'heure du martyre son âme à ses frères, » dit le poète Słowacki. Il demeure dans le sanctuaire du cœur humain... enseveli vivant, il grandit dans sa tombe ». Ce sentiment se fait jour aussi dans la relation que le P. Mandonnet donne des fêtes célébrées à Cracovie, en 1894 (*Année Dom.* nov. 1894). « Ce peuple, dit-il, m'est apparu comme un être étonnant, qui a perdu son corps mais qui a gardé son âme... avec ses facultés, c'est-à-dire sa foi religieuse, sa langue, son génie, son culte passionné des souvenirs... il est là dans un coin de l'Europe, immatériel... mais aussi réel qu'aux grands jours de son his-

« Les premiers martyrs ont servi à établir le règne de l'Évangile sur les consciences, les nations martyres vont servir aujourd'hui à établir le règne de Dieu sur les nations [1] »; il semble logique que la Pologne, tombée surtout sous les coups des Russes, dont les ancêtres livrèrent Sandomir aux Tatars, soit appelée à obtenir la conversion de ses bourreaux. Dans l'éternité, portant, elle aussi, les stigmates de sa passion, ne présentera-t-elle pas au Rédempteur la Russie, conquise à la foi catholique par le sang polonais, que les Dominicains de Sandomir furent des premiers à répandre?

*
* *

Au cours des démembrements successifs de la Pologne, la plupart des établissements fondés par Hyacinthe et par ses frères disparurent; à Breslau c'est le clergé séculier qui, dans l'église de Saint-Adalbert, veille sur les reliques du Bienheureux Ceslas [2]. Cependant celles d'Hya-

toire... Dieu qui rend aux âmes la dépouille transfigurée de leur corps se réserve... un jour de résurrection pour rendre la patrie aux âmes des peuples. »

1. P. Gratry, *La Paix*, VI[e] Méditation.
2. Les Dominicains furent expulsés de Breslau en 1810.

cinthe sont gardées par le couvent de Cracovie, où se groupèrent, en 1894, les dévots du Saint, pour fêter le troisième centenaire de sa canonisation [1]. A Sandomir, les Dominicains restent maîtres du couvent de Saint-Jacques. Sans se lasser, ils y fouillent encore le sol, dans l'espoir toujours vivant, de retrouver les reliques de leurs quarante-neuf martyrs.

La sculpture, la peinture, la gravure [2], ont

1. Dans la vaste église gothique restaurée peu auparavant, d'après les plans du P. Pavoni, par les PP. Thir et Azula.

2. La plus ancienne peinture consacrée à saint Hyacinthe est sans doute la fresque de Sainte-Sabine (cf. p. 22, note 1). Sigismond III donna au pape un « portrait » du Saint, dont la copie est à Cracovie, dans le trésor des Dominicains. La gravure et la photographie le reproduisent en l'intitulant : « *Vera effigies S. Hyacinthi.* » Comme au XII^e^ siècle on ne peignait pas d'après le modèle vivant, il est difficile de comprendre ce que ces mots signifient. Au musée du Vatican se trouve une prédelle où sont rappelés quatre des miracles faits par le Saint. Elle fut attribuée d'abord à Lippi, puis à Martini, à Gozzoli et enfin à Fr. Cossa. Saint Hyacinthe figure au Louvre sur une toile de Carrache et sur une de Colombel provenant du couvent de Saint-Jacques et qualifiée de mauvais tableau par les spoliateurs. Les Frères Prêcheurs de Lyon possèdent un vitrail (cf. *Le P. Danzas*, *Œuvres artistiques*, Saint-Étienne, 1897, n° 48) et ceux de Biarritz une mosaïque représentant le Saint. Nous ignorons ce que sont devenus en 1792 : 1° la statue d'argent prise au couvent de Saint-Jacques; 2° le remarquable tableau de Fr. André, *le passage du Dnieper* arraché au noviciat de la rue du Bac.

Le cabinet des estampes de la Bibliothèque compte six gravures de l'apparition de la Vierge Marie au Saint. 1° A. Carazo inv., Raph. Sadeler exc. — 2° Sadeler, Venetiis. — 3° sans in-

perpétué le souvenir d'Hyacinthe, de Ceslas et de Sadoc; ils ont été chantés par les poètes, ils ont une place importante dans les annales, dans les chroniques de leur patrie, de leur Ordre, et ils ont trouvé de célèbres panégyristes. Pourquoi n'ont-ils pas eu, à proprement parler d'historien? C'est que, même à l'égard d'Hyacinthe, le plus célèbre d'entre eux, les archives offrent très peu de pièces anciennes : l'étude critique des sources, jointe à ce volume, le prouve. La plupart des documents datent du seizième siècle et à cette époque la

dication. — 4° Elias v. d. Bossche, M. de Vos inv., L. Clerc exc. — 5° M. de Vos inv., J. Collaert sculp., J. Collaert Vrints, exc. — 6° Ant. Sallerts inv., Cor. Galle, sculp. — Une 7e par Ayrard, représente la résurrection de Pierre de Proszowo. — Une 8e, C. Le Brun, inv., Mariette exc. et une 9e en vente chez Moncornet, rappellent le passage du Dnieper. — Une 10e montre le saint tenant en main l'ostensoir et la statue de la Vierge, comme au passage du Dnieper, mais entouré de malades. Au-dessous de la gravure sont 25 vers dont la naïveté ne manque pas d'une certaine grâce; ils commencent ainsi :

Jacinthe sans rame et sans voile,
Courageux marchait dessus l'eau,
Jésus fut son pilote et la foi son vaisseau,
Comme la Vierge son estoille.

Une 11e représente l'un des miracles que le saint fit après sa mort, I. Perous inv., Brodeur fecit, 1637. L'imagerie moderne donne une bonne apothéose d'Hyacinthe : Hubner inv., Seifert fecit. Un tableau de Melzl, gravé par Friedlema à Cracovie, montre le Saint sous l'aspect majestueux qu'ont en France les portraits du XVIIe siècle.

chaîne des légendes est déjà tissée dans la trame de l'histoire au point que tout menace de se rompre, si l'on veut délier.

Faut-il donc oublier ces fils aînés de la famille dominicaine, ces vieux saints dont la vie manifeste avec une singulière clarté les principaux aspects de l'Ordre des Frères Prêcheurs? Nous ne l'avons pas cru.

D'abord par la merveilleuse puissance des personnages, leur légende est belle, au point de charmer ceux qui se plaisent à voir les vieux chroniqueurs éclairer d'une lumière idéale le grand spectacle de la conversion des peuples; même à ce titre, il eût été désirable de rappeler les récits, dont Hyacinthe, Ceslas et Sadoc sont les héros.

Puis, comme dans la vie des saints, l'histoire l'emporte toujours en beauté sur la légende, n'était-ce pas faire œuvre plus haute encore, que d'ôter à la vérité, par un travail de critique, les voiles dont la paraient les fictions? Œuvre ardue, quoique l'histoire générale du moyen âge, objet de récentes études, permette de juger à leur juste valeur les documents qui concernent ces saints polonais, de définir leur rôle, de suivre l'évolution de la légende, de comprendre que, chez Hyacinthe, l'imagina-

tion populaire a vu l'action personnelle d'un homme, où il fallait souvent se contenter de reconnaître son influence. L'Hyacinthe légendaire parcourt à la fois tous les points du globe : c'est un géant fabuleux. L'Hyacinthe historique est un initiateur, père d'innombrables apôtres.

Enfin l'empire des hommes, qui exercent une grande mission sociale, se mesure en comparant l'état d'esprit où ils laissent une société, après avoir agi sur elle, avec l'état d'esprit où ils l'ont trouvée. Or cette comparaison, que nous avions ébauchée au cours des biographies, sans pouvoir, dans quelques pages, ressusciter une époque bien différente de la nôtre, va se préciser grâce à une restitution qui s'impose à nous pour conclure ce travail. Traduire par trois noms dominicains, modernes et français, ceux des PP. Lacordaire, Jandel et Captier, les noms d'Hyacinthe, de Ceslas et de Sadoc, permet à l'analogie de jouer le rôle d'un document ; si, parfois, la pièce d'archive a fait défaut, on acceptera avec une large confiance, ce qu'affirme la tradition, car la vertu de tels descendants prouvera la vertu des ancêtres.

*
* *

Avant d'accuser la ressemblance qui existe entre les Dominicains polonais du treizième siècle et les Dominicains français du dix-neuvième, il faut faire remarquer combien le théâtre de leur action fut différent.

La Pologne offrait à Hyacinthe un champ de labeur que les Dominicains n'avaient point encore ensemencé. Partout, en France, le P. Lacordaire rencontrait les vestiges de leurs œuvres, et dans le sol, il trouvait enseveli, comme un germe de résurrection, le corps du dernier prieur français, Joseph Faitot.

Ce prieur de Saint-Jacques, qui, sous la Terreur, maintint une communauté à Paris, lorsque tous les couvents des autres Ordres étaient dispersés ne connut ni la douleur de fuir devant l'ennemi comme Hyacinthe, ni la joie de le repousser comme avait pu le faire Ceslas, ni la gloire de mourir joyeux sous le glaive, comme Sadoc. Jour par jour, heure par heure, le prieur du couvent de Saint-Jacques avait soutenu le courage de ses religieux, sous cette persécution

enveloppante, énervante, de lois arbitraires qui partout entravent les manifestations de la vie. Certes s'élancer vers la mort libératrice et triomphante eût été moins profondément beau que l'agonie lente, où le P. Faitot se défendit contre toute attaque du dehors, contre toute défaillance du dedans, avec une énergie qui fit de chaque respiration comme le soupir suprême. Exhortant ses frères à tomber tour à tour dans les bras d'une mort lente et obscure, le dernier prieur français accomplit une tâche autrement dure que celle de Sadoc menant ses compagnons au martyre.

Aussi l'âme dominicaine ne quitta point notre patrie; quand y naquit l'homme qui devait la manifester au XIX^e^ siècle, cette âme passa du vieux prieur à l'apôtre que Dieu réclamait de saint Dominique pour la France nouvelle [1].

Le dernier Ordre religieux disparu de Paris fut le premier à vouloir revenir, et l'on peut

1. Cf. *Le Dernier Prieur du dernier couvent* (1736-1806), par le R. P. M.-D. Chapotin, des Frères Prêcheurs. Paris, 1893. « Rien n'a laissé dans l'histoire une trace plus lumineuse que les rares représentants de la dignité humaine dans les temps de bassesse, » écrivait le P. Lacordaire à Montalembert (6 décembre 1855). Il nous semble que dans l'histoire des Ordres religieux, la vie du P. Faitot est, à un degré rare, l'exemple de ce qu'un seul homme peut inspirer de tenue et de courage à une communauté expirante.

croire qu'il rentra en France sous la protection du saint polonais. En effet, vers le milieu de notre siècle, le P. Lacordaire exprimant son désir de ramener les Dominicains exilés, disait à Mgr de Quélen, archevêque de Paris : « Si nous rétablissions en France l'Ordre des Frères Prêcheurs, sans doute saint Hyacinthe nous serait favorable [1]. »

L'apôtre de la Pologne avait pu se comparer à son père Dominique. Henri Lacordaire prévoyait-il qu'un parallèle serait facile à établir entre lui et Hyacinthe Odrowąż? Comme le jeune Polonais lors de sa vocation, ce jeune Français était prêtre et chanoine, comme lui il connaissait la vie privée et publique de sa patrie, comme lui il savait qu'un homme n'est une créature raisonnable, « que si le corps dompté ne peut plus communiquer sa faiblesse à l'âme victorieuse, » et il apportait à saint Dominique la virginité du corps qui est une des forces de l'apostolat. Mais ils diffèrent en ceci : Lacordaire n'était pas seulement un initiateur destiné, ainsi qu'Hyacinthe, à former des indi-

1. Au moment où l'abbé Lacordaire partit pour Rome, Mgr de Quélen le chargea de faire copier la fresque de Sainte-Sabine qui représente la prise d'habit de saint Hyacinthe et de ses compagnons.

vidus pour en faire un peuple chrétien; avant d'enseigner il devait guérir les souffrances, dont le scepticisme et les idées révolutionnaires frappaient toute une génération française; il avait donc, sans doute par une permission de la Providence, perdu dans ce milieu la virginité de l'esprit et connu les angoisses qu'il faut traverser pour reconquérir la vérité.

La préparation d'Hyacinthe s'était faite à l'intérieur; né dans un siècle préoccupé de questions doctrinales, il pouvait, grâce à l'atmosphère où il se développait, écouter l'appel divin au fond de son âme; c'étaient au contraire les coups du dehors, qui, blessant Lacordaire, le portaient à rentrer en lui-même, pour y écouter la voix du Dieu vrai. Sans guide, celui qui devait guider les autres, s'était « enfanté laborieusement au christianisme, » dont la vérité lui était démontrée par les maux mêmes du dix-neuvième siècle. Dès qu'il fut chrétien, il fut prêtre, et cependant, lorsqu'il ajouta l'obéissance monastique à la vie sacerdotale, il ne s'y épanouit pas dans la joie, selon l'exemple d'Hyacinthe; « le sacrifice fut sanglant », son siècle incrédule jetant sur son holocauste des tristesses inconnues aux siècles de foi.

De même qu'Hyacinthe, Lacordaire était mar-

qué pour la prédication. Tous deux paraissent devant leur auditoire au prix d'un prodige. A sa première mission Hyacinthe traverse la Vistule, afin d'entrer dans l'église où il prêchera : c'est son habit dominicain jeté sur les flots rapides du fleuve, qui lui tient lieu de pont ; pour faire rentrer ce même habit dans la cathédrale de Paris, où Dominique avait prêché, Lacordaire doit franchir le courant de l'opinion publique, la subjuguer, se faire porter par elle. Libérant la chaire polonaise de l'influence allemande, Hyacinthe prit assez de puissance sur ses concitoyens pour leur révéler une vie où jusqu'alors ils ne voyaient qu'une loi étrangère ; par l'irrésistible séduction de sa parole, Lacordaire éleva ses compatriotes jusqu'à ces régions intellectuelles où l'on conçoit que seul le christianisme est source de vie pour les individus et les peuples. L'un établit la société sur le christianisme, l'autre, par le christianisme, voulut régénérer la société : œuvre semblable en son mobile et en sa fin, mais différente dans les moyens.

Aussi les miracles, par lesquels la prédication de ces deux apôtres fut soutenue, eurent-ils des caractères propres à frapper leurs auditoires divers. Hyacinthe parle aux Polonais ;

il parle également aux Slaves de tous pays, aux Allemands, aux Russes, aux Tatars, à d'autres encore, et les sons proférés en sa langue maternelle prennent une forme variée, avant d'arriver aux oreilles des auditeurs : ainsi qu'aux temps apostoliques, chaque peuple entend prêcher en son langage. Lacordaire s'adresse à des Français que divisent des traditions, des passions, des intérêts opposés; sa parole les saisit par les idées et les sentiments qui sont le patrimoine commun d'un même peuple, en un même temps. Il prend contact, non point seulement avec des individus, mais avec une nation; c'est en l'âme de cette nation que cherche à passer son âme.

Les prodiges faits par Hyacinthe frappent les sens; ceux qu'accomplit Lacordaire captivent l'intelligence. La Pologne, enfantine encore et sans culture, ne pouvait comprendre que les conquêtes sur la nature; à la France, vieillie dans la civilisation, il fallait les miracles intérieurs de la grâce, opérés dans l'abîme de l'âme, où l'homme contemple le plus clairement la vérité et où il connaît les plus ardentes allégresses. Sur la Pologne l'action d'Hyacinthe laisse une trace lumineuse. L'esprit de foi qu'il a tant contribué à mettre en l'âme de ses concitoyens

agit; ils accomplissent par l'apostolat de grandes conquêtes, et l'histoire de l'Église est pleine des services que la Pologne lui a rendus. A l'origine de la plupart des institutions chrétiennes florissantes de nos jours en France, on reconnaît l'influence du P. Lacordaire; c'est lui qui le mieux enseigna ou rappela qu'il faut s'associer pour écouter la parole divine, s'associer pour porter aux pauvres le pain du corps et de l'âme, s'associer pour s'instruire réciproquement de ce que certaines classes sociales ignorent des autres, s'associer pour pratiquer les vertus de la vie religieuse, sans lesquelles un pays n'est point chrétien au sens parfait du mot [1]. Celui qui le premier rendit à la France un Ordre apostolique, a donné des prédicateurs à presque toutes les chaires françaises. Ils maintiennent vivant le type de « l'apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, » apôtre profond dans sa pensée, héroïque dans sa vo-

1. Nous empruntons ces quelques souvenirs du P. Lacordaire à ses divers historiens, sans citer, car la liste des biographies exigerait plusieurs pages; on sait que son influence fut à l'origine des conférences de saint Vincent de Paul, des cercles catholiques, des associations pour le repos dominical, etc. On sait aussi que les Frères Prêcheurs furent le premier grand Ordre rétabli en France. Ils y avaient été précédés par quelques membres de la Compagnie de Jésus rentrés sous le nom de Pères de la Foi.

lonté, entraînant par l'éloquence, et cela sous une grâce d'austérité qui porte à l'holocauste de soi, sans autre mesure que la mesure faite par Dieu.

C'est ainsi que le nom du P. Lacordaire personnifie l'histoire du rétablissement des Dominicains en France, comme celui d'Hyacinthe personnifie l'histoire de leur établissement en Pologne.

L'organisation de l'observance monastique au sein des pays évangélisés par Hyacinthe se fit sous l'autorité de Ceslas; l'achèvement de l'œuvre du P. Lacordaire en France doit être attribuée au P. Jandel. Les religieux français, mieux préparés que les Polonais à comprendre la sagesse et l'harmonie de la législation Dominicaine, surent traverser, sans recours à l'étranger, toutes les crises de leur restauration, crises autrement difficiles à surmonter que celles des débuts, car on n'est plus aussi directement sous la grâce initiale accordée par Dieu aux fondateurs. Ils prouvèrent même que la vieille France enfantait encore des hommes de gouvernement, puisqu'ils eurent l'honneur de fournir en la personne du P. Jandel un illustre général à l'Ordre entier de Saint Dominique [1].

1. Nous n'avons naturellement point à rappeler ici l'œuvre immense entreprise par le P. Jandel pendant les 22 années

Hyacinthe et Ceslas laissèrent une province très florissante, dont la vie se répandit durant plusieurs siècles dans tous les pays voisins, et au loin par des missions[1]. Les trois provinces françaises restaurées par les PP. Lacordaire et Jandel comptent aujourd'hui de nombreux couvents, en France, en Asie et dans le Nouveau-Monde.

Sadoc et ses frères sont les précurseurs du P. Captier et de ses compagnons. Dans l'école d'Arcueil, où les Dominicains avaient « réchauffé les enfants de France au contact de leur cœur de prêtre, pour les envoyer en 1870 combattre au premier rang des défenseurs de la patrie, » on vit, l'année suivante, arriver des bourreaux ; et il y eut, pour les Dominicains français, une note douloureuse inconnue des Polonais. A Sandomir les persécuteurs ne furent ni des chrétiens ni des compatriotes, tandis qu'à Arcueil, c'étaient des baptisés, rebelles à la

(1851-1873) de son généralat, cf. *Vie du Révérendissime Père Alexandre-Vincent Jandel, 73e maître général des Frères Prêcheurs*, par le R. P. Hyacinthe-Marie Cormier, 2e éd. Paris, Poussielgue, 1891.

1. La « *Provincia S. Hyacinthi* » ne se compose plus aujourd'hui que de treize couvents et de cent trente religieux. Le provincial réside à Léopol.

En 1852, le P. Lacordaire avait adjoint, au grand Ordre, un Tiers Ordre enseignant

grâce du baptême, des Français incapables de comprendre ce qu'est une patrie, de ces gens que l'histoire a flétris sous le nom de Communards. Ils saisissent cinq Dominicains et quelques laïques, auxiliaires ou serviteurs : « Vous serez des témoins, » dit celui qui commande. Mais le seul témoignage requis est celui du sang.

Les vénérables martyrs d'Arcueil n'expirent pas comme ceux de Sandomir sous le toit de famille. On les arrache de leur demeure; on les sépare de leurs frères. En marche, ainsi que les éclaireurs au début d'un combat, ils tombent fusillés sur les grands chemins. Ici point de mélodieux *Salve*. Un simple mot s'échappe des lèvres du prieur, celui qu'il a coutume de répéter chaque jour aux âmes de volonté généreuse : « Allons, mes amis, pour le bon Dieu! »

Sadoc et ses compagnons enseignèrent à la Pologne, nation marquée de Dieu pour le martyre, comment on meurt. « Il faudrait avoir passé par le martyre pour devenir un maître parfait », disait le P. Captier [1] ; aura-t-il ensei-

1. R. P. Régnier, du T. O. enseignant de Saint-Dominique : *Vie du Père Captier*, Paris, Albanel, s. d. — *Oraison funèbre du T. R. P. Captier*, par le R. P. Adolphe Perraud (3 juillet 1871). — *Discours et conférences sur l'éducation*, par le P. Captier, Paris, 1872. En 1896, S. Em. le cardinal archevêque de Paris ordonna

gné à la France, glorieuse tant qu'elle fut fidèle à sa vocation d'apôtre, comment on se régénère pour l'apostolat? L'avenir le dira.

Ceux qui ont une confiance passionnée en l'action des Dominicains français sur les destinées de la France, peuvent chercher des motifs d'espoir dans l'œuvre accomplie par les premiers Dominicains polonais. Si le temps a touché et atténué quelques-uns de leurs traits, les contemporains des PP. Lacordaire, Jandel et Captier, en rétabliront sans effort toute la beauté. Au dix-neuvième siècle « un souffle a passé » sur Hyacinthe, Ceslas, et Sadoc; « ces morts » du treizième siècle « revivent » : on les a vus [1].

la constitution d'un tribunal diocésain pour l'enquête canonique, qui doit précéder la demande d'introduction en cour de Rome de la cause de béatification du P. Captier et de ses compagnons. Le R. P. Xavier Faucher, O. P., fut désigné comme postulateur.

1. *A quatuor ventis, veni, Spiritus, et insuffla super interfectos istos, et reviviscant.* Ezechiel, XVII, 9.

BIBLIOGRAPHIE

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE (1).

A. Biographies de saint Hyacinthe et de ses compagnons.
B. Discours, Panégyriques et Poésies.
C. Procédures de Canonisation et Culte.
D. Écrits divers.

A

I

Stanislaus Cracoviensis, *De Vita et prodigiis S. Hyacinthi commentarius anecdotus cum triplice appendice.*

1. *De prodigiis nonnullis S. Hyacinthi post scriptum ab Stanislao commentarium.*

2. *De inventione et bina translatione ossium B. Hyacinthi.*

(Auctore Thoma Syczovio.)

(1) Grâce à la très obligeante intervention de M. Górski, délégué de l'Académie des sciences de Cracovie, et au secours du regretté M. Suzin, conservateur adjoint de la Bibliothèque polonaise, nous avons reçu en communication certains documents rares, que les Bibliothèques françaises ne possèdent pas. Notre ignorance de la langue polonaise a été suppléée par la compétence d'une amie dévouée.

Le R. P. Erhle, S. J., préfet de la Vaticane, les RR. PP. Dominicains de Rome, et M. Deprez, conservateur au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale ont bien voulu nous aider à réunir ces notes bibliographiques.

3. *De novæ capellæ et altaris erectione, in honorem eiusdem S. Hyacinthi.* (Auctore Severino Cracoviensi.)

Fol. Mss. Bibl. Chigi. Arm. D. 771.

Ce manuscrit, dont l'Archive généralice des Frères Prêcheurs possède une copie (X, 1374), est sans doute celui remis au pape Paul IV pendant les procédures de la canonisation. Il a été publié dans les *Monumenta Poloniæ Historica*, t. IV, Lwów, 1884, pp. 818-841, sous ce titre : *De Vita et miraculis Sancti Iacchonis* (Hyacinthi), *Ordinis Fratrum Prædicatorum, auctore* Stanislao, *lectore Cracoviensi, ejusdem Ordinis*, par le Dr Ludwik Ćwikliński, et enrichie par l'éditeur de notes très intéressantes. Le Mss. original, qu'Echard (An. 1350, I, p. 632) croit avoir été écrit au milieu du quatorzième siècle, est perdu. La plupart des biographes d'Hyacinthe semblent ignorer l'existence de ce document, le plus ancien, le plus important, le seul qui présente tous les caractères d'une histoire authentique du Saint.

II

Vita B. Hyacinthi Ord. Prædicatorum.

Ce manuscrit de la Bibl. Angelicade Rome doit être un extrait de la biographie du Saint par Stanislas, car il porte la mention « ex codice Chisio », et l'explicit : *Per me fratrem* Mathiam *Predicatorum Polonorum, anno Domini MD. Dominica Septuagesime*, semble indiquer le travail d'un copiste.

III

Albertus Leander Bononiensis, *De Viris illustribus O. P. libri IV in unum congressi.* Bononiæ, A. D. 1517, f. 175 à f. 178 : *B. Jacynthi Poloni, Ord. Præd., Vita.* Rééditée par Surius : *De probatis Sanctorum vitis*, VIII, 1618, pp. 170-173, et dans les *Acta Sanctorum*, t. III, Augusti, pp. 319 et suiv.

Cette vie eut une grande célébrité en Pologne, et ce fut, entre tous, le document sur lequel le roi Sigismond s'appuya en 1518 pour postuler la canonisation d'Hyacinthe.

IV

Serafino Razzi, *Le Vite dei Santi e Beati di S. Domenico.* Firenze, 1577-1588; Palermo, M. DC. V ; pp. 82-87 : *S. Giacinto.*

V

Primera parte de la Historia general de S. Domingo y de su Orden de Predicadores, por el Maestro Fray Hernando de Castillo. Ed. I^a^, Madrid, 1584; pp. 80-105 v° à 108 v° et 309 r° à 310 r°, sont rapportés les principaux événements de la vie d'Hyacinthe.

VI

Żywoty Świętych... przez księdza Piotra Skargę, S. J., 1585. Wiedeń, 1859. — *Żywot Św Jacka Polaka, Zakonu Św. Dominika, wzięty z klasztoru krakowskiego, z starodawna pisany i od Leandra Alberta Włocha summowany.* Augustus (Sierpień, 16 dnia), p. 140.

Cette vie des saints écrite en 1585 par le célèbre prédicateur Skarga a été réimprimée en dernier lieu à Vienne en 1859. Elle n'a d'autre intérêt qu'un intérêt littéraire puisqu'elle est empruntée aux récits des PP. Sévérin et Albert Leander.

VII

De Vita, miraculis et actis canonisationis Sancti Hyacinthi Confessoris Ordinis Fratrum Prædicatorum libri quatuor, auctore R. P. F. Severino Cracoviensi, *Magistro Sacræ Theologiæ ejusdem Ordinis.* Romæ, ex Typographia Gabiana, Anno 1594, in-12, 399 pp.

Cette vie, dédiée à Sigismond III, a pour sources Leander, M. Cromer, Miechovius et les Annalistes de l'Ordre des Prêcheurs. Le premier livre : *De Vita B. Hyacinthi,* pp. 7-73, n'offre pas grand intérêt. Le second : *De Miraculis... post ejus obitum,* pp. 74-144, complète le récit de Stanislas (cf. A, I). Mais l'importance du travail de Séverin Lubomlius, procureur de la canonisation, est tout entière dans les livres III et IV, pp. 145-395, dont l'un reproduit les actes du procès de canonisation et dont l'autre donne le récit des fêtes qui eurent lieu à cette époque. A la fin : listes des saints canonisés par Pie II. Hymne [XIII strophes de 4 vers chacune] par Mutius de Sfortia et Oraison de l'Office du Saint.

[Trad. française par Le Clou, Arras, 1602, in-8°, et polonaise par Grodzicki, 1690.]

VIII

Vita e Miracoli di S. Giacinto, confessore dell' Ordine de' Predicatori, descritta da Fra Innocentio Cybo Ghisi. Verona, 1594, in-8°, 136 pp. (Arch. Gen. Ord. Præd. X, 1376).

IX

Girolamo Accolti, *Vita di S. Giacinto*, 1594.

X

Augustinus Montalcinus, O. P., *Summum vitæ et miraculorum Hyacinthi.* [Trad. en italien. Romæ, 1595, in-8°.] (Chevalier, *Répertoire.*)

XI

Flos Sanctorum o libro de la vida de los Santos, por el R. P. de Ribadeneira, S. J. Madrid, 1599-1610, 1624, 2 vol. — *Vida de San Jacinto, de la Orden de Santo Domingo*, XVI, Agosto, pp. 333-337.

XII

Historia della vita, miracoli e canonizatione del B. P. Giacinto, de natione Pollaco, del S. Ordine de Predicatori. Napoli, 1601. Diego Mas [*sic*].

XIII

Tutelaris Silesiæ, seu de Vita rebusque præclare gestis B. Ceslai Odrovansii Commentarius Fr. Abraham Bzovii.

Accedit officium B. Ceslai vetustissimum.

Cet ouvrage plus littéraire qu'historique fut imprimé a Cracovie en 1608, puis dans les *Acta Sanctorum* (édit. de 1725 et réimpr. de 1867) au tome IV de Juillet. J. Nep. Ceslas

de Montbach en donna une édition à Breslau, 1862, in-8° IV, 36, 12 pp.

XIV

Delle Vite degli Huomini illustri di S. Domenico, Parte I^a^ di Fra G. Michele Pio, M. T. Bologna, M. DCXX; pp. 37-43, n° 26 : *S. Giacinto d'Oldrons, Polacco*; — p. 44, n° 27 : *B. Ceslao d'Oldrons, Polacco*; — pp. 44-45, n° 28 : *F. Henrico di Moravia*; — p. 45, n° 29 : *B. Hermano primo, Tedesco.*

Les sources de ces notices très légendaires sont Taëgi, Bzowski, S. Razzi, Leander et le Bréviaire de l'Ordre des Prêcheurs.

XV

Fr. André Fauré, *Abrégé de la vie et des miracles de saint Hyacinthe*, Paris, Sonnius, MDCXXXIX, in-8°, 143 pp. Dédicace à Mess. Armand de Bourbon, P^ce^ de Conty, auquel il est dit : « Ceux qui connaissent la singulière dévotion que vous portez à ce grand Saint, le zèle que vous témoignez pour son imitation et pour sa gloire, et la confiance que vous avez en ses mérites, ne peuvent douter qu'il ne vous ait gravé dans son cœur ». A la suite de cette pieuse monographie se trouvent les Litanies et l'Oraison de Saint Hyacinthe.

XVI

Kort Begryp van det leven en den mirakelen van den H. Hyacinthus. Bruxelles, 1641, in-12. (Chevalier, *Répertoire*).

XVII

La Vie du glorieux S. Hyacinthe, grand favory de la Vierge, l'Apôtre des païs septentrionaux, l'Azile de tous les affligez et le taumaturgue des plus signalez de l'Église, extraite des vies des SS. composée par M. Jean de Rechac de Ste-Marie, de l'ordre des Frères Prêcheurs du couvent des Jacobins reformez de la rüe Neuve St Honoré. A Paris, chez Sébastien Huré, rüe S. Jacques au Cœur bon. M.DC.XLIII, in-12, 261 pp.

Ce livre a pour sources Malvenda, Bzovius, Pio, etc.; une Préface, pp. 1-5, est suivie, pp. 6-240, de la biographie du Saint; pp. 241-244, litanies en l'honneur du gl. St Hyac. dressées par l'auteur; pp. 245-249, oraison du gl. St Hyac.; pp. 252-258, congratulations spirit. aux grans inest. bonheurs de St Hyac. qu'on appelle communément *Gaudez*, soit XV strophes de 6 vers latins chacune; pp. 258-261, autre cantique par la Rde Mère Sr Julienne Morelle, religieuse de l'Ord. des FF. PP. au Monastère de Ste Praxède en Avignon, IX strophes de 6 vers, du même rythme que les précédents.

J. de Giffre de Rechac de Ste Marie, car il porte tous ces noms, établit une chronologie de la vie du Saint, qui ne s'appuie sur rien.

XVIII

Sagro Diario Domenicano... composto dal R. P. Maestro F. D. M. Marchese. Napoli, MDCLXXVI.

T. IV, pp. 118-121 : *Vita del Beato Ceslao, fratello di S. Giacinto;* — pp. 481-493 : *Vita di S. Giacinto.*

Les sources sont Bzovius, del Castillo, Malvenda, etc., et ces notices atteignent le but d'édification qu'elles se proposent.

XIX

Vies des Saints composées d'après Lipeman, Surius, Ribadeneira, etc. par le R. P. François Giry. Paris, 1684, vol. II, col. 614 à 623 : *Saint Hyacinthe, religieux de l'Ordre de S. Dominique.*

XX

Chronicon fratrum Ordinis prædicatorum, auctore R. P. M. Magistro Fratre Antonio Senensi, *Lusitano.* Parisiis, apud Nic. Nivellium, MDLXXXV, 87 pp.

Quelques lignes sont consacrées à saint Hyacinthe envisagé comme prophète.

XXI

P. Dom. Frydrychowicz, O. P., *S. Hyacinthus Odrovasius. Principalis Hierarchicus universalis Regni Poloniæ patronus.*

Cracoviæ, 1687, in-fol., 245 pp. Cet ouvrage orné de 9 gravures par Tob. Stekel contient une dédicace non paginée; des approbations; 112 vers en l'honneur de saint Hyacinthe, de Stan. J. Biezanowski, Ord. Minor.; la bulle de Clément VIII qui donne Hyacinthe comme patron à la Pologne; deux lettres de Grégoire XV (1623) sur les patrons de la Pologne; une d'Innocent XI (1683), qui maintient les privilèges d'Hyacinthe comme patron du Royaume; les lettres par lesquelles on postula la canonisation; l'histoire du culte d'Hyacinthe, même en France; des notices sur le B. Ceslas, Henri le Morave, Hermann le Teutonique, la B^ve^ Bromislava (*sic*), etc.

XXII

L'Année Dominicaine ou les vies des Saints... de l'ordre des Frères Prêcheurs, recueillies par le P. Thomas Souèges. Amiens, 1691. T. IX, 2 juin, pp. 45-48 : *la Vie et le martyre du B. Sadok, Polonois, et de* 48 *religieux ses compagnons, d'après le* P. Michel Pie; rééditée et amplifiée, Lyon, 1893. — T. X, 16 juillet, pp. 681-688 : *la Vie du B. Ceslas, compagnon de S. Hyacinthe, d'après* J. de Rechac et Bzovius (rééd. Lyon, 1895). — 16 août, pp. 1-29 : *la Vie de saint Hyacinthe*, d'après Okolski, etc.; rééditée, Lyon, 1899, pp. 613-646.

L'objet de ces notices est surtout l'édification.

XXIII

Ephemerides Dominicano-sacræ. Das ist Heiligkeit und Tugend voller Geruch... Lust Gartens Prediger Orden... durch R. P. F. Fredericum Steil, *Bingensem, Ord. Præd., SS. Theologiæ Professorem.* Dillingen, 1691. T. I, p. 152 : *Leben und Marter des H. Sadoch und seiner Mitgesellen.* — T. II, pp. 64-65 : *Leben des Heiligen Ceslas;* — pp. 255-272 : *Wunderbarliches und Hochheiliges Leben des septentrionalisch Marianischen Apostolischen Predigers S. Hyacinthi Grafens von Odrovons.*

Ces notices empruntées à Séverin pour Hyacinthe, à Bzo-

vius et à Pie pour Ceslas, à Miechovius et à Ferrarius pour Sadoc, sont sans grand intérêt.

XXIV

Les Vies des Saints pour tous les jours de l'année, par le R. P. Jean Croiset, S. J. Lyon, Boudet, 1723, fol. T. II, pp. 207 à 210, se trouve, à la date du 16 août, une vie de saint Hyacinthe, suivie de quelques réflexions morales.

Comme conclusion, le P. Croiset montre que la fidélité d'Hyacinthe à la grâce reçue, lui obtint une vocation plus haute. D'abord chanoine, il devint religieux, puis l'une des gloires de son Ordre.

XXV

Summus orbis lechii patronus D. Hiacynthus, Cracoviæ, 1723. (Biblioth. des Krasiński, Varsovie.)

XXVI

Histoire abrégée des premiers disciples de saint Dominique, publiée dans la *vie de saint Dominique de Guzman*, par le R. P. A. Touron, O. P. Paris, MDCCXXXIV. — *Saint Hyacinthe*, pp. 588-622. Sources : Stanislas (Mss.), Longin, Severin, Bollandistes, Bzovius, Leander, Croiset. — *Saint Ceslas*, pp. 622-638. Sources : B. Humbert, Bzovius et les Bollandistes. — Les *B. Paul de Hongrie* et *Sadoc*, martyrs, pp. 638-648. Sources : Th. de Apolda, S. Antonin, Bzovius, Leander.

Bien que les faits historiques semblent la préoccupation dominante de l'auteur de ces notices, elles sont plus intéressantes pour la littérature que pour l'histoire.

XXVII

Acta Sanctorum, 1737-1867, Julius, t. III. J. Cuperus, *Commentarius prævius*, pp. 309-39; d'après Stanislas, Séverin et les historiens polonais. — Augustus, t. III, pp. 182-204. *Commentarius prævius*, d'après Bzovius et J. de Rechac.

Les actes réunis au couvent de Breslau par le B. Humbert ayant été brûlés en 1525 par les Luthériens, le P. Cuper trouve qu'il y a peu de documents pour la vie du B. Ceslas.

XXVIII

Nowowiejski, *Phœnix decoris et ornamenti provinciæ Poloniæ, S. Ord. Præd., D. Hyacinthus Odrovansius redivivus in magnanimis viris sanctitate vitæ, scientia et eruditione cultus divini zelosissima promotione vestigiis inhærentibus.* An. Domini 1752. Posnaniae, Acad.

XXIX

Jaroszewicz... *Matka świętych Polska... roku pańskiego* 1767, w Krakowie, w drukarni Stan. Stachiewicza. P. 346 : Dzień XVI Lipca. *Żywot Błogosławionego Cesława Zakonu S. Dominika.* Ex A. Bzovio apud Bollandistas, t. IV. Julii. P. 394 : Dzień XV Sierpnia. *Żywot Świętego Jacka Zakonu Kaznodziejskiego.* Ex Leandro Alberto, in vita ejus, ex aliis plurimis ap. Bollandistas.

Les vies du B. Ceslas et de S. Hyacinthe que donne ce recueil : *La Pologne, mère des Saints*, sont de simples extraits des Bollandistes.

XXX

Kliszowski, *Żywot Św. Jacka*, 1750.

XXXI

Hyacinthus D. Cracoviensis primus et canonicus. Varsovia, 1786. (Bibl. des Ossoliński à Lwów.)

XXXII

Antoniewicz, *Święty Jacek, legenda*, dans *Kolenda Rodzin katolickich.* Cracovie, 1854, pp. 53-9. (Chevalier, *Répertoire.*)

XXXIII

Vita di San Giacinto, dell' ordine de Predicatori, apostolo del settentrione et taumaturgo del secolo decimo terzo,

descritta dal P. Domenico Bertolotti, *dello stesso istituto.* Reggio, S. Calderini; Modena, N. Zanichelli, 1857, in-8°, 263 pp.

Cette biographie s'efforce d'établir ce qui appartient à l'histoire. L'auteur n'a eu à sa portée que peu de documents, et il s'appuie presque toujours sur Bzovius.

XXXIV

Leben des H. Hyacinth, von Silesius (Dr A. Swientek). Landshut, G. Rudolph, 1857.

XXXV

Żywot Świętego Jacka, wyznawcy zakonu kaznodziejskiego, apostoła północnych Słowian, rozkrzewiciela zakonu kaznodziejskiego w Polsce, patrona królestwa polskiego, na pamiątkę 300 letniej rocznicy Jego kanonizacyi skreślił Fr. Sadok Werberger, *Zak. kaznodziejskiego.* W Krakowie, w drukarni « Czasu », Fr. Kluczyckiego i sp., 1894, in-16, 165 pp.

Cette intéressante monographie de S. Hyacinthe écrite à l'occasion du 3e centenaire de la canonisation a été traduite pour nous. Plus que tous les auteurs, le P. Werberger distingue la légende de l'histoire et cherche dans l'enchaînement des faits une chronologie rationnelle à défaut de chronologie historique.

XXXVI

P. S. J. Żywot i czasy Św. Jacka, patrona królestwa polskiego, apostoła Słowian, na tle historycznem. Na pamiątkę 300 letniej rocznicy jego kanonizacyi skreślił..... (Wydawnictwo groszowe imienia T. Kościuszki.) Kraków, druk Anczyca, 1894, in-8°, 40 pages.

XXXVII

Nachtrag zum Leben des H. Hyacinth, von Dr J. Chrząszcz. *Schles. Pastoralblatt.* Breslau, 1er mars 1896, pp. 53-55.

C'est un des abrégés de la vie de ces saints les plus exacts. L'auteur, Silésien, dit dans son avant-propos avec le poète :

« Et pius est patriæ facta referre labor. »

XXXVIII

Drei Schlesische Landesheilige : Der H. Hyacinth, der Sel. Ceslaus, und die Sel. Bronislawa, von Dr Joannes P. Chrząszcz. Breslau, Aderholz, 1897, in-8°, pp. 96.

B

I

N. Hussovianus, *De Vita et gestis Divi Hyacinthi opusculum*. Tetrastichon sur la fam. Odrowąż. Préface de 14 vers. Dédicace en prose à C. de Szydlowiec; poème de 440 hexamètres; 1re éd. 1525; réédité par Pelczar dans les *Nicolai Hussoviani Carmina*. Cracovie, 1894, t. III, pp. 56-97.

Poème intéressant par ses sources, car aux vies de Stanislas et de Leander, il joint les documents de Stanislas, aujourd'hui égarés, qui furent parmi les pièces admises à figurer au procès de canonisation. Les notes dont M. le chanoine Pelczar accompagne ce poème y ajoutent un grand intérêt historique.

II

J. C. Stella, *Carmen*, 1594.

III

Juan Arista, *Octavos reales seu elogio del glorioso S. Jacinto*. Mejico, 1597, in-4°. (Chevalier, *Répertoire*.)

IV

Míguel de Cervantes.

A San Jacinto.

Publié plusieurs fois ; en particulier dans les *Obras : Poesias sueltas*. Ed. Rivadeneyra, I, p. 616, et n° 125, t. XLIII du Przegląd Powszechny, Kraków, 1894, I, 4, d'apres la *Relacion*

de las fiestas celebradas en el convento de padres predicatores de Zaragoza en la canonisazion de S. Iacinto por Jeronimo Martel. Robles, 1597.

On donna à gloser la Redondilla :

« El cielo á la Iglesia ofrece
« Hoy una piedra tan fina,
« Que en la corona divina
« Del mismo Dios resplandece. »

et Cervantes obtint le prix avec des vers qui expriment peu ou point d'idées.

V

Sertum gloriæ S. Hiacinthi Poloni vitam et laudes ipsius octo concionibus et septem oracionibus complectens. Studio et industria R. Abraham Bzovii, *Ord. Prædicat., S.Theologiæ Lectoris confectum, atq. collectum.* Venetiis, apud Marcum Antonium Zalserium, 1598.

Au-dessous du titre est une petite gravure de la vision de S. Hyacinthe avec une banderolle portant ces paroles : *Gaude, fili mi Hyacinthe*, etc. Dédicace au cardinal Perotto, p. 1, deux anagrammes de 4 vers et une ode de 8 vers du P. Gerardini, S. J.; pp. 1-15, Discours de Bzovius, p. 10, Epigramme en 12 vers de G. Blancus, év. de Grasse et de Vence (trad. en français, Paris, Vaton, 1846); deux énigmes l'une de 8 vers, l'autre de 4, par le P. Gerardini, S. J.; p. 17, Pièce de vers (24) de M. J. Constantius de Saragosse; pp. 18-75, cinq Discours de Bzovius; p. 76, Dialogue de 24 vers entre S. Dominique et S. Hyacinthe, pour une fête célébrée à Saragosse, par Christ. Spluga, de l'ordre de S. François; pp. 77-118, deux discours de Bzovius; p. 119, Épigramme de 24 vers de M. Roi, de Saragosse; pp. 120-144, Discours de Bzovius dans lequel il cite beaucoup de vers écrits par des poètes de Saragosse : P. Ortiz, etc.; pp. 145-154, Discours du cardinal anglais Alain, du titre de S. Martin; pp. 155-164, Discours de Cynus Campanus, avocat au Consistoire, imprimé par Séverin dans sa vie du Saint; pp. 165-174, Discours du P. Negrone, S. J., prononcé à la Minerve, le 24 avril 1594 (imprimé à Rome, 1594, in-4°, 18 pp., et dans les Orationes sex

presb. S. J. Mediolani, 1598, in-8°); pp. 175-202, Discours de P. M. Rangoni, Cistercien, prononcé le 17 mai 1594; pp. 203-214, Discours du P. Camille Balliani, O. P., prononcé à Milan dans l'église de S. Eustorge en 1594; pp. 214-223, Discours (très éloquent) improvisé par J. Chrysostome Trabicinus, dominicain polonais, dans une réunion qui eut lieu en 1595 à Bologne, pour célébrer la fête de S. Hyacinthe; pp. 223-227, Improvisation de Nicolas Spinula à Saragosse (1594), en l'honneur de S. Hyacinthe et de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

VI

Cantique de la Révérende Mère Sr Julienne Morell, religieuse de l'Ordre des Frères Prêcheurs au monastère de Sainte-Praxède en Avignon.

Ces neuf strophes de six vers chacune ont été publiées plusieurs fois, en particulier dans la vie de S. Hyacinthe par Jean de Réchac.

VII

R. P. Fr. Fabiani Bircovii, Doct. Ord. Prædicat: *S. Dominici Orationes Ecclesiasticæ*. Cracoviæ, sumpt. Burchardi, 1622, in-4°, 496 pp.

Parmi ces discours se trouvent les panégyriques de S. Hyacinthe et du B. Ceslas.

VIII

Pawel Ruszel, *Tryumph na dzień Ś. Jacka, kazanie*. Wilno, 1641.

Ce sermon polonais d'un Frère Prêcheur du dix-septième siècle est, au dire de Chodykiewicz (l. IV, c. I, p. 333), plein d'érudition.

IX

Ager Dominicanus una cum fragrantioribus liliis in eo crescentibus; elogiis rythmicis exornatus a R. P. Thoma Gay, O. P., 1602, n° 6. *Elogium S. Hyacinthi.*

Description des médaillons qui ornent le chœur de l'église des Frères Prêcheurs à S. Maximin (voir D, n° VIII).

X

J. Minasowicz, *De Hyacinthus pieriis numeris decertatus*, Varsoviæ, 1785, in-8°.

XI

Saint Hyacinthe, de l'Ordre de Saint Dominique, patron de la Pologne, par le R. P. J. A. Gaffre, du même Ordre, Paris, Desclée, 1897, in-32, de 31 pages avec illustrations.

Cet éloquent panégyrique fut prononcé au Canada.

C

I

Processus Canonisationis. Les Cod. Vatic. lat. 6059 (217 pp.) et 6060 (137 pp.), écrits sur papier, in-folio, contiennent le procès de Cracovie de 1522, copie à peu près contemporaine; le Cod. Vatic. lat. 6061 (97 pp., papier, in-folio) donne la relation officielle et porte les signatures des auditeurs de Rote sur le procès de 1591.

II

Processus Canonisationis B. Jacinthi, Poloni, Ordinis Prædicatorum, anno 1591, 14 *februarii.* Bibl. Angelica Urbis. Mss. F° Antico, 313.

Ce mss. de 277 pages est relié en parchemin, avec titre imprimé. *Inc. Cracovien. Canoni*[is] *Beati Jacinthi, præsupposita relatione Ill*[mæ] *Congregationis sacrorum rituum sub die* 2[a] *Julii in hac causa facta...* Il n'y a point d'explicit. Près de la moitié du volume étant rempli par des prières postérieures à la date indiquée dans le titre et surtout par les discours tenus au consistoire du 31 mars 1594, il semble bien qu'on soit en présence de pièces originales.

III

Serenissimo Domino nostro Gregorio XIII Pontifici Maximo. Cracoviensis Canonizationis Beati Jacinthi, Poloni, Ordinis Praedicatorum, Relatio. Bibliothèque Nationale. Fonds latin, 5382. Mss. de 23 feuillets, qui semble une copie. Reliure aux armes de Louis XIV.

Le P. Séverin mentionne cette pièce de 1591, mais il ne la publie pas; c'est une simple recommandation, au pape Grégoire XIV, du procès commencé.

IV

Documenta de Patronatu S. Hyacinthi super Poloniam et Lithuaniam. (Archiv. Gen. Ord. Præd., Lib. G. G. G., p. 237.)

V

A. X. Grodzicki, *Historya kanonizacyi Św. Jacka*, Kraków, Kobyliński, 1595.

VI

Petitio facta SS. D. M. Paulo V anno 1607 *per R. P. M. Fr. Abrahamum Bzovium, Commissarium conventuum Silesiæ, pro translatione corporis B. Ceslai in locum digniorem.* (Archiv. Gen. Ord. Præd., X, 808.)

Cette pétition écrite de la main même du P. Bzowski est une attestation de l'authenticité des reliques du B. Ceslas.

VII

Fidèle rapport de plusieurs guérisons miraculeuses de diverses maladies arrivées depuis peu en la ville d'Angers et paiis d'Anjou par l'intercession de S. Hyacinthe, religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs dont l'autel et l'image sont en l'Église des dicts Frères Prêcheurs, dits Jacobins, à Angers.

Imprimé à Angers chez Antoine Hernault, 1633, pp. 183-189, une pag. mss.

La particularité de cet opuscule est de faire mourir Hyacinthe à 40 ans. L'auteur raconte comment quelques malades furent guéris de 1619 à 1621 par l'intercession du Saint.

VIII

Transcript. Processus remissionialis et compulsatorii Wratislaviensis super cultu immemorabili B. Ceslai Odrovansii. 1 vol. in-fol. Mss., 1224 pp. (Archiv. Gen. Ord. Præd., X. 809.)

IX

Causa B. Ceslai. Positio super confirmatione cultus ab immemorabilii. Romæ, Cameræ Apost. 1712. (Arch. Gen. Ord. Præd., X, 810.)

X

Causa B. Ceslai. Positio super concessione officii et missæ. Romæ, Camer. Apost. 1712. (Arch. Gen. Ord. Præd., X, 811.)

XI

Nabożeństwo do Św. Jacka Odrowąża wznowione na sześcsetletnią rocznicę. Kraków, 1857.

Ce livre de prières au Saint, édité pour le six centième anniversaire de sa mort, renferme, avec des brefs pontificaux et la vie d'Hyacinthe par Skarga, des Hymnes d'Hołowiński traduites du Bréviaire et des vers de Vincent Pol.

XII

Zur Verehrung des Heil. Hyacinthus, von Pfarrer Joseph Gregor. *Schlesisches Pastoralblatt*, Breslau, 15 Avril 1896, pp. 87-89.

L'objet de cet article, très documenté et bien fait, est d'obtenir que, dans le diocèse de Breslau, comme dans la plu-

part des diocèses voisins, la fête de S. Hyacinthe soit double de 1re classe avec Octave, que l'Oraison du Missel des Frères Prêcheurs, introduite dans celui du diocèse, en 1640, et supprimée plus tard, soit rétablie, enfin que le nom du Saint soit plus généralement introduit dans les Litanies, ainsi qu'il l'était autrefois.

XIII

Breviarium juxta ritum S. O. Prædicatorum.
Die II. Junii, B. B. Sadoc et Sociorum XLVIII Mart.
Die XVI. Julii, B. Ceslai. Conf.
Die XVI. Augusti, S. Hyacinthi.

M. Swientek (cf. D. VII, pp. 509-510) signale : 1° dans l'antiphonaire dominicain de Ratibor, qui est maintenant conservé au musée de Breslau, l'Antiphona :

Memor Pater, o Jacinte,
Naturæ nostræ fragilis
Stans coram summo judice
Nos tuis juva meritis.

Et 2° à l'Archive généralice des Dominicains, l'hymne :

« O flagrans miræ face charitatis,
Sidus exortum gelidis Polonis, etc.,

qui fait sans doute partie d'un office mss. de S. Hyacinthe, indiqué par le P. Martinelli : *In Hymnos Breviarii FF. Prædicatorum.*

Ainsi que nous l'avons dit, un très ancien office du B. Ceslas se trouve à la fin du *Tutelaris Silesiæ* du P. Bzowski.

D

I

Note sur la famille Odrovonsia, s. d. (Arch. Gen. Ord. Præd., Lib. G. G. G., p. 34.)

II

Antoni z Przemyśla, *Sprawa dobra o zakonnej prowincyi Jacka.* Lwów, Bernath (ou Bernart), 1599.

Ce livre renferme quelques renseignements sur les fondations faites par S. Hyacinthe.

III

Propago D. Hyacinthi Thaumaturgi Poloni, seu de rebus præclare gestis in Provincia Poloniæ Ordinis Prædicatorum. Commentarius P. Abraham Bzovii, *Sacræ Theologiæ Magistri, Ord. Prædic.*, Venetiis, MDCVI, in-4°, 118 pp. (Biblioth. de l'Institut Ossoliński.)

C'est en orateur que le P. Bzowski raconte l'histoire de la province de Pologne et de son fondateur. Par l'exposé trop peu précis de l'origine des couvents russes, cet adversaire ardent de leur séparation d'avec la Pologne fournit des arguments pour leur érection en province indépendante.

IV

Russia Florida rosis et liliis, hoc est sanguine Prædicatorum religione et vita antea FF. O. Prædicatorum peregrinatione inchoata, nunc conventuum in Russia stabilitate funduta, per R. P. F. Simonem Okolski, S. T. M., *Priorem Tysmieniceñ., luci exposita.* Leopoli. Typis Coll. S. Jes. apud Sebast. Nowogorski. Arch. Typ. A. 1646, 172 pp.

Dans la préface de son livre (cf. D. V), le P. Chodykiewicz se défend d'être un simple continuateur de cet ouvrage et le P. Sadok Barącz trouve extraordinaire qu'Okolski ait commis autant d'erreurs. Le P. Okolski nous semble porté à ne voir dans les documents que ce qui donne à Hyacinthe une paternité directe sur la province de Russie; cette thèse nuit à l'impartialité de l'historien.

V

De Rebus gestis in provincia Russiæ Ordinis Prædicatorum, Commentarius libris XI digestus; in duas partes divisus; di-

versarum antiquitatum monumentis et observationibus illustratus a R. P. Clemente Chodykiewicz, *Sacræ Theologiæ Magistro, ejusdem ordinis et provinciæ alumno.* Juris Publici factus An. Dom. 1780. Berdyczoviæ. Typis Fortalitij Beat. Virg. Mariæ. Cum priv. S. R. Majestatis. In-8°, 373 pp.

Tout le premier livre de cet ouvrage est consacré à S. Hyacinthe, sous le titre : *De S. Hyacintho, Odrovonsio, Thaumaturgo, Russiæ Apostolo.*

Les sources sont : Séverin, Ribadeneira, Castillo, Montalcinus, Bzovius, Croiset, Pio, les Bollandistes, etc. Cette vie a été détachée du texte et traduite en italien par un Dominicain (Venezia, 1749, Sim. Occhi). La biographie du P. Chodykiewicz semble écrite en vue de la même thèse que l'ouvrage du P. Okolski : prouver que la province de Russie remonte directement jusqu'à Hyacinthe, et n'est point une fille de la province de Pologne.

VI

Apôtres du Rosaire. Souvenirs de S. Hyacinthe. Couronne de Marie. Lyon, 1868. Cracovie, pp. 81-87 et 151-156. Léopol, pp. 186-191. — Sandomir, pp. 400-405.

L'auteur de ces intéressantes notes de voyage, le R. P. Danzas, Socius du R^me^ P. Jandel pour la visite des couvents de Pologne, nous dit qu'Hyacinthe, emportant l'ostensoir et la statue de la T. S. Vierge, passa miraculeusement le *Dniester;* le mot est trop souvent répété pour qu'on puisse croire à une faute d'impression. Substituer le Dniester au Dnieper écarterait certaines des difficultés qu'on rencontre à expliquer le *passage* du fleuve, puisque poursuivant des fugitifs sortis de Kiev, les Tatars eussent été sur la rive gauche, et qu'en atteignant la rive droite on se serait mis hors de leur portée. Malheureusement l'hypothèse du R. P. Danzas ne s'appuie sur aucun document, elle n'est même pas formulée : c'est la simple substitution d'un nom à un autre.

VII

Beiträge zur Biographie des oberschlesischen Heiligen Hyacinth, von Augustin Swientek, Licentiat, Pfarrer in Czar-

nowanz. *Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Alterthum Schlesiens*. XV^ter^ Band, 2^tes^ Heft. Breslau, 1881, pp. 501-513.

L'objet immédiat de cet article, intéressant par les détails neufs et précis qu'il donne sur le culte d'Hyacinthe, est de prouver que la Silésie, patrie de l'auteur, est aussi celle du seul Silésien canonisé par l'Église.

VIII

Le Chœur de l'église Saint-Maximin (*Var*). Dessins de feu M. Ph. Rostan. Texte de M. Rostan. Paris, Plon, 1885. Médaillon n° 6. Saint Hyacinthe.

Ces médaillons réputés d'une réelle valeur artistique ont été sculptés en 1692 par le Fr. Funel, convers du couvent des Dominicains. La p. 18 du texte donne l'explication de ce médaillon auquel se rapportent les vers du P. Gay [B. IX].

IX

Au moment du centenaire de la canonisation d'Hyacinthe en 1894, quelques journaux lui consacrèrent un numéro. Le *Katholik*, édité à Bentham publia d'intéressantes illustrations.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE Ier.

L'APPEL DE DIEU.

1183-1220.

Pages.

Hyacinthe et Ceslas Odrowąż. — Enfance et éducation. — Rencontre à Rome avec Dominique de Guzman. — Hermann le Teutonique et Henri le Morave. — Prise d'habit et profession au couvent de Sainte-Sabine..... 1

CHAPITRE II.

FONDATIONS.

1220-1224.

Établissements dominicains à Friesach, Prague, Olmütz et Cracovie. — Prédication d'Hyacinthe et miracles qui l'appuient. — L'Ordre des Frères Prêcheurs à la mort de Dominique. — Ceslas est appelé à Breslau. — Son influence sur la famille ducale. — Son priorat..... 31

CHAPITRE III.

APOSTOLAT.

1224-1236.

Pages.

Vision d'Hyacinthe. — Polonais, Prussiens, Russes et Tatars. — Hyacinthe porté en Mazovie par la Vistule. — Missions. — Arrivée à Kiev. — Séjour en Russie. — Érection du couvent de Dantzig. — Expéditions lointaines. — Retour à Cracovie. — Ceslas provincial de Pologne. — Ses voyages. — Ses miracles. — Hyacinthe à Paris. — Chapitre généralissime de 1236..... 67

CHAPITRE IV.

L'INVASION TATARE.

1236-1242.

Retour d'Hyacinthe à Kiev. — Rentrée à Cracovie. — Faits miraculeux. — Le chapitre de Sandomir. — Sadoc. — Les Tatars. — Hyacinthe à Kiev. — Sa fuite. — Ceslas à Breslau. — Son triomphe. — Retraite des envahisseurs..... 105

CHAPITRE V.

LA MORT.

1242-1257.

Dieu rappelle à lui Ceslas, Hermann et Henri. — Vieillesse d'Hyacinthe. — Ses dernières missions. — Son dernier séjour à Cracovie. — Ses miracles. — Il expire dans l'église du couvent..... 131

CHAPITRE VI.

LA GLOIRE.

1237-1871.

Pages.

Canonisation d'Hyacinthe. — Béatification de Ceslas. — Martyre de Sadoc et de quarante-huit Dominicains à Sandomir. — Les vies des PP. Lacordaire, Jandel et Captier sont des documents pour l'histoire d'Hyacinthe, de Ceslas et de Sadoc..... 153

Bibliographie..... 185

Flavigny, Comtesse de.

AUTHOR

Saint Hyacinth et Ses Compagnons.

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

.2438